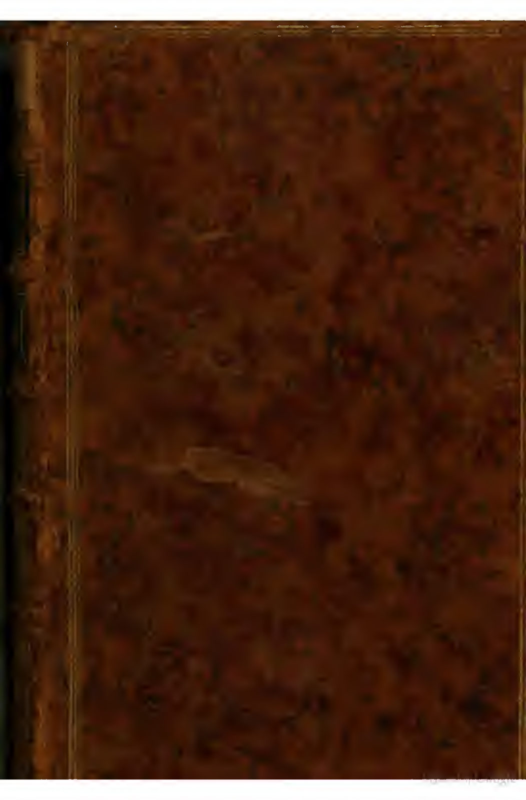
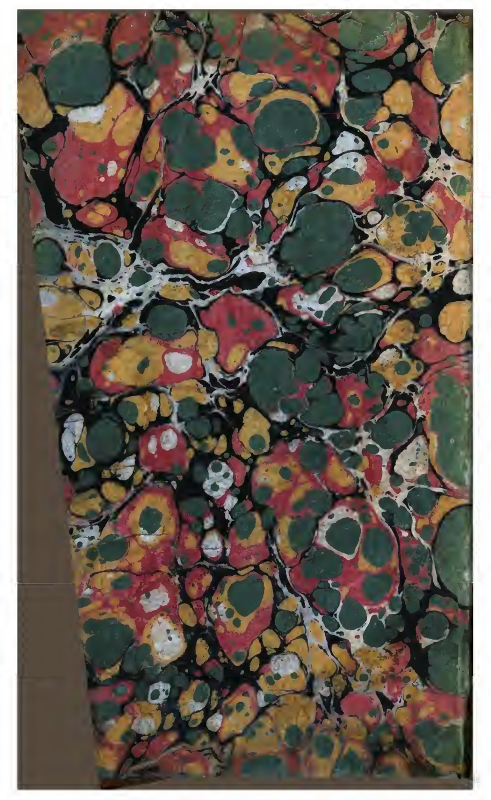






JULIE,

OU LA

NOUVELLE HELOISE.

Lettres de deux Amans, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

Troisieme édition originale, revue & corrigée par l'Editeur.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY,

M. DCC. LXXII.

Avec Privilege de nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.

PRÉFACE
DE LA
NOUVELLE HÉLOÏSE:
OU
ENTRETIEN SUR LES ROMANS,
ENTRE L'EDITEUR
ET UN HOMME DE LETTRES.

Par J. J. ROUSSEAU.

AVERTISSEMENT.

Ce Dialogue ou Entretien ſuppoſé étoit d'abord deſtiné à ſervir de Préface aux Lettres des deux Amans. Mais ſa forme & ſa longueur ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil, je le donne ici tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'Ecrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait ſon effet avant d'en diſcuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.

PRÉFACE
DE JULIE,
OU
ENTRETIEN SUR LES ROMANS.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entens: vous comptez ſur peu d'imitateurs?

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

N. Je n'oſe.

R. Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction?

R. Je ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir ſes traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſupo-

ſés tons, il reſte encore cette différence que le Portrait intéreſſe peu de gens; le Tableau ſeul peut plaire au Public.

R. Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des Portraits, ils n'intéreſſent point: ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela?

N. Préciſément.

R. Ainſi, j'arracherai toutes vos réponſes avant que vous m'ayez répondu. Au reſte, comme je ne puis ſatisfaire à votre queſtion, il faut vous en paſſer pour réſoudre la mienne. Mettez la choſe au pis; ma Julie....

N. Oh! ſi elle avoit exiſté?

R. Hé bien?

N. Mais ſûrement ce n'eſt qu'une fiction.

R. Suppoſez.

N. En ce cas, je ne connois rien de ſi mauſſadè: Ces Lettres ne ſont point des Lettres; ce Roman n'eſt point un Roman; les perſonnages ſont des gens de l'autre monde.

R. J'en ſuis fâché pour celui-ci.

N. Conſolez-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne ſont pas dans la nature

R. Je pourrois..... Non, je vois le détour que prend votre curioſité. Pourquoi décidez-vous ainſi? Savez-vous juſqu'où les Hommes different les uns des autres? Combien les caracteres ſont oppoſés? Combien les mœurs, les préjugés varient ſelon les tems, les lieux,

les âges ? Qui eſt-ce qui oſe aſſigner des bornes préciſes à la Nature, & dire : Voilà juſqu'où l'homme peut aller, & pas au delà ?

N. Avec ce beau raiſonnement les Monſtres inouis, les Géans, les Pygmées, les Chimeres de toute eſpece ; tout pourroit être admis ſpécifiquement dans la nature : tout ſeroit défiguré, nous n'aurions plus de modele commun ? Je le répete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on ſache auſſi diſcerner ce qui fait les variétés de ce qui eſt eſſentiel à l'eſpece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoiſe ?

N. Que diriez-vous de celui qui, ſans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement ? N'auroit-on pas droit de lui demander où eſt l'homme ?

R. Ni traits, ni taille ? Etes-vous juſte ? Point de gens parfaits : voilà la chimere. Une jeune fille offenſant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime ; une amie trop facile, punie enfin par ſon propre cœur de l'excès de ſon indulgence ; un jeune homme honnête & ſenſible, plein de foibleſſe & de beaux diſcours ; un vieux Gentilhomme entêté de ſa nobleſſe, ſacrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux & brave, toujours paſſion-

né par ſageſſe, toujours raiſonnant ſans raiſon.....

N. Un mari débonnaire & hoſpitalier empreſſé d'établir dans ſa maiſon l'ancien amant de ſa femme....

R. Je vous renvoye à l'inſcription de l'Eſtampe (*).

N. Les belles Ames? ... Le beau mot!

R. O Philoſophie! combien tu prens de peine à retrécir les cœurs, à rendre les hommes petits?

N. L'eſprit romaneſque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies ? ... Qu'en dites-vous ? .... Et cette converſion ſubite au Temple?... la Grace, ſans doute?...

R. Monſieur.....

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchiſme à ſes enfans; qui meurt ſans vouloir prier Dieu; dont la mort cependant édifie un Paſteur, & convertit un Athée!... Oh!

R. Monſieur....

N. Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde, il eſt nul. Pas une mauvaiſe action; pas un méchant homme qui faſſe craindre pour les bons. Des événemens ſi naturels, ſi ſimples qu'ils le ſont trop : rien d'inopiné ; point de coup de Théatre. Tout eſt prévu long-tems d'avance; tout arrive comme il eſt prévu. Eſt-ce la peine de tenir regiſtre de ce que chacun

(*) Voyez la ſeptieme Eſtampe.

peut voir tous les jours dans sa maison ou dans celle de son voisin ?

R. C'est-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares ? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en est point un ; vous l'avez dit vous-même. C'est un recueil de Lettres...

N. Qui ne sont point des Lettres : je crois l'avoir dit aussi. Quel style épistolaire ! Qu'il est guindé ! Que d'exclamations ! Que d'apprêts ! Quelle emphase pour ne dire que des choses communes ! Quels grands mots pour de petits raisonnemens ! Rarement du sens, de la justesse : jamais ni finesse, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des pensées qui rampent toujours. Si vos personnages sont dans la nature, avouez que leur style est peu naturel ?

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainsi.

N. Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil ; & n'est-ce pas mon jugement que vous demandez ?

R. C'est pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des Lettres faites pour être imprimées.

N. Ce souhait paroît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans

les livres que comme ils veulent s'y montrer ?

N. L'Auteur comme il veut s'y montrer ? ceux qu'il dépeint tels qu'ils sont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureusement peint ; pas un caractere assez bien marqué ; nulle observation solide ; aucune connoissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphere de deux ou trois Amans ou amis toujours occupés d'eux seuls !

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement est févere ; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injustice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces Lettres ; moins pour excuser les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de sentir que dans le commerce du monde ; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des Solitaires. S'ensuit-il de là que leur langage soit fort énergique ? Point du tout ; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Pre-

miérement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés ayent ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans? Non; la passion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne songe pas même à persuader; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes; l'y sent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'est-à-dire que la foiblesse du langage prouve la force du sentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un Auteur dans son cabinet, par un bel-esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête, sa lettre va comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation passagere & seche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire une lettre que l'amour a réellement

dictée ; une lettre d'un amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire ; comme une source vive qui coule sans cesse & ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable ; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases ; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie ; on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, & c'est ainsi que le cœur fait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés & les méprisent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette derniere espece de lettres, si les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion ; il se fait, pour ainsi dire, un autre Univers ; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être ; & comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse & sans suite ; son éloquence est dans son désordre ; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion.

Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait; elle en fait alors ſon idole; elle le place dans le Ciel; & comme l'enthouſiaſme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthouſiaſme de l'amour emprunte auſſi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du ſéjour céleſte. Dans ces tranſports, entouré de ſi hautes images, en parlera-t-il en termes rampans ? Se réſoudra-t-il d'abaiſſer, d'avilir ſes idées par des expreſſions vulgaires ? N'élevera-t-il pas ſon ſtyle ? Ne lui donnera-t-il pas de la nobleſſe, de la dignité ? Que parlez-vous de Lettres, de ſtyle épiſtolaire ? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela ! ce ne ſont plus des Lettres que l'on écrit ce ſont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls ?

R. Non : voyez l'hiver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience ; un autre pour le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin ; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpece. Deux ou trois jeunes gens ſimples, mais ſenſibles s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe con-

noissent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour propre n'ait plus rien à faire entr'eux. Ils sont enfans, penseront-ils en hommes ? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils sont solitaires, connoîtront-ils le monde & la société ? Pleins du seul sentiment qui les occupe, ils sont dans le délire, & pensent philosopher. Voulez-vous qu'ils sachent observer, juger, réfléchir? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer; ils rapportent tout à leur passion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, est-elle moins amusante que tout l'esprit qu'ils pourroient étaler ? ils parlent de tout ils se trompent sur tout ; ils ne font rien connoître qu'eux ; mais en se faisant connoître, ils se font aimer : Leurs erreurs valent mieux que le savoir des Sages : Leurs cœurs honnêtes portent par-tout, jusques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils se refusent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils sentent, ils se replient sur eux-mêmes; ils se detachent du reste de l'Univers; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un spectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'instruits, parler en philosophes, même en

penſant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur obſervateur. Je ne fais point de comparaiſon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeſtique effacent les fautes du premier âge: la chaſte épouſe, la femme ſenſée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même eſt un ſujet de critique: la fin du recueil rend le commencement d'autant plus repréhenſible; on diroit que ce ſont deux livres différens que les mêmes perſonnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raiſonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le ſoient devenus? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la ſageſſe empêchent de les attendre; le mal ſcandaliſe avant que le bien puiſſe édifier; enfin le lecteur indigné ſe rebute & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je penſe au contraire, que la fin de ce recueil ſeroit ſuperflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainſi, ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut di-

re, il faut d'abord se faire écouter de ceux qui doivent en faire usage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes on ne m'a point entendu : peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre ; & les enfans ne goûtent pas mieux la raison nue que les remedes mal déguisés.

Cosi all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gl' orli del vaso ;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore : ils suceront les bords du vase, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne sera plus ma faute ; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes jeunes gens sont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire ; & ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéressent pas tout d'un coup; mais peu-à-peu elles attachent: on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grace & la facilité n'y sont pas, ni la raison, ni l'esprit, ni l'éloquence ; le sentiment y est, il se communique au cœur par degrés, & lui seul à la fin supplée à tout. C'est une longue romance dont

les couplets pris à part n'ont rien qui touche, mais dont la ſuite produit à la fin ſon effet. Voilà ce que j'éprouve en les liſant : dites-moi ſi vous ſentez la même choſe ?

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet eſt tout ſimple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un ſolitaire peut les goûter; vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier ce manuſcrit, ſongez que le public n'eſt pas compoſé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux ſeroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Céladon, votre Edouard pour un D. Quichote, vos cailletes pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amuſât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent gueres ; il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

R. La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet Ouvrage m'encourage à le publier.

N. Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

R. Un peu de patience & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premiérement, parce que la multitude des li-

vres nouveaux qu'ils parcourent, & qui disent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choisis qu'on relit ne font point d'effet encore: s'ils soutiennent les maximes du monde, ils sont superflus; & s'ils les combattent, ils sont inutiles. Ils trouvent ceux qui les lisent liés aux vices de la société, par des chaînes qui ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un instant son ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou reprendre sa premiere situation. Je suis persuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet essai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un si grand contrepoids au dehors elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi-bien que du grand

grand monde, force de recourir aux livress amusans, seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impression : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires ; voilà les acteurs de tous vos romans. Le rafinement du goût des villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne ; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manege des procédés est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions, & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossiéreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgye la joye qu'il fait régner dans son canton ? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-des-

ſous des Dames de ſon rang? Sur ſa fille à qui les airs contournés & le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient mazure, & vont dans la Capitale, où le pere avec ſa croix de Saint-Louis, de Seigneur qu'il étoit devient valet ou chevalier d'induſtrie; la mere établit un brelan; la fille attire les joueurs, & ſouvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de miſere & déshonorés.

Les Auteurs, les gens de Lettres, les Philoſophes ne ceſſent de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes villes; ſelon eux fuir Paris, c'eſt haïr le genre humain; le peuple de la campagne eſt nul à leur yeux; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dinés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pieces de Théâtre, tout tire ſur les Provinciaux; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques; tout prêche les manieres & les plaiſirs du grand monde: c'eſt une honte de ne les pas connoître; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces

plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour? Ainsi les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncelent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, laissant tout le reste en friche & désert : ainsi pour faire briller les Capitales, se dépeuplent les Nations; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des Prédicateurs de nous crier : *Soyez bons & sages*, sans beaucoup s'inquietter du succès de leurs discours; le citoyen qui s'en inquiette ne doit point nous crier sotement: *Soyez bons*; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment : reprenez haleine. J'aime les vues utiles; & je vous ai si bien suivi dans celle-ci que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il est clair, selon votre raisonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination, la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudroit les diriger vers un but opposé à celui que leurs Auteurs se proposent; éloigner toutes les choses d'institution; ramener tout à la nature; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & simple; les guérir des fantaisies de l'opinion; leur rendre le goût des vrais plaisirs; leur faire aimer la solitude & la paix; les tenir à quel-

ques distances les uns des autres ; & au lieu de les exciter à s'entasser dans les Villes, les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Pasteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illustres Paysans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philosophant sur la nature, ni d'autres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les livres ; mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique & l'agriculture ont des plaisirs qu'ils ne savent pas connoître ; que ces plaisirs sont moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent ; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicatesse ; qu'un homme de mérite qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille & devenir lui-même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusemens des Villes ; qu'une ménagere des champs peut-être une femme charmante, aussi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites-maîtresses ; qu'enfin les plus doux sentimens du cœur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & satyriques sont le triste supplément de la gaîté qu'on n'y connoît plus ? Est-ce bien cela ?

R, C'est cela même. A quoi j'ajouterai seu-

lement une réflexion. L'on se plaint que les Romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire une échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires : pour les instruire, il faut qu'ils leur plaisent, qu'ils les intéressent ; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes sociétés ; ils doivent les montrer fausses & méprisables, c'est-à-dire, telles qu'elles sont. A tous ces titres un Roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule ; & voilà, Monsieur, comment la folie du monde est sagesse.

N. Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chûte, ni s'apprêter

à tomber plus fiérement. Il me reste une seule difficulté. Les Provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre destiné pour les Solitaires est d'abord jugé par les gens du monde ; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

R. La réponse est facile. Vous parlez des beaux-esprits de Province ; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris font la fortune des Libraires de Province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

R. Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris ; quand on veut être utile, il faut se faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite ? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils employent la soirée à lire au coin de leur feu les livres amusans qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossiere, ils ne se piquent ni de littérature ni

de bel-esprit; ils lisent pour se désennuyer & non pour s'instruire ; les livres de morale & de philosophie sont pour eux comme n'existant pas : on en feroit en vain pour leur usage ; ils ne leurs parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation , vos Romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un désert affreux , & pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent , ils leur préparent des mois de malaise & de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que , par quelque heureux hazard , ce livre , comme tant d'autres plus mauvais encore , pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs , & que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable ? J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble , y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs , & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux , sans vouloir imiter un si doux modele ? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale , même privé de celui de l'amour , sans que la leur se resserre & s'affermisse ? En quittant leur lecture , ils ne seront ni attristés de leur état , ni rebutés de leurs soins. Au contraire , tout semblera pren-

dre autour d'eux une face plus riante ; leurs devoirs s'annobliront à leurs yeux ; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature : ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions ; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en paysans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille . . . . . Mais les filles ; n'en dites-vous rien ?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré son titre, ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à risquer.

N. A merveille ! Auteurs érotiques venez à l'école : vous voilà tous justifiés.

R. Oui, s'ils le sont pas leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

R. Je suis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger des livres (*) : si vous la trouvez bonne, servez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la jeunesse. Je ne connois point de pro-

(*) Seconde Partie, pag. 385--386.

jet plus insensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers son objet la morale de ces sortes d'ouvrages, on adresse toujours cette morale aux jeunes filles (*), sans songer que les jeunes filles n'ont point de part aux désordres dont on se plaint. En général, leur conduite est réguliere, quoique leurs cœurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs meres en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'observation vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un tems de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles & les femmes séveres : c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au scandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime est compté pour rien.

R. A l'envisager par ses suites on n'en jugeroit pas ainsi. Mais soyons justes envers les femmes ; la cause de leur désordre est moins en elles que dans nos mauvaises institutions.

Depuis que tous les sentimens de la nature

(*) Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'inique deſpotiſme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis, que victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent par un déſordre, dont elles ſont gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal? remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres & meres. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime; & la morale des livres ſera toujours vaine; parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

N. Aſſurément la vôtre n'eſt pas ſervile; mais à force d'être libre, ne l'eſt-elle point trop? Eſt-ce aſſez qu'elle aille à la ſource du mal? Ne craignez-vous point qu'elle en faſſe?

R. Du mal? A qui? Dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpérer quelque ſuccès pour ces Lettres, je ſuis très-perſuadé quelles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il eſt vrai que vous avez une excellente Prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes : j'étois fâché que vous leur défendiſſiez de nous faire des ſermons (*).

R. Vous êtes preſſant ; il faut me taire : je ne ſuis ni aſſez fou ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſſons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on ſur tout le reſte rien à dire à tout autre, comment paſſer au ſévere cenſeur des ſpectacles, les ſituations vives & les ſentimens paſſionnés dont tout ce recueil eſt rempli ? Montrez-moi une ſcene de théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du boſquet de Clarens (†) & du cabinet de toilette ? Reliſez la lettre ſur les ſpectacles ; reliſez ce recueil. .... Soyez conſéquent, ou quittez vos principes .... Que voulez-vous qu'on penſe ?

R. Je veux, Monſieur, qu'un critique ſoit conſéquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Reliſez mieux l'écrit que vous venez de citer ; reliſez auſſi la préface de Narciſſe, vous y verrez la réponſe à l'inconſéquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Villa-

(*) Voyez la Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, pag. 133--134.
(†) On prononce *Claran.*

ge, en trouveront ſans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous....

N. Je me rappelle deux paſſages (*).... : Vous eſtimez peu vos contemporains.

R. Monſieur, je ſuis auſſi leur contemporain ! O ! que ne ſuis-je né dans un ſiécle où je duſſe jetter ce recueil au feu !

N. Vous outrez, à votre ordinaire ; mais juſqu'à certain point vos maximes ſont aſſez juſtes. Par exemple, ſi votre Héloïſe eût été toujours ſage, elle inſtruiroit beaucoup moins ; car à qui ſerviroit-elle de modele ? C'eſt dans les ſiecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela diſpenſe de les pratiquer ; & l'on contente à peu de fraix par une lecture oiſive, un reſte de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs, rabaiſſez un peu vos modeles, ſi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point ſouillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déja fait ces réflexions : mais n'importe ; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer enſuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inſpirer l'amour aux filles & la réſerve

(*) Préface de Narciſſe.
Lettre à M. d'Alembert page 223, 224.

aux femmes, c'eſt renverſer l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philoſophie a proſcrite. Quoi que vous en puiſſiez dire, l'amour dans les filles eſt indécent & ſcandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puiſſe autoriſer un amant. Quelle étrange mal-adreſſe que d'être indulgent pour les filles, qui ne doivent point vous lire, & ſévere pour les femmes qui vous jugeront ! Croyez-moi, ſi vous avez peur de réuſſir, tranquilliſez-vous : vos meſures ſont trop bien priſes pour vous laiſſer craindre un pareil affront. Quoi qu'il en ſoit, je vous garderai le ſecret; ne ſoyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer; Monſieur ? Un honnête homme ſe cache-t-il quand il parle au Public ? Oſe-t-il imprimer ce qu'il n'oſeroit reconnoître ? Je ſuis l'Editeur de ce livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

N. Vous vous y nommerez ? Vous ?

R. Moi-même.

N. Quoi ? Vous y mettrez votre nom ?

R. Oui, Monſieur.

N. Votre vrai nom ? *Jean-Jacques ROUSSEAU*, en toutes lettres ?

R. *Jean-Jacques Rouſſeau* en toutes lettres.

N. Vous n'y penſez-pas ? Que dira-t-on de vous ?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'est une raison de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

N. Etes-vous content de cette réponse ?

R. Oui, dans des temps où il n'est possible à personne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous ?

R. La nature les fit, vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots : *Par J. J.* ROUSSEAU, *Citoyen de Geneve* ?

R. Citoyen de Geneve ? Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur, & vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois pouvoir vous en empêcher ; mais si vous en faites la sotise, j'approuve que vous la fassiez hautement & franchement. Cela du moins sera dans votre caractere. Mais à propos ; mettrez-vous aussi votre devise à ce livre ?

R. Mon Libraire m'a déja fait cette plaisan-

terie, & je l'ai trouvée si bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monsieur, je ne mettrai point ma devise à ce livre; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraye moins que jamais de l'avoir prise. Souvenez-vous que je songeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le soin d'excuser un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me suis accusé d'avance plus fortement peut-être que personne ne m'accusera. Celui qui préfére la vérité à sa gloire peut espérer de la préférer à sa vie. Vous voulez qu'on soit toujours conséquent; je doute que cela soit possible à l'homme; mais ce qui lui est possible est d'être toujours vrai: voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande si vous êtes l'auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

N. Mais vous refusez aussi de dire la vérité.

R. C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire: Vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des Auteurs? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre?

N. Je la résoudrois bien pour quelques Let-

tres ; elles ſont certainement de vous ; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on ſe puiſſe contre-faire à ce point. La nature qui n'a pas peur qu'on la méconnoiſſe change ſouvent d'apparence, & ſouvent l'art ſe décele en voulant être plus naturel qu'elle : c'eſt le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil eſt plein de choſes d'une mal-adreſſe que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries ; où eſt l'homme capable de mieux faire qui pourroit ſe réſoudre à faire ſi mal ? Où eſt celui qui auroit laiſſé la choquante propoſition que ce fou d'Edouard fait à Julie ? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme qui voulant toujours mourir a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien ? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire, il faut marquer avec ſoin les caracteres il faut exactement varier les ſtyles ? Infailliblement avec ce projet il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caracteres, & que les amis confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe ; tout ce qui l'approche doit lui reſſembler ; tout doit de-

devenir Julie autour d'elle ; tous ses amis ne doivent avoir qu'un ton ; mais ces choses se sentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oseroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient simple à force de finesse, ne lui convient plus. Or c'est là qu'est le sceau de la vérité ; c'est là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

R. Hé bien, vous concluez donc ?

N. Je ne conclus pas ; je doute, & je ne saurois vous dire combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction, vous avez fait un mauvais livre ; mais dites que ces deux femmes ont existé ; & je relis ce Recueil tous les ans jusqu'à la fin de ma vie.

R. Eh ! qu'importe qu'elles ayent existé ? Vous les chercheriez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

N. Elles ne sont plus ? Elles furent donc !

R. Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent, elles ne sont plus.

N. Entre nous convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

R. Elles sont ce que vous les forcez d'être pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous

devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout.

R. Je vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question : car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise ? Qui peut dire, si je ne suis point dans le même doute où vous êtes ? Si tout cet air de mistere n'est pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance sur ce que vous voulez savoir ?

N. Mais enfin, vous connoissez les lieux ? Vous avez été à Vevai ; dans le pays de Vaud ?

R. Plusieurs fois ; & je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Etange ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens : je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces Lettres. J'y ai passé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, autant que je puis me rappeller la situation du pays, j'ai remarqué dans ces lettres, des transpositions de lieux & des erreurs de Topographie ; soit que l'Auteur n'en sût pas davantage, soit qu'il voulût dépayser ses Lecteurs. C'est-là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point, & soyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curiosité

que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette converſation pour toute Préface : Les éclairciſſemens néceſſaire y ſont tous.

R. Vous avez raiſon : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reſte ces ſortes d'apologies ne réuſſiſſent gueres.

N. Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage; mais j'ai pris ſoin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conſeille d'en tranſpoſer les rôles. Feignez que c'eſt moi qui vous preſſe de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponſes. Cela ſera plus modeſte, & fera un meilleur effet.

R. Cela ſera-t-il auſſi dans le caractere dont vous m'avez loué ci-devant ?

N. Non, je vous tendois un piege. Laiſſez les choſes comme elles ſont.



RECUEIL D'ESTAMPES

POUR

LA NOUVELLE HÉLOISE,

LA PLUPART de ces Sujets ſont détaillés pour les faire entendre, beaucoup plus qu'ils ne peuvent l'être dans l'exécution : car pour rendre heureuſement un deſſein, l'Artiſte ne doit pas le voir tel qu'il ſera ſur ſon papier, mais tel qu'il eſt dans la nature. Le crayon ne diſtingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les diſtinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, ſi le Graveur n'imagine auſſi les couleurs. De même dans les figures en mouvement il faut voir ce qui précede & ce qui ſuit, & donner au tems de l'action une certaine latitude ; ſans quoi l'on ne ſaiſira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiſte conſiſte à faire imaginer au Spectateur beaucoup de choſes qui ne ſont pas ſur la planche ; & cela dépend d'un heureux choix de circonſtances, dont celles qu'il rend, ſont ſuppoſer celles qu'il ne rend pas. On ne ſauroit donc entrer dans un trop grand détail quand on veut expoſer des Sujets d'Eſtampes, & qu'on eſt abſolument ignorant dans l'art. Au

reste, il est aisé de comprendre que ceci n'avoit pas été écrit pour le Public; mais en donnant séparément les estampes, on a cru devoir y joindre l'explication.

QUATRE ou cinq personnages reviennent dans toutes les planches, & en composent à-peu-près toutes les figures. Il faudroit tâcher de les distinguer par leur air & par le goût de leur vêtement, en sorte qu'on les reconnût toujours.

1. JULIE est la Figure principale. Blonde, une physionomie douce, tendre, modeste, enchanteresse. Des graces naturelles sans la moindre affectation: une élégante simplicité, même un peu de négligence dans son vêtement, mais qui lui sied mieux qu'un air plus arrangé: peu d'ornemens, toujours du goût, la gorge couverte en fille modeste, & non pas en dévote.

2. CLAIRE ou la Cousine. Une brune piquante; l'air plus fin, plus éveillé, plus gai; d'une parure un peu plus ornée, & visant presque à la coquetterie; mais toujours pourtant de la modestie & de la bienséance. Jamais de panier ni à l'une ni à l'autre.

3. ST. PREUX ou l'ami. Un jeune homme d'une figure ordinaire; rien de distingué, seulement une physionomie sensible & intéressante: L'habillement très simple: une contenance assez timide, même un peu embarrassé de sa personne quand il est de sang-froid; mais bouillant & emporté dans la passion.

4. LE BARON D'ETANGE ou le pere : il ne paroît qu'une fois, & l'on dira comment il doit être.

5. MILORD EDOUARD ou l'Anglois. Un air de grandeur qui vient de l'ame plus que du rang ; l'empreinte du courage & de la vertu, mais un peu de rudeſſe & d'âpreté dans les traits. Un maintien grave & ſtoïque ſous lequel il cache avec peine une extrême ſenſibilité. La parure à l'Angloiſe, & d'un grand Seigneur ſans faſte. S'il étoit poſſible d'ajouter à tout cela le port un peu ſpadaſſin, il n'y auroit pas de mal.

6. M. DE WOLMAR, le mari de Julie. Un air froid & poſé. Rien de faux ni de contraint ; peu de geſte, beaucoup d'eſprit, l'œil aſſez fin ; étudiant les gens ſans affectation.

Tels doivent être à-peu-près les caracteres des Figures. Je paſſe aux ſujets de Planches.



PREMIERE ESTAMPE.

Tome I. * *Lettre* XIV. *page* 57.

LE LIEU de la Scene eſt un boſquet. Julie vient de donner à ſon ami un baiſer *coſi ſaporito*, qu'elle en tombe dans une eſpece de défaillance. On la voit dans un état de langueur ſe pancher, ſe laiſſer couler ſur les bras de ſa Couſine, & celle-ci la recevoir avec un empreſſement qui ne l'empêche pas de ſourire en regardant du coin de l'œil ſon ami. Le jeune homme a les deux bras étendus vers Julie ; de l'un il vient de l'embraſſer, & l'autre s'avance pour la ſoutenir : ſon chapeau eſt à terre. Un raviſſement, un tranſport très-vif de plaiſirs & d'allarmes doit régner dans ſon geſte & ſur ſon viſage. Julie doit ſe pâmer & non s'évanouir. Tout le tableau doit reſpirer une ivreſſe de volupté qu'une certaine modeſtie rende encore plus touchante.

INSCRIPTION *de la* 1re. *Planche.*

Le premier baiſer de l'amour.

* Le chiffre du Tome indique le Tome de Julie & non le Tome des Œuvres.

DEUXIEME ESTAMPE.

Tome I. *Lettre* LX. *page* 223.

LE LIEU de la Scene eſt une chambre fort ſimple. Cinq perſonnages rempliſſent l'Eſtampe. Milord Edouard ſans épée, & appuyé ſur une canne, ſe met à genoux devant l'Ami, qui eſt aſſis à côté d'une table ſur laquelle ſont ſon épée & ſon chapeau, avec un livre plus près de lui. La poſture humble de l'Anglois ne doit rien avoir de honteux ni de timide; au contraire, il regne ſur ſon viſage une fierté ſans arrogance, une hauteur de courage; non pour braver celui devant lequel il s'humilie, mais à cauſe de l'honneur qu'il ſe rend à lui-même de faire une belle action par un motif de juſtice & non de crainte. L'ami, ſurpris, troublé de voir l'Anglois à ſes pieds, cherche à le relever avec beaucoup d'inquiétude & un air très-confus. Les trois Spectateurs, tous en épée, marquent l'étonnement & l'admiration, chacun par une attitude différente. L'eſprit de ce ſujet eſt que le perſonnage qui eſt à genoux imprime du reſpect aux autres, & qu'ils ſemblent tous à genoux devant lui.

INSCRIPTION *de la* 2e. *Planche*.

L'héroïſme de la valeur.

TROISIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* X. *page* 314.

LE LIEU est une chambre de cabaret, dont la porte ouverte donne dans une autre chambre. Sur une table, auprès du feu, devant laquelle est assis Milord Edouard en robe de chambre, sont deux bougies, quelques lettres ouvertes, & un pacquet encore fermé. Edouard tient de la main droite une lettre qu'il baisse de surprise, en voyant entrer le jeune homme. Celui-ci encore habillé, a le chapeau enfoncé sur les yeux, tient son épée d'une main, & de l'autre, montre à l'Anglois d'un air emporté & menaçant la sienne, qui est sur un fauteuil à côté de lui. L'Anglois fait de la main gauche un geste de dédain froid & marqué. Il regarde en même tems l'étourdi d'un air de compassion propre à le faire rentrer en lui-même; & l'on doit remarquer en effet dans son attitude que ce regard commence à le décontenancer.

INSCRIPTION *de la* 3e. *Planche.*

Ah jeune homme ! à ton Bienfaiteur.

QUATRIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* XXVI. *page* 447.

LA SCENE est dans la rue devant une maison de mauvaise apparence. Près de la porte ouverte, un laquais éclaire avec deux flambeaux de table. Un fiacre est à quelque pas de-là, le cocher tient la portiere ouverte, & un jeune homme s'avance pour y monter. Ce jeune homme est St. Preux sortant d'un lieu de débauche dans une attitude qui marque le remord, la tristesse & l'abattement. Une des habitantes de cette maison le reconduit jusques dans la rue; & dans ses adieux on voit la joye, l'impudence, & l'air d'une personne qui se félicite d'avoir triomphé de lui. Accablé de douleur & de honte il ne fait pas même attention à elle. Aux fenêtres sont de jeunes Officiers avec deux ou trois compagnes de celle qui est en-bas. Ils battent des mains & applaudissent d'un air railleur en voyant passer le jeune homme qui ne les regarde ni ne les écoute. Il doit régner une immodestie dans le maintien des femmes & un désordre dans leur ajustement; qui ne laisse pas douter un moment de ce qu'elles sont, & qui fasse mieux sortir la tristesse du principal personnage.

INSCRIPTION *de la* 4e. *Planche.*

La honte & les remords vengent l'amour outragé.

CINQUIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* XIV. *page* 44.

LA SCENE se passe de nuit, & représente la chambre de Julie, dans le désordre où est ordinairement celle d'une personne malade. Julie est dans son lit avec la petite vérole; elle a le transport. Ses rideaux fermés, étoient entre ouverts pour le passage de son bras, qui est en dehors; mais sentant baiser sa main, de l'autre elle ouvre brusquement le rideau, & reconnoissant son ami, elle paroît surprise, agitée, transportée de joye, & prête à s'élancer vers lui. L'amant, à genoux près du lit, tient la main de Julie, qu'il vient de saisir, & la baise avec un emportement de douleur & d'amour dans lequel on voit, non-seulement qu'il ne craint pas la communication du venin, mais qu'il la desire. A l'instant Claire, un bougeoir à la main, remarquant le mouvement de Julie, prend le jeune homme par le bras, & l'arrachant du lieu où il est, l'entraîne hors de la chambre. Une femme de chambre, un peu âgée, s'avance en même tems au chevet de Julie pour la retenir. Il faut qu'on remarque dans tous les personnages une action très-vive, & bien prise dans l'unité du moment.

INSCRIPTION *de la* 5e. *Planche.*

L'inoculation de l'amour.

SIXIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* XVIII. *page* 70.

LA SCENE se passe dans la chambre du Baron d'Etange, pere de Julie. Julie est assise, & près de sa chaise est un fauteuil vuide: son pere qui l'occupoit est à genoux devant elle, lui serrant les mains, versant des larmes, & dans une attitude suppliante & pathétique. Le trouble, l'agitation, la douleur sont dans les yeux de Julie. On voit, à un certain air de lassitude, qu'elle a fait tous ses efforts pour relever son pere ou se dégager; mais n'en pouvant venir à bout, elle laisse pancher sa tête sur le dos de sa chaise, comme une personne prête à se trouver mal; tandis que ses deux mains en avant portent encore sur les bras de son pere. Le Baron doit avoir une physionomie vénérable, une chévelure blanche, le port militaire, &, quoique suppliant, quelque chose de noble & de fier dans le maintien.

INSCRIPTION *de la* 6ᵉ. *Planche.*

La force paternelle.



SEPTIEME ESTAMPE.

Tome IV. *Lettre* VI. *page* 190.

LA SCENE se passe dans l'avenue d'une maison de campagne, quelques pas au delà de la grille, devant laquelle on voit en dehors une chaise arrêtée, une malle derriere, & un Postillon. Comme l'ordonnance de cette estampe est très-simple, & demande pourtant une grande expression, il la faut expliquer.

L'AMI de Julie revient d'un voyage de long cours; &, quoique le mari sache qu'avant son mariage cet ami a été amant favorisé, il prend une telle confiance dans la vertu de tous deux, qu'il invite lui-même le jeune homme à venir dans sa maison. Le moment de son arrivée est le sujet de l'Estampe. Julie vient de l'embrasser, & le prenant par la main le présente à son mari, qui s'avance pour l'embrasser à son tour. M. de Wolmar, naturellement froid & posé, doit avoir l'air ouvert, presque riant, un regard sérein qui invite à la confiance.

LE jeune homme, en habit de voyage, s'approche avec un air de respect dans lequel on démêle, à la vérité, un peu de contrainte & de confusion, mais non pas une gêne pénible ni un embarras suspect. Pour Julie, on voit sur son visage & dans son maintien un caractere d'innocence & de candeur qui montre en cet instant

toute la pureté de ſon ame. Elle doit regarder ſon mari avec une aſſurance modeſte où ſe peignent l'attendriſſement & la reconnoiſſance que lui donne un ſi grand témoignage d'eſtime, & le ſentiment qu'elle en eſt digne.

INSCRIPTION *de la 7e. Planche.*

La confiance des belles ames.

HUITIEME ESTAMPE.

Tome IV. *Lettre* XVII. *page* 355.

LE PAYSAGE eſt ici ce qui demande le plus d'exactitude. Je ne puis mieux le repréſenter qu'en tranſcrivant le paſſage où il eſt décrit.

Nous y arrivâmes après une demi-heure de marche, par quelques ſentiers ombragés & tortueux qui montoient inſenſiblement entre les rochers, & n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. Ce lieu ſolitaire formoit un réduit ſauvage & déſert, plein de ces ſortes de beautés qui ne touchent que les ames ſenſibles, & paroiſſent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges, rouloit à cent pas de nous une eau bourbeuſe, & charriott avec fracas du limon, du ſable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inacceſſibles ſéparoit l'eſplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacieres, *parce que d'énormes ſommets de glace qui s'accroiſſent*

inceſſamment, les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs ſapins nous ombrageoient triſtement à droite ; un grand bois de chênes étoit à gauche au delà du torrent ; & , preſque à pic au deſſous de nous, cette immenſe pleine d'eau que le lac forme au ſein des montagnes nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont le ſpectacle étoit couronné par la cime du majeſtueux Jura.

Au milieu de ces grands & ſuperbes objets, le petit terrain où nous étions étaloit les charmes d'un ſéjour riant & champêtre. Quelques ruiſſeaux filtroient à travers les rochers, & rouloient ſur la verdure en filets de criſtal. Quelques arbres fruitiers ſauvages enracinés dans les hauteurs panchoient leurs têtes ſur les nôtres. La terre humide étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un ſi doux réduit aux objets qui l'environnoient, il ſembloit que ce lieu déſert dût être l'aſyle de deux amans échappés ſeuls au bouleverſement de la nature.

IL FAUT ajouter à cette deſcription que deux quartiers de rochers tombés du haut & pouvant ſervir de table & de ſiege, doivent être preſque au bord de l'eſplanade; que dans la perſpective des côtes du pays de Vaud qu'on voit dans l'éloignement, on diſtingue ſur le rivage des villes de diſtance en diſtance, & qu'il eſt néceſſaire au moins qu'on en apperçoive une vis-à-vis de l'eſplanade ci-deſſus décrite.

C'EST ſur cette eſplanade que ſont Julie & ſon Ami ; les deux ſeuls perſonnages de l'Eſtampe. L'Ami poſant une main ſur l'un des deux quartiers lui montre de l'autre main & d'un peu loin des caracteres gravés ſur les rochers des environs. Il lui parle en même tems avec feu ; on lit dans les yeux de Julie l'attendriſſement que lui cauſent ſes diſcours & les objets qu'il lui rappelle ; mais on y lit auſſi que la vertu préſide ; & ne craint rien de ces dangereux ſouvenirs.

Il y a un intervalle de dix ans entre la premiere Eſtampe & celle-ci ; & dans cet intervalle Julie eſt devenue femme & mere ; mais il eſt dit qu'étant fille, elle laiſſoit dans ſon ajuſtement un peu de négligence qui la rendoit plus touchante ; & qu'étant femme elle ſe paroit avec plus de ſoin. C'eſt ainſi qu'elle doit être dans la Planche ſeptieme ; mais dans celle-ci, elle eſt ſans parure, & en robe du matin.

INSCRIPTION *de la* 8$_e$. *Planche.*

Les monumens des anciennes amours.

NEU-

NEUVIEME ESTAMPE.

Tome V. *Lettre* III. *page* 62.

UN SALON: ſept figures. Au fond vers la gauche une table à thé couverte de trois taſſes; la théiere, le pot à ſucre, &c. Autour de la table ſont, dans le fond & en face, M. de Wolmar, à ſa droite en tournant, l'Ami tenant la gazette; en ſorte que l'un & l'autre voyent tout ce qui ſe paſſe dans la chambre.

A droite auſſi dans le fond; Madame de Wolmar aſſiſe tenant de la broderie; ſa femme-de-chambre aſſiſe à côté d'elle & faiſant de la dentelle; ſon oreiller eſt appuyé ſur une chaiſe plus petite. Cette femme-de-chambre, la même dont il eſt parlé ci-après, Planche onzieme, eſt plus jeune que celle de la Planche ſixieme.

SUR le devant, à ſept ou huit pas des uns & des autres, eſt une autre petite table couverte d'un livre d'Eſtampes que parcourent deux petits garçons. L'aîné, tout occupé des figures, les montre au cadet; mais celui-ci compte furtivement des onchets qu'il tient ſous la table cachés par un des côtés du livre. Une petite fille de huit ans, leur aînée, s'eſt levée de la chaiſe qui eſt devant la femme-de-chambre, & s'avance leſtement ſur la pointe des pieds vers les deux garçons. Elle parle d'un petit ton d'autorité, en montrant de loin la figure du

livre, & tenant un ouvrage à l'aiguille de l'autre main.

MADAME de Wolmar doit paroître avoir ſuſpendu ſon travail pour contempler le manege des enfans : les hommes ont de même ſuſpendu leur lecture pour contempler à la fois Madame de Wolmar & les trois enfans. La femme-de-chambre eſt à ſon ouvrage.

UN air fort occupé dans les enfans ; un air de contemplation rêveuſe & douce dans les trois ſpectateurs. La mere ſur-tout doit paroître dans une extaſe délicieuſe.

INSCRIPTION *de la* 9e. *Planche.*

La matinée à l'Angloiſe.

DIXIEME ESTAMPE.

Tome V. *Lettre* IX. *page* 157.

UNE CHAMBRE de cabaret. Le moment, vers la fin de la nuit. Le crépuſcule commence à montrer quelques objets ; mais l'obſcurité permet à peine qu'on les diſtingue.

L'AMI qu'un rêve pénible vient d'agiter s'eſt jetté à bas de ſon lit, & a pris ſa robe-de-chambre à la hâte. Il erre avec un air d'effroi, cherchant à écarter de la main des objets fantaſtiques dont il paroit épouvanté. Il tâtonne pour trouver la porte. La noirceur de l'eſtampe, l'at-

titude expressive du personnage, son visage effaré doivent faire un effet lugubre & donner aux regardans une impression de terreur.

INSCRIPTION *de la* 10e. *Planche.*

Où veux-tu fuir? Le Phantôme est dans ton cœur.

ONZIEME ESTAMPE.

Tome VI. *Lettre* II. *page* 201.

LA SCENE est dans un salon. Vers la cheminée, où il y a du feu, est une table de jeu à laquelle sont, contre le mur, M. de Wolmar qu'on voit en face, & vis-à-vis, St. Preux, dont on voit le corps de profil, parce que sa chaise est un peu dérangée; mais dont on ne voit la tête que par derriere, parce qu'il la retourne vers M. de Wolmar.

PAR terre est un échiquier renversé dont les pieces sont éparses. Claire, d'un air moitié railleur, présente au jeune homme la joue, pour y appliquer un soufflet ou un baiser, à son choix, en punition du coup qu'elle vient de faire. Ce coup est indiqué par une raquette qu'elle tient pendante d'une main, tandis qu'elle avance l'autre main sur le bras du jeune homme pour lui faire retourner la tête qu'il baisse & qu'il détourne d'un air boudeur. Pour que le coup ait

pu se faire sans grand fracas, il faut un de ces petits échiquiers de maroquin qui se ferment comme des livres, & le représenter à moitié ouvert contre un des pieds de la table.

SUR le devant est une autre personne qu'on reconnoît, au tablier, pour la femme-de-chambre: à côté d'elle est sa raquête sur une chaise. Elle tient d'une main le volant élevé, & de l'autre elle fait semblant d'en raccommoder les plumes; mais elle regarde à travers en souriant, la scene qui se passe vers la cheminée.

M. de Wolmar un bras passé sur le dos de la chaise, comme pour contempler plus commodément, fait signe du doigt à la femme-de-chambre de ne pas troubler la scene par un éclat de rire.

INSCRIPTION *de la* IIe. *Planche.*

Claire, Claire! Les enfans chantent la nuit quand ils ont peur.



DOUZIEME ESTAMPE.

Tome VI. *Lettre* IX. *page* 301.

TOUTE la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoye passer quelques jours au Château de Blonay, partit après le dîné. On l'accompagna quelque pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'aîné. Monseigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoye Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, & s'élance après lui.

Ah! misérable que n'en fis-je autant! que n'y suis-je restée!... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit sauter après sa mere.... elle se débatoit en serrant l'autre entre ses bras.... on n'avoit là ni gens ni bateau, il fallut du tems pour les retirer.... l'enfant est remis, mais la mere.... le saisissement, la chute, l'état où elle étoit.... qui sait mieux que moi combien cette chute est dangereuse!.... elle

reſta très-long-tems ſans connoiſſance. A peine l'eut-elle repriſe qu'elle demanda ſon fils . . . . avec quels tranſports de joye elle l'embraſſa! je la crus ſauvée; mais ſa vivacité ne dura qu'un moment; elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'eſt trouvée mal pluſieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je ſuis trop malheureuſe elle n'en reviendra pas. Mde. d'Orbe eſt plus changée qu'elle. Tout le monde eſt dans une agitation . . . . Je ſuis la plus tranquille de toute la maiſon . . . . de quoi m'inquiéterois-je? . . . . . Ma bonne maîtreſſe! Ah ſi je vous perds, je n'aurai plus beſoin de perſonne . . . . Oh mon cher Monſieur, que le bon Dieu vous ſoutienne dans cette épreuve. . . . . Adieu; le Médecin ſort de la chambre. Je cours au devant de lui.... s'il nous donne quelque bonne eſpérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien . . . .



TREIZIEME ESTAMPE.

Tome VI. *Lettre* XI. *page* 360.

UNE CHAMBRE à coucher dans laquelle on remarque de l'élégance, mais ſimple & ſans luxe; des pots de fleurs ſur la cheminée. Les rideaux du lit ſont à moitié ouverts & ratachés. Julie morte, y paroît habillée & même parée. Il y a du peuple dans la chambre, hommes & femmes, les plus proches du lit ſont à genoux, les autres debout, quelques-uns joignant les mains. Tous regardent le corps d'un air touché mais attentif; comme cherchant encore quelque ſigne de vie.

CLAIRE eſt debout auprès du lit, le viſage élevé vers le Ciel, & les yeux en pleurs. Elle eſt dans l'attitude de quelqu'un qui parle avec véhémence. Elle tient des deux mains un riche voile en broderie, qu'elle vient de baiſer, & dont elle va couvrir la face de ſon amie.

ON diſtingue au pied du lit M. de Wolmar debout dans l'attitude d'un homme triſte & même inquiet, mais toujours grave & modéré.

DANS cette derniere Eſtampe la figure de Claire tenant le voile eſt importante & difficile à rendre. L'habillement françois ne laiſſe pas aſſez de décence à la négligence & au dérangement. Je me repréſente une robe à peigner très-ſimple, arrêtée avec une épingle ſur la poitrine,

& pour éviter l'air mesquin, flottant & traînant un peu plus qu'une robe ordinaire. Un fichu tout uni noué sur la gorge avec peu de soin; une boucle ou touffe de cheveux échappée de la coëffure & pendante sur l'épaule. Enfin, un désordre dans toute la personne qui peigne la profonde affliction sans malpropreté, & qui soit touchant, non risible.

Dans tout autre tems, Claire n'est que jolie; mais il faut que ses larmes la rendent belle, & surtout que la véhémence de la douleur soit relevée par une noblesse d'attitude qui ajoute au pathétique.

Cette Planche est sans INSCRIPTION.



LETTRES
DE DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE I.
De Made. d'Orbe.

QUe de maux vous causez à ceux qui vous aiment ! Que de pleurs vous avez déja fait couler dans une famille infortunée dont vous seul troublez le repos ! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : Craignez que la mort d'une mere affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille, & qu'un amour désordonné ne devienne enfin pour vous même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir : mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condamnent, & qui ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obstination ?

Vous savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé si long-tems aux soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quel-

que ſenſible que ſoit un tel coup à cette mere tendre & vertueuſe ; moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à ſon aveugle négligence ; elle déplore ſa fatale illuſion ; ſa plus cruelle peine eſt d'avoir pu trop eſtimer ſa fille, & ſa douleur eſt pour Julie un châtiment cent fois pire que ſes reproches.

L'accablement de cette pauvre Couſine ne ſauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur ſemble étouffé par l'affliction, & l'excès des ſentimens qui l'oppreſſent lui donne un air de ſtupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle ſe tient jour & nuit à genoux au chevet de ſa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond ſilence ; la ſervant avec plus d'attention & de vivacité que jamais ; puis retombant à l'inſtant dans un état d'anéantiſſement qui la feroit prendre pour une autre perſonne. Il eſt très-clair que c'eſt la maladie de la mere qui ſoutient les forces de la fille, & ſi l'ardeur de la ſervir n'animoit ſon zele ; ſes yeux éteints, ſa pâleur, ſon extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand beſoin pour elle-même de tous les ſoins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit auſſi, & je vois à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la ſanté de ſa fille combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'impoſent, & combien on doit vous haïr de troubler une union ſi charmante.

Cette contrainte augmente encore par le soin de la dérober aux yeux d'un pere emporté auquel une mere tremblante pour les jours de sa fille veut cacher ce dangereux secret. On se fait une loi de garder en sa présence l'ancienne familiarité; mais si la tendresse maternelle profite avec plaisir de ce prétexte, une fille confuse n'ose livrer son cœur à des caresses qu'elle croit feintes & qui lui sont d'autant plus cruelles qu'elles lui seroient douces si elle osoit y compter. En recevant celles de son pere, elle regarde sa mere d'un air si tendre & si humilié qu'on voit son cœur lui dire par ses yeux; ah que ne suis-je digne encore d'en recevoir autant de vous?

Made. d'Etange m'a prise plusieurs fois à part, & j'ai connu facilement, à la douceur de ses reprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous sa trop juste indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un & l'autre à ses dépens. Vos lettres mêmes portent avec le caractere d'un amour excessif une sorte d'excuse qui ne lui a pas échappé; elle vous reproche moins l'abus de sa confiance qu'à elle-même sa simplicité à vous l'accorder. Elle vous estime assez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux résisté que vous; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'est qu'u-

ne probité trop vantée qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille sage, & de déshonorer sans scrupule toute une famille pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mystere, d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre vestige, & de seconder la bonté du ciel qui n'en a point laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au désespoir, l'honneur d'une maison respectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore, tout vous prescrit votre devoir; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait; vous pouvez vous rendre digne de Julie & justifier sa faute en renonçant à elle; & si votre cœur ne m'a point trompé il n'y a plus que la grandeur d'un tel sacrifice qui puisse répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée sur l'estime que j'eus toujours pour vos sentimens, & sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir; osez me démentir si j'ai trop présumé de vous, ou soyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtresse ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire;

elle avoit même commencé. O Dieu, que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes ameres! Que ses touchans reproches vous eussent déchiré le cœur! Que ses humbles prieres vous eussent pénétré de honte! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supporté: je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le séducteur de sa fille: vous êtes digne au moins qu'on n'employe pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monstres & pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du succès & balancer sur l'estime qui vous est due; mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays m'est garant de celui que vous allez faire à son repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance dont les risques sont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut si chere ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé; vous vous dissimulez en vain vos malheurs: vous la perdites au moment que vous vous séparâtes

d'elle. Ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous ; car son pere la promit dès son retour, & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible sort s'oppose à vos vœux, & vous ne la posséderez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sureté du moins, dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous feriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la réduit le remords & la honte ! Que son lustre est terni ! que ses graces sont languissantes ! que tous ses sentimens si charmans & si doux se fondent tristement dans le seul qui les absorbe ! L'amitié même en est attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaisir que je goûte à la voir, & son cœur malade ne sait plus rien sentir que l'amour & la douleur. Hélas, qu'est devenu ce caractere aimant & sensible, ce goût si pur des choses honnêtes, cet intérêt si tendre aux peines & aux plaisirs d'autrui ? Elle est encore, je l'avoue, douce, généreuse, compatissante ; l'aimable habitude de bien faire ne sauroit s'effacer en elle ; mais ce

n'eſt plus qu'une habitude aveugle ; un goût ſans réflexion. Elle fait toutes les mêmes choſes, mais elle ne les fait plus avec le même zele ; ſes ſentimens ſublimes ſe ſont affoiblis, cette flamme divine s'eſt amortie, cet ange n'eſt plus qu'une femme ordinaire. Ah ! quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE II.

A Madᵉ. d'Etange.

PENÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcherent de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres ; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir ; elle m'en a trop courageuſement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne ſache pas l'imiter. Si mon ſang ſuffiſoit pour guérir vos peines, je le verſerois en ſilence & me plaindrois de ne vous donner qu'une ſi foible preuve de mon zele : mais briſer le plus doux, le plus pur, le plus ſacré lien qui

jamais ait uni deux cœurs, ah c'est un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir !

Oui, je promets de vivre loin d'elle aussi long-tems que vous l'exigerez ; je m'abstiendrai de la voir & de lui écrire ; j'en jure par vos jours précieux, si nécessaires à la conservation des siens. Je me soumets, non sans effroi, mais sans murmure à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore : son bonheur peut me consoler de ma misere, & je mourrai content si vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah ! qu'on le trouve ! & qu'il m'ose dire, je saurai mieux l'aimer que toi ! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque : s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'amour qui rapproche tout n'éleve point la personne ; il n'éleve que les sentimens. Ah ! si j'eusse osé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eût prononcé le doux nom de mere ?

Daignez vous confier à des sermens qui ne seront point vains, & à un homme qui n'est point trompeur. Si je pus un jour abuser de votre estime, je m'abusai le premier moi-même. Mon cœur sans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art

cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis si bien enseigné. Banniſſez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui ſon repos, ſa félicité, ſon honneur ſoient plus chers qu'à moi ? Non, ma parole & mon cœur vous ſont garants de l'engagement que je prends au nom de mon illuſtre ami comme au mien. Nulle indiſcrétion ne ſera commiſe, ſoyez-en ſûre, & je rendrai le dernier ſoupir ſans qu'on ſache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous conſume & dont la mienne s'aigrit encore : eſſuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame, rétabliſſez votre ſanté; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous; ſoyez vous-même heureuſe par elle; vivez, enfin, pour lui faire aimer la vie. Ah! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie eſt encore un ſort aſſez beau pour ſe féliciter de vivre!

LETTRE III.

A Made. d'Orbe.

En lui envoyant la précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponſe. En la liſant, fondez en larmes ſi vous connoiſſez mon cœur & ſi le vôtre eſt ſenſible encore; mais ſur-

tout, ne m'accablez plus de cette estime impitoyable que vous me vendez si cher & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc osé les rompre, ces doux nœuds formés sous vos yeux presque dès l'enfance, & que votre amitié sembloit partager avec tant de plaisir? Je suis donc aussi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah! connoissez-vous tout le mal que vous faites? sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez est sans dédommagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que ne plus vivre l'un pour l'autre? Que me parlez-vous du bonheur de Julie? En peut-il être sans le contentement du cœur? Que me parlez-vous du danger de sa mere? Ah! qu'est-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la sienne même, qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit? Insensée & farouche vertu! j'obéis à ta voix sans mérite; je t'abhorre en faisant tout pour toi. Que font tes vaines consolations contre les vives douleurs de l'ame? Va; triste idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur misere, en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant, oui, cruelle, j'obéirai: je deviendrai, s'il se peut, insensible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vô-

tre. Je ne veux plus m'en rappeller l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE IV.

De Madᵉ. d'Orbe.

VOUS m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laisse paroître, quand on sait ainsi s'immoler à ce qu'on aime on mérite plus de louanges que de reproches, & malgré vos injures, vous ne me futes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement ; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette

lecture ses soupirs & ses pleurs l'a fait tomber évanouïe.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déja puissamment émue, commence à connoître par tout ce qu'elle voit combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractere naturel de simpathie que le tems ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation consoleroit volontiers sa fille si la bienséance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscrettement, peut-être : Ah s'il ne dépendoit que de moi ..... quoiqu'elle se retînt & n'achevât pas, je vis au baiser ardent que Julie imprimoit sur sa main qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux ; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue ; & son affoiblissement, ses maux, augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoiqu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur qui se fait sentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous qu'elle se fie

à la parole de tous deux fur l'interruption de votre correfpondance & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près fur fa fille ; effectivement, fi Julie ne répondoit pas à fa confiance, elle ne feroit plus digne de fes foins, & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre fi vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abufer de l'eftime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une efpérance que je n'ai pas moi-même; mais je veux vous montrer, comme il eft vrai, que le parti le plus honnête eft auffi le plus fage, & que s'il peut refter quelque reffource à votre amour, elle eft dans le facrifice que l'honneur & la raifon vous impofent. Mere, parens, amis, tout eft maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voye, ou que rien ne fauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de défefpoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'eft point de route plus fûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eft plus pur, plus folide & plus doux par elle; fi on le manque, elle feule peut en dédommager. Reprenez donc courage, foyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie feroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE V.

De Julie.

ELLE n'eſt plus. Mes yeux ont vû fermer les ſiens pour jamais; ma bouche a reçu ſon dernier ſoupir; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça; ſon dernier regard fut tourné ſur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle ſembloit quitter; j'avois trop peu ſû la lui rendre chere. C'étoit à moi ſeule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit ſans guide & ſans eſpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes: mourir ne fut rien pour elle, & ſon cœur n'a gémi que d'abandonner ſa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raiſon. Qu'avoit-elle à regretter ſur la terre? Qu'eſt-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ſes yeux le prix immortel de ſa patience & de ſes vertus qui l'attendoit dans le Ciel? Que lui reſtoit-il à faire au monde ſinon d'y pleurer mon opprobre? Ame pure & chaſte, digne épouſe, & mere incomparable, tu vis maintenant au ſéjour de la gloire & de la félicité; tu vis, & moi, livrée au repentir & au déſeſpoir, privée à jamais de tes ſoins, de tes conſeils, de tes douces careſſes, je ſuis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence; je ne ſens plus que ta perte; je ne vois plus que ma honte; ma vie n'eſt plus que pei-

ne & douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas! je suis bien plus morte que toi!

Mon Dieu! quel transport égare une infortunée & lui fait oublier ses résolutions? Où viens-je verser mes pleurs & pousser mes gémissemens? C'est le cruel qui les a causés que j'en rends le dépositaire! C'est avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'ose les déplorer! Oui, oui, barbare; partagez les tourmens que vous me faites souffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le sein maternel, gémissez des maux qui me viennent de vous, & sentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oserois-je paroître aussi méprisable que je le suis? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit assez les connoître? C'est mon plus insupportable supplice de n'être accusée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuisant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémissant la douleur empoisonner, hâter les derniers jours de ma triste mere. En vain sa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de son mal à la cause qui l'avoit produit; en vain ma Cousine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret, & pour mon tourment éternel je garde-

rai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel suscita dans sa colere pour me rendre malheureuse & coupable, pour la derniere fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en est fait; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah! si son esprit immortel pénetre au fond de mon cœur, il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle! Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher & si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fumes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus; que je n'entende plus prononcer votre nom; que votre souvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'ose

parler

ſe parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être; à tant de ſujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir ſon dernier vœu mépriſé. Adieu donc pour la derniere fois, unique & cher…. Ah! fille inſenſée …. adieu pour jamais.

LETTRE VI.

A Made.e d'Orbe.

ENFIN le voile eſt déchiré; cette longue illuſion s'eſt évanouïe; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

Eſt-il donc vrai que j'ai goûté la félicité ſuprême? ſuis-je bien le même être qui fut heureux un jour? Qui peut ſentir ce que je ſouffre n'eſt-il pas né pour toujours ſouffrir? Qui put jouïr des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des ſentimens ſi contraires peuvent-ils germer dans un même cœur? Jours de plaiſir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel! vous étiez trop beaux pour devoir être périſſables. Une douce extaſe abſorboit toute votre durée, & la raſſembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni paſſé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille ſiecles. Hé-

las ! vous avez diſparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un inſtant de ma vie. Le tems a repris ſa lenteur dans les momens de mon déſeſpoir, & l'ennui meſure par longues années le reſte infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre inſupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher ſemble ſe détacher de moi. Madame, il ſe peut que vous m'aimiez encore; mais d'autres ſoins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes, que vous écoutiez avec intérêt, ſont maintenant indiſcrettes. Julie ! Julie elle-même ſe décourage & m'abandonne. Les triſtes remords ont chaſſé l'amour. Tout eſt changé pour moi ; mon cœur ſeul eſt toujours le même, & mon ſort en eſt plus affreux.

Mais qu'importe ce que je ſuis & ce que je dois être ? Julie ſouffre, eſt-il tems de ſonger à moi ? Ah ! ce ſont ſes peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle ceſsât de m'aimer & qu'elle fût heureuſe .... Ceſſer de m'aimer ? .... l'eſpere-t-elle ? .. Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eſt pas le tourment qu'elle s'ôte ; hélas ! c'eſt le conſolateur ! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami ? Croit-elle ſoulager ſes maux en les multipliant ? O amour ! eſt-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature ?

Non, non ; c'eſt en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il ſe ſéparer du mien ? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle ? Oublie-t-on des ſentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en ſouvenir ſans les éprouver encore ? L'amour vainqueur fit le malheur de ſa vie ; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle paſſera ſes jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains deſirs, ſans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ſes erreurs je me diſpenſe de les reſpecter. Après tant de ſacrifices, il eſt trop tard pour apprendre à déſobéir. Puiſqu'elle commande, il ſuffit ; elle n'entendra plus parler de moi. Jugez ſi mon ſort eſt affreux ? Mon plus grand déſeſpoir n'eſt pas de renoncer à elle! Ah ? c'eſt dans ſon cœur que ſont mes douleurs les plus vives, & je ſuis plus malheureux de ſon infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute choſe, & qui ſeule, après moi, la ſavez dignement aimer ; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reſte. Il eſt aſſez précieux pour lui rendre ſupportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des conſolations qui lui ſont ôtées & de celles qu'elle refuſe ; qu'une ſainte amitié ſupplée à la fois auprès d'elle à la tendreſſe d'une mere, à celle d'un amant, aux charmes de tous les ſentimens

qui devoient la rendre heureuse. Qu'elle le soit s'il est possible, à quelque prix que ce puisse être. Quelle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée; je sentirai moins les tourmens qu'elle m'a laissés. Puisque je ne suis plus rien à mes propres yeux, puisque c'est mon sort de passer ma vie à mourir pour elle; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y consens si cette idée la rend plus tranquille. Puisse-t-elle retrouver près de vous ses premieres vertus, son premier bonheur! Puisse-t-elle être encore par vos soins tout ce qu'elle eût été sans moi!

Hélas! elle étoit fille, & n'a plus de mere! Voilà la perte qui ne se répare point & dont on ne se console jamais quand on a pu se la reprocher. Sa conscience agitée lui redemande cette mere tendre & cherie, & dans une douleur si cruelle l'horrible remord se joint à son affliction. O Julie, ce sentiment affreux devoit-il être connu de toi? Vous qui futes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mere infortunée; je vous supplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur si je suis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait descendre au tombeau, nous sommes deux monstres indignes de vivre; c'est un crime de songer à des liens si funestes, c'en est un de voir le jour. Non, j'ose le croire, un feu si pur n'a point produit de si noirs effets. L'amour nous inspira des sentimens trop nobles

pour en tirer les forfaits des ames dénaturées ! Le ciel, le ciel feroit-il injufte, & celle qui fut immoler fon bonheur aux auteurs de fes jours méritoit-elle de leur coûter la vie ?

LETTRE VII.

Réponfe.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins en vous eftimant chaque jour davantage ? Comment perdrois-je mes anciens fentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux ? Non, mon cher & digne ami ; tout ce que nous fumes les uns aux autres dès notre premiere jeuneffe, nous le ferons le refte de nos jours, & fi notre mutuel attachement n'augmente plus, c'eft qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence eft que je vous aimois comme mon frere, & qu'à préfent je vous aime comme mon enfant ; car quoique nous foyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos difciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penfer, vous avez appris de nous à être fenfible, & quoi qu'en dife votre Philofophe anglois, cette éducation vaut bien l'autre : fi c'eft la raifon qui fait l'homme, c'eft le fentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé

de conduite envers vous ? Ce n'eſt pas, croyez-moi, que mon cœur ne ſoit toujours le même : c'eſt que votre état eſt changé. Je favoriſai vos feux tant qu'il leur reſtoit un rayon d'eſpérance. Depuis qu'en vous obſtinant d'aſpirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuſe, ce feroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous ſavoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir ?

Vous faites plus que ſentir cela, mon généreux ami ? vous l'exécutez dans le plus douloureux ſacrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie, vous achetez ſon repos aux dépens du vôtre, & c'eſt à vous que vous renoncez pour elle.

J'oſe à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-deſſus ; mais elles ſont conſolantes, & cela m'enhardit. Premiérement, je crois que le véritable amour a cet avantage auſſi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en ſerez plus heureux. Cet amour-propre exquis qui

fait payer toutes les vertus pénibles mêlera son charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je sais aimer, avec un plaisir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je possede ce que j'aime. Car celui-ci s'use à force d'en jouïr; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouïriez encore quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il est vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour soit le plus délicieux sentiment qui puisse entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille douleurs, est encore un bien. Si l'amour est un desir qui s'irrite par les obstacles comme vous le disiez encore, il n'est pas bon qu'il soit content; il vaut mieux qu'il dure & soit malheureux que de s'éteindre au sein des plaisirs. Vos feux, je l'avoue, ont soutenu l'épreuve de la possession, celle du tems, celle de l'absence & des peines de toute espece; ils ont vaincu tous les obstacles hors le plus puissant de tous, qui est de n'en avoir plus à vaincre, & de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'espérer que la vôtre l'eût soutenue? Le tems eût joint au dégoût d'une longue possession le progrès de l'âge & le déclin de la beauté; il semble se fixer en votre faveur par votre séparation; vous serez toujours l'un pour l'autre à la fleur

des ans; vous vous verrez ſans ceſſe tels que vous vous vites en vous quittant, & vos cœurs unis jusqu'au tombeau prolongeront dans une illuſion charmante votre jeuneſſe avec vos amours.

Si vous n'euſſiez point été heureux, une inſurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter; votre cœur regretteroit en ſoupirant les biens dont il étoit digne; votre ardente imagination vous demanderoit ſans ceſſe ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé, & pour parler comme vous, vous avez épuiſé durant une année les plaiſirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette Lettre ſi paſſionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue: on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils tranſports deux fois en la vie, & qu'il falloit mourir après les avoir ſentis. Mon ami, ce fût-là le comble, & quoi que la fortune & l'amour euſſent fait pour vous, vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet inſtant fût auſſi le commencement de vos diſgraces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de ſentimens nouveaux à goûter auprès d'elle; comme ſi le ſort eût voulu garantir votre cœur d'un épuiſement

inévitable, & vous laiſſer dans le ſouvenir de vos plaiſirs paſſés un plaiſir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouïr encore.

Conſolez - vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé & vous eût ravi de plus celui qui vous reſte. Le bonheur & l'amour ſe ſeroient évanouis à la fois : vous avez au moins conſervé le ſentiment ; on n'eſt point ſans plaiſirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma déſolée Couſine ſe fait ſur la mort de ſa mere étoient fondés, ce cruel ſouvenir empoiſonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une ſi funeſte idée devroit à jamais les éteindre ; mais n'en croyez pas ſes douleurs, elles la trompent ; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les accroître n'eſt qu'un prétexte pour en juſtifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger aſſez, & c'eſt une ſorte de plaiſir pour elle d'ajouter au ſentiment de ſes peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impoſe, ſoyez-en ſûr ; elle n'eſt pas ſincere avec elle-même. Ah ! ſi elle croyoit bien ſincérement avoir abrégé les jours de ſa mere, ſon cœur en pourroit-il ſupporter l'affreux remord ? Non, non, mon ami ; elle ne la pleureroit pas, elle

l'auroit ſuivie. La maladie de Made. d'Etange eſt bien connue ; c'étoit une hydropiſie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on déſeſpéroit de ſa vie avant même qu'elle eût découvert votre correſpondance. Ce fut un violent chagrin pour elle; mais que de plaiſirs réparerent le mal qu'il pouvoit lui faire ! Qu'il fut conſolant pour cette tendre mere de voir, en gémiſſant des fautes de ſa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer ſon ame en pleurant ſa foibleſſe ! Qu'il lui fut doux de ſentir combien elle en étoit chérie ! Quel zele infatigable ! Quels ſoins continuels ! Quelle aſſiduité ſans relâche ! Quel déſeſpoir de l'avoir affligée ! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes careſſes, quelle inépuiſable ſenſibilité ! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on liſoit tout ce que ſouffroit la mere ; c'étoit elle qui la ſervoit les jours, qui la veilloit les nuits ; c'étoit de ſa main qu'elle recevoit tous les ſecours : vous euſſiez cru voir une autre Julie ; ſa délicateſſe naturelle avoit diſparu, elle étoit forte & robuſte, les ſoins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & ſon ame ſembloit lui donner un nouveau corps: Elle faiſoit tout & paroiſſoit ne rien faire ; elle étoit par-tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit ſans ceſſe à genoux devant ſon lit, la bouche collée ſur ſa main, gémiſſant ou de ſa faute ou du mal de ſa mere, & confondant ces

deux ſentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu perſonne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante ſans être ému juſqu'aux larmes du plus attendriſſant de tous les ſpectacles. On voyoit l'effort que faiſoient ces deux cœurs pour ſe réunir plus étroitement au moment d'une funeſte ſéparation. On voyoit que le ſeul regret de ſe quitter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles ſi elles avoient pu reſter ou partir enſemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie, ſoyez ſûr que tout ce qu'on peut eſpérer des ſecours humains & des conſolations du cœur a concouru de ſa part à retarder le progrès de la maladie de ſa mere, & qu'infailliblement ſa tendreſſe & ſes ſoins nous l'ont conſervée plus long-tems que nous n'euſſions pu faire ſans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ces derniers jours étoient les plus doux momens de ſa vie, & que le bonheur de ſa fille étoit la ſeule choſe qui manquoit au ſien.

S'il faut attribuer ſa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'eſt à ſon époux ſeul qu'il faut s'en prendre. Long-tems inconſtant & volage il prodigua les feux de ſa jeuneſſe à mille objets moins dignes de plaire que ſa vertueuſe compagne ; & quand l'âge le lui eut ramené, il conſerva près d'elle cette rudeſſe inflexible dont les maris infideles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre Couſine s'en eſt reſ-

sentie. Un vain entêtement de noblesse & cette roideur de caractere que rien n'amolit ont fait vos malheurs & les siens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra son amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-tems en secret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de sa fille ni l'obstination de son époux, & d'être la premiere cause d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres surprises lui eurent appris jusqu'où vous aviez abusé de sa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout sauver, & d'exposer les jours de sa fille pour rétablir son honneur. Elle sonda plusieurs fois son mari sans succès. Elle voulut plusieurs fois hazarder une confidence entiere & lui montrer toute l'étendue de son devoir, la frayeur & sa timidité la retinrent toujours. Elle hésita tant qu'elle put parler; lorsqu'elle le voulut il n'étoit plus tems; les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal secret, & moi qui connois l'humeur de cet homme févere sans savoir jusqu'où les sentimens de la nature auroient pu la tempérer, je respire, en voyant au moins les jours de Julie en sûreté.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je pense de ses remords apparens? L'amour est plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de sa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait il trouble sa conscience pour la forcer de penser à vous. Il

veut que ses pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oseroit plus s'en occuper directement, il la force de s'en occuper encore, au moins par son repentir. Il l'abuse avec tant d'art qu'elle aime mieux souffrir davantage & que vous entriez dans le sujet de ses peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du sien; mais ils n'en sont pas moins naturels; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force n'est pas semblable en effets. Le vôtre est bouillant & vif, le sien est doux & tendre: vos sentimens s'exhalent au dehors avec véhémence, les siens retournent sur elle-même, & pénétrant la substance de son ame l'alterent & la changent insensiblement. L'amour anime & soutient votre cœur, il affaisse & abat le sien; tous les ressorts en sont relâchés, sa force est nulle, son courage est éteint, sa vertu n'est plus rien. Tant d'héroïques facultés ne sont pas anéanties mais suspendues: un moment de crise peut leur rendre toute leur vigueur ou les effacer sans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle est perdue; mais si cette ame excellente se releve un instant, elle sera plus grande, plus forte, plus vertueuse que jamais, & il ne sera plus question de rechute. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux sachez respecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous

obstinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aisément; mais vous croirez en vain posséder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LETTRE VIII.

De Milord Edouard.

J'AVOIS acquis des droits sur ton cœur, tu m'étois nécessaire, & j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes besoins, mon empressement? Je suis oublié de toi; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie solitaire & farouche; je pénetre tes desseins secrets. Tu t'ennuyes de vivre.

Meurs donc, jeune insensé, meurs, homme à la fois féroce & lâche: mais sache en mourant que tu laisses dans l'ame d'un honnête homme à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir servi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

Réponse.

VENEZ, Milord, je croyois ne pouvoir plus goûter de plaisir sur la terre: mais nous nous reverrons. Il n'est pas vrai que vous puissiez me confondre avec les ingrats: votre cœur n'est pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

De Julie.

IL est tems de renoncer aux erreurs de la jeunesse & d'abandonner un trompeur espoir. Je ne serai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut disposer ; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux sans vous être d'aucun usage.

Julie d'Etange.

LETTRE X.

Du Baron d'Etange.

Dans laquelle étoit le précédent Billet.

S'IL peut rester dans l'ame d'un suborneur quelque sentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuse dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne seroit plus, si j'osois soupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philosophie qui lui apprit à se jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à désobéir à son pere. Pensez-y cependant. J'aime à prendre en toute occasion les

voyes de la douceur & de l'honnêteté quand j'eſpere qu'elles peuvent ſuffire ; mais ſi j'en veux bien uſer avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment ſe vange l'honneur d'un Gentilhomm. , offenſé par un homme qui ne l'eſt pas.

LETTRE XI.

Réponſe.

EPARGNEZ-VOUS, Monſieur, des menaces vaines qui ne m'effrayent point, & d'injuſtes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux perſonnes de même âge il n'y a d'autre ſuborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de ſon eſtime.

Quel ſacrifice oſez-vous m'impoſer & à quel titre l'exigez-vous? Eſt-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier eſpoir? Je veux reſpecter le pere de Julie; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monſieur, quelque opinion que vous ayez de nos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits ſi chers & ſi bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie : je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé; voilà mon conſentement. Ah! qu'elle ſoit toujours obéie!

Un

Un autre la possédera ; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez-pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres ; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alleguez pas, non plus, cet honneur si bizarre & si délicat que vous parlez de venger ; nul ne l'offense que vous-même. Respectez le choix de Julie & votre honneur est en sûreté ; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques l'alliance d'un honnête homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma présomption vous offense, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous ; au surplus, je me soucie fort peu de savoir en quoi consiste l'honneur d'un gentilhomme ; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je sais le défendre, & le conserverai pur & sans tâche jusqu'au dernier soupir.

Allez, pere barbare & peu digne d'un nom si doux, méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & soumise immole son bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, &

vous sentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeste qu'à moi. Je serai malheureux, sans doute; mais si jamais la voix du sang s'éleve au fond de votre cœur, combien vous le serez plus encore d'avoir sacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus; & pour qui le Ciel prodigue de ses dons, n'oublia rien qu'un meilleur pere!

BILLET.

Inclus dans la précédente Lettre.

JE rends à Julie d'Etange le droit de disposer d'elle-même & de donner sa main sans consulter son cœur.

S. G.

LETTRE XII.

De Julie.

JE voulois vous décrire la scene qui vient de se passer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir; mais mon pere a pris ses mesures si justes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courrier. Sa lettre est sans doute arrivée à tems à la poste; il n'en peut

être de même de celle-ci ; votre résolution sera prise & votre réponse partie avant qu'elle nous parvienne ; ainsi tout détail seroit désormais inutile. J'ai fait mon devoir ; vous ferez le vôtre : mais le sort nous accable, l'honneur nous trahit ; nous serons séparés à jamais, & pour comble d'horreur, je vais passer dans les .... Hélas ! j'ai pû vivre dans les tiens ! O devoir, à quoi sers-tu ? O providence.... Il faut gémir & se taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours, l'entretien de ce matin m'a prodigieusement agitée... la tête & le cœur me font mal.... je me sens défaillir.. le Ciel auroit-il pitié de mes peines ?.... Je ne puis me soutenir.... je suis forcée à me mettre au lit, & me console dans l'espoir de n'en point relever. Adieu mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah ! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déja cessé de vivre ?

LETTRE XIII.

De Julie à Madᵉ. d'Orbe.

Il est donc vrai, chere & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs ? J'ai vu l'instant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres ; tes soins inhumains

m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-tems, &qu and le desir de la suivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me console de vivre, c'est par l'espoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne sont plus, ces agrémens de mon visage que mon cœur a payés si cher : La maladie dont je sors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ardeur grossiere d'un homme assez dépourvu de délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon pere, sans offenser l'ami dont il tient la vie, je saurai rebuter cet importun : ma bouche gardera le silence, mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie, & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuse.

Ah, chere Cousine ! Tu connus un cœur plus constant & plus tendre, qui ne se fût pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas aux traits & à la figure ; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon visage : C'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu consentir . . . l'ingrat! . . . il l'a du, puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur ? Ai-je donc voulu retirer le mien ? . . . l'ai-je fait?..

Ô Dieu ! faut-il que tout me rappelle inceſſamment un tems qui n'eſt plus, & des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie ; je l'y ſens trop fortement attachée ; je le déchire ſans le dégager, & mes efforts pour en effacer un ſi doux ſouvenir ne font que l'y graver davantage.

Oſerai-je te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle me tourmente encore plus depuis ma guériſon ! Oui, connois & plains l'égarement d'eſprit de ta malheureuſe amie, & rend grace au Ciel d'avoir préſervé ton cœur de l'horrible paſſion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné ; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie ; mais pâle, défait, mal en ordre, & le déſeſpoir dans les yeux. Il étoit à genoux ; il prit une de mes mains, & ſans ſe dégoûter de l'état où elle étoit, ſans craindre la communication d'un venin ſi terrible, il la couvroit de baiſers & de larmes. À ſon aſpect j'éprouvai cette vive & délicieuſe émotion que me donnoit quelquefois ſa préſence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint ; tu l'arrachas de ma préſence ; & ce qui me toucha le plus vivement ; ce furent ces gémiſſemens que je crus entendre à meſure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te repréſenter l'effet étonnant

que ce rêve a produit sur moi. Ma fievre a été longue & violente ; j'ai perdu la connoissance durant plusieurs jours ; j'ai souvent rêvé à lui dans mes transports ; mais aucun de ces rêves n'a laissé dans mon imagination des impressions aussi profondes que celle de ce dernier. Elle est telle qu'il m'est impossible de l'effacer de ma mémoire & de mes sens. A chaque minute, à chaque instant il me semble le voir dans la même attitude ; son air, son habillement, son geste, son triste regard frappent encore mes yeux : je crois sentir ses levres se presser sur ma main ; je la sens mouiller de ses larmes ; les sons de sa voix plaintive me font tressaillir ; je le vois entraîner loin de moi, je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une scene imaginaire avec plus de force que les événemens qui me sont réellement arrivés.

J'ai long-tems hésité à te faire cette confidence ; la honte m'empêche de te la faire de bouche ; mais mon agitation loin de se calmer ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus résister au besoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever de perdre ainsi la raison ; puisque le peu qui m'en reste ne sert plus qu'à me tourmenter.

Je reviens à mon rêve. Ma cousine, raille-moi, si tu veux, de ma simplicité ; mais il y a dans cette vision je ne sais quoi de mistérieux

qui la distingue du délire ordinaire. Est-ce un pressentiment de la mort du meilleur des hommes? Est-ce un avertissement qu'il n'est déja plus? Le Ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à suivre celui qu'il me fit aimer? Hélas! l'ordre de mourir sera pour moi le premier de ses bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains discours dont la philosophie amuse les gens qui ne sentent rien; ils ne m'en imposent plus, & je sens que je les méprise. On ne voit point les esprits je le veux croire: mais deux ames si étroitement unies ne sauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate, indépendante du corps & des sens? L'impréssion directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la transmettre au cerveau, & recevoir de lui par contre-coup les sensations qu'elle lui a données?.... pauvre Julie, que d'extravagances! Que les passions nous rendent crédules, & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit!

LETTRE XIV.

Réponse.

AH! fille trop malheureuse & trop sensible, n'es-tu donc née que pour souffrir? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs, tu sem-

bles les chercher sans cesse, & ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peines n'ajoute pas au moins des chimeres ; & puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, sors d'une erreur qui te tourmente, peut-être la triste vérité te sera-t-elle encore moins cruelle. Apprens-donc que ton rêve n'est point un rêve ; que ce n'est point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais sa personne ; & que cette touchante scene incessamment présente à ton imagination s'est passée réellement dans ta chambre le sur-lendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille, je t'avois quittée assez tard, & M. d'Orbe qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là étoit prêt à sortir, quand tout-à-coup nous vimes entrer brusquement & se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la réception de ta derniere Lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poste en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au cou : sans savoir encore la raison de son voyage, j'en prévoyois la conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le désordre où je le voyois, tout empoisonnoit une si douce surprise, & j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai

pourtant avec un serrement de cœur qu'il partageoit, & qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut ; *que fait-elle? Ah! que fait-elle? donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece, j'en parlai sans autre précaution que d'exténuer le danger. Sitôt qu'il sut que c'étoit la petite verole il fit un cri & se trouva mal, La fatigue & l'insomnie jointe à l'inquiétude d'esprit l'avoient jetté dans un tel abattement qu'on fut long-tems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler ; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras ; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution ; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque ; mais son séjour même en étoit un terrible ; j'essayai de le lui faire sentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il d'un ton d'indignation : c'est trop l'exercer à ma ruine. N'espérez pas me chasser encore comme vous fites à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un seul instant : Mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueusement, que je ne parti-

rai point d'ici sans l'avoir vue. Eprouvons une fois si je vous rendrai pitoyable, ou si vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le satisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que son retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maison que du seul Hanz dont j'étois sûre, & nous l'avions appellé devant nos gens d'un autre nom que le sien (*a*) Je lui promis qu'il te verroit la nuit suivante, à condition qu'il ne resteroit qu'un instant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai sa parole; alors je fus tranquille, je laissai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

Je te trouvai sensiblement mieux, l'éruption étoit achevée ; le médecin me rendit le courage & l'espoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarrassé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde & faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu serois moins en état de le reconnoître. Nous eumes toutes les peines du monde à renvoyer ton désolé pere qui chaque nuit s'obstinoit à vouloir rester. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de

(*a*) On voit dans la quatrieme partie que ce nom substitué étoit celui de *St. Preux*.

personne, que j'étois également résolue à veiller, & qu'il savoit bien, tout pere qu'il étoit, que sa tendresse n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous restâmes seules. M. d'Orbe arriva sur les onze heures, & me dit qu'il avoit laissé ton ami dans la rue; je l'allai chercher. Je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En passant dans l'antichambre les forces lui manquerent; il respiroit avec peine, & fut contraint de s'asseoir.

Alors démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée, oui, dit-il avec un profond soupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traversés .... à la même heure .... avec le même mistere .... j'étois tremblant comme aujourd'hui .... le cœur me palpitoit de même .... ô téméraire! j'étois mortel, & j'osois goûter ... que vais-je voir maintenant dans ce même asyle où tout respiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée? dans ce même objet qui faisoit & partageoit mes transports? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuse, & la beauté mourante!

Chere Cousine, j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrissante scene. Il te vit, & se tut: Il l'avoit promis; mais quel silence? Il se jetta à genoux; il baisoit tes rideaux en sanglottant; il élevoit les mains & les yeux; il poussoit de sourds gémissemens; il a-

voit peine à contenir sa douleur & ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains; il s'en saisit avec une espece de fureur, les baisers de feu qu'il appliquoit sur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit: je vis que tu l'avois reconnu, & malgré sa résistance & ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus que tu l'avois oubliée, je défendis à Babi de t'en parler & je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chere, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi bien tu ne pourrois ignorer long-tems. Milord Edouard passa deux jours après; il se pressa pour l'atteindre; il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais

L'inoculation de l'amour



c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuse. Ce pere de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais, il est guéri, & suivant la derniere lettre de Milord Edouard ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà, trop aimable Cousine, de quoi bannir les terreurs funebres qui t'allarmoient sans sujet. Depuis long-tems tu as renoncé à la personne de ton ami, & sa vie est en sureté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne & à t'acquitter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir & de te repaître de chimeres. Tu te presses beaucoup d'être fiere de ta laideur; sois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de sujet de l'être. Tu as essuyé une cruelle atteinte, mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne sont que des rougeurs qui seront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne suis pas trop mal encore. Mon ange, tu resteras jolie en dépit de toi, & l'indifférent Wolmar que trois ans d'absence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré!



LETTRE XV.

De Julie.

C'EN est trop, c'en est trop. Ami, tu as vaincu. Je ne suis point à l'épreuve de tant d'amour; ma résistance est épuisée. J'ai fait usage de toutes mes forces, ma conscience m'en rend le consolant témoignage. Que le Ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triste cœur que tu achetas tant de fois & qui coûta si cher au tien t'appartient sans réserve. Il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent; il te restera jusqu'à mon dernier soupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je suis lasse de servir aux dépens de la justice une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Julie sera toujours tienne, elle t'aimera toujours: il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné; il ne te sera plus ôté. C'est en vain qu'une voix mensongere murmure au fond de mon ame; elle ne m'abusera plus. Que sont les vains devoirs qu'elle m'oppose contre ceux d'aimer à jamais ce que le Ciel m'a fait aimer? Le plus sacré de tous n'est-il pas envers toi? N'est-ce pas à toi seul que j'ai tout promis? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais, & ton in-

violable fidélité n'eſt - elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le tranſport d'amour qui me rend à toi, mon ſeul regret eſt d'avoir combattu des ſentimens ſi chers & légitimes. Nature, ô douce nature, reprends tous tes droits ! j'abjure les barbares vertus qui t'anéantiſſent. Les penchans que tu m'as donnés ſeront-ils plus trompeurs qu'une aveugle raiſon qui m'égara tant de fois ?

Reſpecte ces tendres penchans, mon aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr ; mais ſouffres-en le cher & doux partage ; ſouffre que les droits du ſang & de l'amitié ne ſoient pas éteints par ceux de l'amour. Ne penſe point que pour te ſuivre j'abandonne jamais la maiſon paternelle. N'eſpere point que je me refuſe aux liens que m'impoſe une autorité ſacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend déſormais toute ſa conſolation ne contriſtera point ſon ame accablée d'ennuis ; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien, mais pourtant je ne ſuis point un monſtre ; je ſuis foible & non dénaturée. Mon parti eſt pris, je ne veux déſoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere eſclave de ſa parole & jaloux d'un vain titre diſpoſe de ma main qu'il a promiſe ; que

l'amour ſeul diſpoſe de mon cœur ; que mes pleurs ne ceſſent de couler dans le ſein d'une tendre amie. Que je ſois vile & malheureuſe ; mais que tout ce qui m'eſt cher ſoit heureux & content s'il eſt poſſible. Formez tous trois ma ſeule exiſtence, & que votre bonheur me faſſe oublier ma miſere & mon déſeſpoir.

LETTRE XVI.

Réponſe.

NOUS renaiſſons, ma Julie ; tous les vrais ſentimens de nos ames reprennent leurs cours. La nature nous a conſervé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu ? L'oſas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur ? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les ſens joints par une exiſtence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les ſéparer, ni même de le vouloir ? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés & qu'ils puiſſent rompre ? Non, non, Julie, ſi le ſort cruel nous refuſe le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles; il ſera la conſolation de nos triſtes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainſi nous recommençons de vivre pour recommencer de ſouffrir, & le ſentiment de notre

tre exiftence n'eft pour nous qu'un fentiment de douleur. Infortunés ! Que fommes-nous devenus ? Comment avons-nous ceffé d'être ce que nous fûmes ? Où eft cet enchantement de bonheur fuprême ? Où font ces raviffemens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne refte de nous que notre amour ; l'amour feul refte, & fes charmes fe font éclipfés. Fille trop foumife, amante fans courage ; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas, un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée ! Oui, c'eft l'honnêteté du tien qui nous perd ; les fentimens droits qui le rempliffent en ont chaffé la fageffe. Tu as voulu concilier la tendreffe filiale avec l'indomptable amour ; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder & deviens coupable à force de vertus. O Julie, quel eft ton inconcevable empire ! Par quel étrange pouvoir tu fafcines ma raifon ! Même en me faifant rougir de nos feux, tu te fais encore eftimer par tes fautes ; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords .... Des remords ! .... étoit-ce à toi d'en fentir ? .... toi que j'aimai .... toi que je ne puis ceffer d'adorer.... le crime pourroit-il approcher de ton cœur .... Cruelle ! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rend le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit ? .... qu'ofes-tu me faire entendre ? .... toi, paffer dans les bras d'un

autre ? .... un autre te posséder, ... N'être plus à moi ? .... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi seul ! Moi ? j'éprouverois cet affreux supplice ? ... je te verrois survivre à toi-même ? .... Non. J'aime mieux te perdre que te partager .... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage digne des transports qui m'agitent ! .... avant que ta main se fût avilie dans ce nœud funeste abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le sein : J'épuiserois ton chaste cœur d'un sang que n'auroit point souillé l'infidélité : A ce pur sang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre ; je tomberois dans tes bras ; je rendrois sur tes levres mon dernier soupir .... Je recevrois le tien .... Julie expirante ! ... ces yeux si doux éteints par les horreurs de la mort ! .... ce sein, ce thrône de l'amour, déchiré par ma main, versant à gros bouillons le sang & la vie .... Non, vis & souffre, porte la peine de ma lâcheté. Non, je voudrois que tu ne fusses plus ; mais je ne puis t'aimer assez pour te poignarder.

O si tu connoissois l'état de ce cœur serré de détresse ! Jamais il ne brûla d'un feu si sacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui fut si chere. Je suis amant, je sais aimer, je le sens : mais je ne suis qu'un homme, & il est au dessus de la force humaine de renoncer à la fu-

prême félicité. Une nuit, une feule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux fouvenir, & je fuis vertueux. Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur & va couvrir de fon ombre le refte de ma vie. Ah! Julie! objet adoré! S'il faut être à jamais miférables, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels!

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus fages nous feuls que tout le refte des hommes, & fuivre avec une fimplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que perfonne ne pratique? Quoi! ferons-nous meilleurs moraliftes que ces foules de Savans dont Londres & Paris font peuplés, qui tous fe raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultere comme un jeu. Les exemples n'en font point fcandaleux; il n'eft pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes gens fe riroient ici de celui qui par refpect pour le mariage réfifteroit au penchant de fon cœur. En effet, difent-ils, un tort qui n'eft que dans l'opinion n'eft-il pas nul quand il eft fecret? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore? De quelle complaifance une femme ne rachete-t-elle pas fes fautes (*b*)! Quelle

(*b*) Et où le bon Suiffe avoit-il vû cela? Il y a longtems que les femmes galantes l'ont pris fur un plus haut ton. Elles commencent par établir fiérement leurs amans dans la maifon, & fi l'on daigne y fouffrir le mari, c'eft

douceur n'employe-t-elle pas à prévenir ou guérir ses soupçons ? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'est qu'un lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise, ô chere amie de mon cœur, que je veuille rassurer le tien par ces honteuses maximes. Je les abhorre sans savoir les combattre, & ma conscience y répond mieux que ma raison. Non, que je me fasse fort d'un courage que je hais, ni que je voulusse d'une vertu si coûteuse : mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les justifier ; & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne sais ce que j'écris ; je me sens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'espoir que tu me rends est triste & sombre ; il éteint cette lueur si pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en ternissent & n'en deviennent que plus touchans ; je te vois tendre & malheureuse ; mon cœur est inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

autant qu'il se comporte envers eux avec le respect qu'il leur doit. Une femme qui se cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & feroit déshonorée : pas une honnête femme ne voudroit la voir.

Je ſens pourtant qu'une ardeur ſecrette m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah! ſais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager? Sais-tu juſqu'à quel point un amant qui ne reſpire que pour toi peut te faire aimer la vie? Conçois tu bien que c'eſt pour toi ſeule que je veux vivre, agir, penſer, ſentir déſormais? Non, ſource délicieuſe de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne ſerai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une ſi douce exiſtence que tu ne ſentiras point ce que la tienne aura perdu de ſes charmes. Hé bien, nous ſerons coupables, mais nous ne ſerons point méchans; nous ſerons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu: loin d'oſer excuſer nos fautes, nous en gémirons; nous les pleurerons enſemble; nous les racheterons s'il eſt poſſible, à force d'être bienfaiſans & bons. Julie! ô Julie! que ferois-tu, que peux-tu faire? Tu ne peux échapper à mon cœur: n'a-t-il pas épouſé le tien?

Ces vains projets de fortune qui m'ont ſi groſſiérement abuſé ſont oubliés depuis longtems. Je vais m'occuper uniquement des ſoins que je dois à Milord Edouard, il veut m'entraîner en Angleterre; il prétend que je puis l'y ſervir. Je l'y ſuivrai. Mais je me déroberai tous les ans; je me rendrai ſecrettement près de toi.

Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue; j'aurai du moins baisé tes pas; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai pour me consoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant, il croira déja jouïr de ta vue en partant pour t'aller voir; le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, & les courts momens qu'il passera près de toi se multiplieront sur sa vie entiere.

LETTRE XVII.

De Mad^e. d'Orbe.

VOTRE amante n'est plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie est mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir son sort au sien. Après tant d'imprudence, rendez grace au Ciel qui vous a sauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Respectez son nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'est ce qu'elle fera

dans peu. Voici le tems où je vais connoître ſi vous méritez l'eſtime que j'eus pour vous, & ſi votre cœur eſt ſenſible à une amitié pure & ſans interêt.

LETTRE XVIII.

De Julie.

VOUS êtes depuis ſi long-tems le dépoſitaire de tous les ſecrets de mon cœur, qu'il ne ſauroit plus perdre une ſi douce habitude. Dans la plus importante occaſion de ma vie il veut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami ; recueillez dans votre ſein les longs diſcours de l'amitié ; ſi quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au ſort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaîne indiſſoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment les yeux ſur celle que je quitte ; il ne nous ſera pas pénible de rappeller un tems ſi cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien uſer de celui qui me reſte ; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obſcur à vos yeux. Au moins en conſidérant ce que nous fumes l'un à l'autre, nos cœurs n'en ſen-

tiront que mieux ce qu'ils ſe doivent juſqu'à la fin de nos jours.

Il y a ſix ans à-peu-près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bienfait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vue. Je crus voir ſur votre viſage les traits de l'ame qu'il falloit à la mienne. Il me ſembla que mes ſens ne ſervoient que d'organe à des ſentimens plus nobles; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois que ce que je croyois ſentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je penſois encore ne m'être pas trompée; l'aveugle amour, me diſois-je, avoit raiſon; nous étions faits l'un pour l'autre; je ſerois à lui ſi l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être enſemble.

Mes ſentimens nous furent communs; ils m'auroient abuſée ſi je les euſſe éprouvés ſeule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point ſi l'on n'eſt aimé; du moins on n'aime pas long tems. Ces paſſions ſans retour qui font, dit-on, tant de malheureux ne ſont fondées que ſur les ſens, ſi quelques-unes pénétrent juſqu'à l'ame c'eſt par des rapports faux dont on eſt bientôt détrompé

L'amour ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître (c) Tel fut le nôtre en commençant; tel il ſera, j'eſpere, juſqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je ſentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette; le regard étoit contraint; mais le cœur ſe faiſoit entendre: nous éprouvâmes bientôt entre nous ce je ne ſais-quoi qui rend le ſilence éloquent, qui fait parler des yeux baiſſés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les deſirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'oſe exprimer.

Je ſentis mon cœur & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre reſerve; j'approuvai ce reſpect, je vous en aimai davantage; je cherchois à vous dédommager d'un ſilence pénible & néceſſaire, ſans qu'il en coutât à mon innocence; je forçai mon naturel, j'imitai ma Couſine; je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves & faire paſſer mille tendres careſſes à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre ſi doux votre état préſent que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réuſſit

(c) Quand ces rapports ſont chimériques, il dure autant que l'illuſion qui nous les fait imaginer.

mal; on ne sort point de son naturel impunément. Insensée que j'étois, j'accélérai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poison pour palliatif, & ce qui devoit vous faire taire fut précisément ce qui vous fit parler. J'eus beau par une froideur affectée vous tenir éloigné dans le tête-à-tête; cette contrainte même me trahit: vous écrivites. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'osai l'ouvrir. Ce fut-là mon crime, & tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma santé. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me résoudre à vous laisser partir. Je tombai dans une sorte de désespoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fussiez plus que de n'être point à moi: j'en vins jusqu'à souhaiter votre mort, jusqu'à vous la demander. Le Ciel a vu mon cœur; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il fallut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'amour qui me l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous futes mon dernier refuge; j'eus assez de confiance en vous pour vous armer contre ma foiblesse, je vous crus digne de me sauver de moi-même & je

vous rendis justice. En vous voyant respecter un dépôt si cher, je connus que ma passion ne m'aveugloit point sur les vertus qu'elle me faisoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de sécurité qu'il me sembla que nos cœurs se suffisoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des sentimens honnêtes je goûtois sans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas ! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuse que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir sans risque modérer la mienne; dans l'innocence de mes desirs je pensois encourager en vous la vertu même, par les tendres caresses de l'amitié. J'appris dans le bosquet de Clarens que j'avois trop compté sur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. Un instant, un seul instant embrasa les miens d'un feu que rien ne put éteindre, & si ma volonté résistoit encore, dès lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double: pour me garantir de vous & de moi, il fallut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante; en fuyant vous achevâtes de vaincre; & si tôt que je ne vous vis plus, ma lan-

gueur m'ôta le peu de force qui me restoit pour vous résister.

Mon pere en quittant le service avoit amené chez lui M. de Wolmar; la vie qu'il lui devoit & une liaison de vingt ans lui rendoient cet ami si cher qu'il ne pouvoit se séparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, & quoique riche & de grande naissance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon pere lui avoit parlé de sa fille en homme qui souhaitoit de se faire un gendre de son ami; il fut question de la voir, & c'est dans ce dessein qu'ils firent le voyage ensemble. Mon destin voulu que je plusse à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils se donnerent secrettement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une Cour du nord où étoient sa famille & sa fortune, il en demanda le tems, & partit sur cet engagement mutuel. Après son départ, mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit destiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laissoit point de replique à ma timidité, de me disposer à recevoir sa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui se sentoit pour vous une inclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution; sans oser vous proposer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la considération

pour vous & le desir de vous connoître ; mais la qualité qui vous manquoit le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez, & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines ; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fût resté quelque espoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi, il m'en eût moins coûté de vous résister toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais, & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur ; je tombai dans un abattement dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivites de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas ! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée, l'inévitable choix qui me restoit à faire étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus supporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiserent les miennes. Je souhaitai d'être délivrée de la vie. Le Ciel parut avoir pitié de

moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais espéré l'y trouver. Je sentois que mon cœur étoit fait pour la vertu & qu'il ne pouvoit être heureux sans elle ; je succombai par foiblesse & non par erreur ; je n'eus pas même l'excuse de l'aveuglement. Il ne me restoit aucun espoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également nécessaires ; ne pouvant les conserver ensemble & voyant votre égarement, je ne consultai que vous dans mon choix & me perdis pour vous sauver.

Mais il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent, & ses charmes, qui sont les délices des ames pures, sont le premier supplice du méchant, qui les aime encore & n'en sauroit plus jouïr. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient ; l'honnêteté me fut chere, même après l'avoir perdue ; ma honte pour être secrette ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'univers en eût été témoin je ne l'aurois pas mieux sentie. Je me consolois dans ma douleur comme un blessé qui craint la gangrêne, & en qui le sentiment de son mal soutient l'espoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux.

A force de vouloir étouffer le reproche ſans renoncer au crime, il m'arriva ce qu'il arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui ſe plait dans ſon égarement. Une illuſion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir; j'eſpérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'oſai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit ſerrer ce doux lien. Je le demandois au Ciel comme le gage de mon retour à la vertu & de notre bonheur commun: je le deſirois comme un autre à ma place auroit pu le craindre; le tendre amour tempérant par ſon preſtige le murmure de la conſcience, me conſoloit de ma foibleſſe par l'effet que j'en attendois, & faiſoit d'une ſi chere attente le charme & l'eſpoir de ma vie.

Sitôt que j'aurois porté des marques ſenſibles de mon état, j'avois réſolu d'en faire en préſence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (*d*). Je ſuis timide il eſt vrai; je ſentois tout ce qu'il m'en devoit coûter, mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux ſupporter une fois la confuſion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je ſavois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi, & de maniere ou d'autre,

d) Paſteur du lieu.

j'enviſageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le miſtere que je voulus vous dérober & que vous cherchiez à pénétrer avec une ſi curieuſe inquiétude. Mille raiſons me forçoient à cette réſerve avec un homme auſſi emporté que vous; ſans compter qu'il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiſcrette importunité. Il étoit à propos ſur-tout de vous éloigner durant une ſi périlleuſe ſcene, & je ſavois bien que vous n'auriez jamais conſenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas, je fus encore abuſée par une ſi douce eſpérance! Le Ciel rejetta des projets conçus dans le crime; je ne méritois pas l'honneur d'être mere; mon attente reſta toujours vaine, & il me fut refuſé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le déſeſpoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une ſi douce excuſe: je m'en prenois à moi du mauvais ſuccès de mes vœux, & mon cœur abuſé par ſes deſirs ne voyoit dans l'ardeur de les contenter, que le ſoin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un inſtant accomplis; cette erreur fut la ſource du plus cuiſant de mes regrets, & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la deſtinée. Vous



Vous avez sû quel accident détruisit, avec le germe que je portois dans mon sein, le dernier fondement de mes espérances. Ce malheur m'arriva précisément dans le tems de notre séparation; comme si le Ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainsi que de mes plaisirs; je reconnus, mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abusée. Je me vis aussi méprisable que je l'étois devenue, & aussi malheureuse que je devois toujours l'être, avec un amour sans innocence, & des desirs sans espoir, qu'il m'étoit impossible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets je renonçai à des réflexions aussi douloureuses qu'inutiles; je ne valois plus la peine que je songeasse à moi-même, je consacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre, plus d'espérance qu'en votre bonheur, & les sentimens qui me venoient de vous étoient les seuls dont je crusse pouvoir être encore émue.

L'amour ne m'aveugloit point sur vos défauts, mais il me les rendoit chers, & telle étoit son illusion que je vous aurois moins aimé si vous aviez été plus parfait. Je connoissois votre cœur, vos emportemens; je savois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de

patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au désespoir. C'est par cette raison que je vous cachai toujours avec soin les engagemens de mon pere, & à notre séparation, voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune, & vous en inspirer un pareil à vous-même, je vous flattai d'un espoir que je n'avois pas. Je fis plus, connoissant le danger qui nous menaçoit, je pris la seule précaution qui pouvoit nous en garantir, & vous engageant avec ma parole ma liberté autant qu'il m'étoit possible; je tâchai d'inspirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promesse que je n'osasse enfreindre & qui pût vous tranquilliser. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens, & cependant je ne m'en serois jamais départie. La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être parce qu'elle est de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi: je croyois déja vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux; j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que

méprisable ; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

Je fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer ; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du désordre où vous vous laissâtes entraîner & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchise celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois cessé de vous être chere ; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu seul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur si sincere étoit incapable d'une infidélité cachée ; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalousie.

Mon ami, je n'en fus pas plus heureuse ; pour un tourment de moins, sans cesse il en renaissoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il est insensé de chercher dans l'égarement de son cœur un repos qu'on ne trouve que dans la sagesse. Depuis long-tems je pleurois en secret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle consumoit insensiblement. Babi à qui le fatal effet de ma chute m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui

découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma Cousine, qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convaincant; la tristesse acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que son mal lui avoit laissées. Je faillis expirer de regret à ses pieds. Loin de m'exposer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & se contenta d'en gémir; vous-même qui l'aviez si cruellement abusée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produisit votre lettre sur son cœur tendre & compatissant. Hélas! elle desiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois .... que sert de rappeller une espérance à jamais éteinte? Le Ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ses tristes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux sévere, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espece d'horreur la cause de tant de maux; je voulus étouffer enfin l'odieuse passion qui me les avoit attirés & renoncer à vous pour jamais. Il le falloit, sans doute; n'avois-je pas assez de quoi pleurer le reste de ma vie, sans chercher incessamment de nouveaux sujets de larmes? Tout sembloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le

ſouvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre; nous étions éloignés; l'eſpoir m'avoit abondonnée; jamais mon incomparable amie ne fut ſi ſublime ni ſi digne d'occuper ſeule tout mon cœur. Sa vertu, ſa raiſon, ſon amitié; ſes tendres careſſes ſembloient l'avoir purifié, je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard: ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du déſeſpoir.

Comme un malade qui ceſſe de ſouffrir en tombant en foibleſſe ſe ranime à de plus vives douleurs, je ſentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie j'oſai réſiſter en face à mon pere. Je lui proteſtai nettement que jamais M, de Wolmar ne me ſeroit rien; que j'étois déterminée à mourir fille; qu'il étoit maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de ſa colere, ni des traitemens que j'eus à ſouffrir. Je fus inébranlable: ma timidité m'avoit portée à l'autre extrémité, & ſi j'avois le ton moins impérieux que mon pere, je l'avois tout auſſi réſolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien ſur moi par autorité. Un inſtant

je me crus délivrée de ses persécutions. Mais que devins-je quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus sévere des peres attendri & fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever il me serroit les genoux, & fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entens encore au dedans de moi. Ma fille ! respecte les cheveux blancs de ton malheureux pere ; ne le fais pas descendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein. Ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ?

Concevez mon saisissement. Cette attitude, ce ton, ce geste, ce discours, cette affreuse idée me bouleverserent au point que je me laissai aller demi-morte entre ses bras, & ce ne fut qu'après bien des sanglots dont j'étois oppressée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible. O mon pere ! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point contre vos pleurs. C'est vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités que nous ne pumes de long-tems nous remettre. Cependant en repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il étoit plus instruit que je n'avois cru, & résolue de me prévaloir contre lui de ses propres connoissances, je me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop long-tems différé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainsi.

Moreau f.


La force Paternelle.



» Je sais quelle fantaisie indigne d'une fille » bien née vous nourrissez au fond de votre » cœur. Il est tems de sacrifier au devoir & à » l'honnêteté une passion honteuse qui vous dés» honore & que vous ne satisferez jamais qu'aux » dépens de ma vie. Ecoutez une fois ce que » l'honneur d'un pere & le vôtre exigent de » vous, & jugez-vous vous-même.

» M. de Wolmar est un homme d'une gran» de naissance, distingué par toutes les qualités » qui peuvent la soutenir ; qui jouït de la con» sidération publique & qui la mérite. Je lui » dois la vie ; vous savez les engagemens que » j'ai pris avec lui. Ce qu'il faut vous appren» dre encore, c'est qu'étant allé dans son pays » pour mettre ordre à ses affaires, il s'est trou» vé enveloppé dans la derniere révolution, qu'il » y a perdu ses biens, qu'il n'a lui-même échap» pé à l'exil en Sibérie que par un bonheur » singulier, & qu'il revient avec le triste dé» bris de sa fortune, sur la parole de son ami » qui n'en manqua jamais à personne. Prescri» vez-moi maintenant la réception qu'il faut lui » faire à son retour. Lui dirai-je ? Monsieur, » je vous promis ma fille tandis que vous étiez » riche, mais à présent que vous n'avez plus » rien je me retracte, & ma fille ne veut point » de vous. Si ce n'est pas ainsi que j'énonce » mon refus, c'est ainsi qu'on l'interprétera : » vos amours allégués seront pris pour un pré-

» texte, ou ne feront pour moi qu'un affront de » plus, & nous passerons, vous pour une fille » perdue, moi pour un malhonnête homme qui » sacrifie son devoir & sa foi à un vil intérêt, & » joint l'ingratitude à l'infidélité. Ma fille! il est » trop tard pour finir dans l'opprobre une vie » sans tache, & soixante ans d'honneur ne s'a» bandonnent pas en un quart d'heure.

» Voyez donc, « continua-t-il, » combien » tout ce que vous pouvez me dire est à pré» sent hors de propos. Voyez si des préféren» ces que la pudeur désavoue & quelque feu » passager de jeunesse peuvent jamais être mis » en balance avec le devoir d'une fille & l'hon» neur compromis d'un pere. S'il n'étoit ques» tion pour l'un des deux que d'immoler son » bonheur à l'autre, ma tendresse vous dispute» roit un si doux sacrifice; mais mon enfant, » l'honneur a parlé; & dans le sang dont tu fors, » c'est toujours lui qui décide. «

Je ne manquois pas de bonne réponse à ce discours; mais les préjugés de mon pere lui donnent des principes si différens des miens, que des raisons qui me sembloient sans replique ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne sachant ni d'où lui venoient les lumieres qu'il paroissoit avoir acquises sur ma conduite, ni jusqu'où elles pouvoient aller; craignant à son affectation de m'interrompre qu'il n'eût déja pris son parti sur ce que j'avois à lui dire, , &, plus

que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuse qui me parut plus sûre, parce qu'elle étoit plus selon sa maniere de penser. Je lui déclarai sans détour l'engagement que j'avois pris avec vous; je protestai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il put arriver, je ne me marierois jamais sans votre consentement.

En effet, je m'apperçus avec joye que mon scrupule ne lui déplaisoit pas; il me fit de vifs reproches sur ma promesse, mais il n'y objecta rien; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme une chose toujours sacrée! Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir! Mais je vous connoissois trop pour douter de votre obéissance, & je savois que plus le sacrifice exigé vous seroit pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint; elle me fut cachée durant ma maladie; après mon rétablissement mes craintes furent confirmées & il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon pere me déclara

qu'il n'en recevroit plus, & avec l'ascendant que que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit sur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouser : car, ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous, & à quelque prix que ce soit, il faut que ce mariage s'acheve ou que je meure de douleur.

Vous le savez, mon ami ; ma santé, si robuste contre la fatigue & les injures de l'air, ne peut résister aux intempéries des passions, & c'est dans mon trop sensible cœur qu'est la source de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins eussent corrompu mou sang, soit que la nature eût pris ce tems pour l'épurer d'un levain funeste, je me sentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En sortant de la chambre de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai si mal qu'en me mettant au lit j'espérai ne m'en plus relever. Tout le reste vous est trop connu ; mon imprudence attira la vôtre. Vous vintes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroient si souvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à dessein ; je ne pus supporter cette derniere épreuve, & voyant un si tendre amour survivre à l'espérance,

le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & se ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il falloit aimer malgré moi; je sentis qu'il falloit être coupable; que je ne pouvois résister ni à mon pere ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du sang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainsi tous mes bons sentimens acheverent de s'éteindre; toutes mes facultés s'altérerent; le crime perdit son horreur à mes yeux; je me sentis toute autre au dedans de moi; enfin, les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles, me jetterent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une ame; j'osai désespérer de la vertu. Votre lettre plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit si corrompu que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit oserent s'y présenter. La volonté les combattoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & si je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'ai peine à poursuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu si vif & si doux dont nous étions animés épuroit tous nos sentimens, où sa

sainte ardeur nous rendoit la pudeur plus chere & l'honnêteté plus aimable, où les desirs même ne sembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Relisez nos premieres lettres; songez à ces momens si courts & trop peu goûtés où l'amour se paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens désavoués par elle.

Qu'étions-nous, & que sommes-nous devenus? Deux tendres amans passerent ensemble une année entiere dans le plus rigoureux silence, leurs soupirs n'osoient s'exhaler; mais leurs cœurs s'entendoient; ils croyoient souffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils se parlerent; mais contens de savoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passerent une autre année dans une réserve non moins sévere; ils se disoient leurs peines, & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus; un instant de foiblesse les égara; ils s'oublierent dans les plaisirs; mais s'ils cesserent d'être chastes, au moins ils étoient fideles; au moins le ciel & la nature autorisoient les nœuds qu'ils avoient formés; au moins la vertu leur étoit toujours chere; ils l'aimoient encore & la savoient encore honorer; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux? ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans si tendres qui brûloient d'une flamme si pure, qui sentoient si bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra sans gémir sur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idée même de souiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur .... ils méditent des adulteres ! Quoi, sont-ils bien les mêmes ? Leurs ames n'ont-elles point changé ? Comment cette ravissante image que le méchant n'apperçut jamais peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de siecles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de tems put détruire un si charmant souvenir, & faire perdre le vrai sentiment du bonheur à qui l'a pu savourer une fois ? Ah ! si le premier désordre est pénible & lent, que tous les autres sont prompts & faciles ! Prestige des passions ! tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un seul moment de la vie ; on se détourne d'un seul pas de la droite route. Aussi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd. On tombe enfin dans le gouffre, & l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laissons retomber ce voile. Avons-nous besoin de voir le précipice

affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher ? Je reprens mon récit.

M. de Wolmar arriva & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse : il fallut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi me parut le dernier de ma vie. J'aurois vû les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections ; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au Temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'Eglise, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur soudaine me fit frissonner ; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me re-

mettre je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie, & s'il me laissoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'imposant aspect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit passer un air de solemnité qui m'excitoit à l'attention & au respect, & qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la Providence & entendre la voix de Dieu dans le ministre prononçant gravement la sainte liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage, si vivement exposées dans les paroles de l'Ecriture, ses chastes & sublimes devoirs si importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impression que je crus sentir intérieurement une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout-à-coup le désordre de mes affections & les rétablir selon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, disois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur, il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche: le Ciel & la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prens; ils le feront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous?

Un coup d'œil jetté par hazard sur M. & Mad^e^. d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre & fixant sur moi des yeux attendris, m'émut plus puissamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoître l'amour en êtes-vous moins unis? Le devoir & l'honnêteté vous lient; tendres amis, époux fideles, sans brûler de ce feu dévorant qui consume l'ame, vous vous aimez d'un sentiment pur & doux qui la nourrit, que la sagesse autorise & que la raison dirige; vous n'en êtes que plus solidement heureux. Ah! puissai-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur; si je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces sentimens réveillerent mon espérance & mon courage. J'envisageai le saint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ses devoirs. Quand le Pasteur me demanda si je promettois obéissance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour au logis je soupirois après une heure de solitude & de recueillement. Je l'obtins, non sans peine, & quelque empressement que j'eusse d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagere en chan-

geant

geant de condition, & de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sûre mais dangereuse, je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si long-tems en paix avec tant de sujet de me la rappeller; je me serois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur, qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit guere à craindre: je sentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin pour penser à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conscience & mes sens étoient tranquilles, & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joye vint alors inonder mon ame! Quel sentiment de paix effacé depuis si long-tems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle! Je crus me sentir renaître; je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu, je la recommence pour toi; c'est toi qui me le rendras chere; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah! j'ai trop ap-

pris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une seconde fois.

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étois la veille; je frémis de l'indigne abaissement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la sagesse? Par quel rare bonheur avois-je été plus fidele à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher? Par quelle faveur du sort votre inconstance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations? Comment eussai-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avoit déja vaincue, & une honte accoutumée à céder aux desirs? Aurois-je plus respecté les droits d'un amour éteint que je n'avois respecté ceux de la vertu, jouïssant encore de tout leur empire? Quelle sûreté avois-je eue de n'aimer que vous seul au monde, si ce n'est un sentiment intérieur que croyent avoir tous les amans, qui se jurent une constance éternelle, & se parjurent innocemment toutes les fois qu'il plaît au Ciel de changer leur cœur? Chaque défaite eût ainsi préparé la suivante: l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie sans trou-

ver de prise pour m'arrêter, d'une amante abusée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon sexe, & le désespoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet si naturel de ma premiere faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conservé ma réputation & l'estime de ceux qui me sont chers ? Qui m'a mise sous la sauvegarde d'un époux vertueux, sage, aimable par son caractere, & même par sa personne, & rempli pour moi d'un respect & d'un attachement si peu mérités ? Qui me permet, enfin, d'aspirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je le sens ; la main secourable qui m'a conduite à travers les ténebres est celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur & me rend à moi malgré moi-même. La voix secrette qui ne cessoit de murmurer au fond de mon cœur s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point souffert que je sortisse de sa présence coupable d'un vil parjure, & prévenant mon crime par mes remords il m'a montré l'abîme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte & rouler les cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres ! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer ; daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins l'hommage que toi seule rends digne de t'être offert !

A l'instant, pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée & de l'état d'honneur & de sûreté où je me sentois rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Etre dont il est le trône & qui soutient ou détruit quand il lui plaît par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux & dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille & toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, & aux regles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde & mes desirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante qui est la tienne, & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'eusse faite avec un vrai zele, je me sentis tellement affermie dans mes résolutions, il me parut si facile & si doux de les suivre, que je vis clairement où je devois chercher désormais la force dont j'avois besoin pour résister à mon propre cœur & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette seule découverte

une confiance nouvelle, & je déplorai le triste aveuglement qui me l'avoit fait manquer si long-tems. Je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui sans toucher le cœur rassure la conscience; de se borner à des formules: & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du tems. Scrupuleusement attachée au culte public, je n'en savois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me sentois bien née & me livrois à mes penchans; j'aimois à réfléchir, & me fiois à ma raison; ne pouvant accorder l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine sagesse; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois pensé dans l'autre, j'étois dévote à l'Eglise & philosophe au logis. Hélas! je n'étois rien nulle part: mes prieres n'étoient que des mots, mes raisonnemens des sophismes, & je suivois pour toute lumiere la fausse lueur des feux-errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué jusqu'ici m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison premiere, & sur quelle base étoient-ils fondés?

Un heureux inſtinct me porte au bien, une violente paſſion s'éleve; elle a ſa racine dans le même inſtinct, que ferai-je pour la détruire? De la conſidération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & ſa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reſte des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêchent de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en ſecret, la vertu n'a plus rien à me dire, & ſi je ſuis ſurpriſe en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adreſſe. Enfin que le caractere & l'amour du beau ſoit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle auſſi long-tems qu'il ne ſera point défiguré; mais comment m'aſſurer de conſerver toujours dans ſa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres ſenſibles de modele auquel on puiſſe la comparer? Ne ſait-on pas que les affections déſordonnées corrompent le jugement ainſi que la volonté, & que la conſcience s'altere & ſe modifie inſenſiblement dans chaque ſiecle, dans chaque peuple, dans chaque individu ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés?

Adorez l'Etre Eternel, mon digne & ſage ami; d'un ſouffle vous détruirez ces fantômes

de raifon qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'exifte que par celui qui eft. C'eft lui qui donne un but à la juftice, une bafe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'eft lui qui ne ceffe de crier aux coupables que leurs crimes fecrets ont été vus, & qui fait dire au Jufte oublié, tes vertus ont un témoin ; c'eft lui, c'eft fa fubftance inaltérable qui eft le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos paffions ont beau la défigurer ; tous fes traits liés à l'effence infinie fe repréfentent toujours à la raifon & lui fervent à rétablir ce que l'impofture & l'erreur en ont altéré. Ces diftinctions me femblent faciles ; le fens commun fuffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut féparer de l'idée de cette effence eft Dieu ; tout le refte eft l'ouvrage des hommes. C'eft à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à méprifer fes inclinations baffes & à furmonter fes vils penchans. Un cœur pénétré de ces fublimes vérités fe refufe aux petites paffions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux defirs terreftres ; & quand l'Etre immenfe dont il s'occupe n'exifteroit pas, il feroit encore bon qu'il s'en occupât fans ceffe pour être

plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus sage.

Cherchez-vous un exemple sensible des vains sophismes d'une raison qui ne s'appuye que sur elle-même ? Considérons de sens-froid les discours de vos philosophes, dignes apologistes du crime, qui ne séduisirent jamais que des cœurs déja corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus saint & au plus solemnel des engagemens, ces dangereux raisonneurs ont résolu d'anéantir d'un seul coup toute la société humaine, qui n'est fondée que sur la foi des conventions ? Mais voyez, je vous prie, comment ils disculpent un adultere secret ! C'est, disent-ils, qu'il n'en résulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être sûrs qu'il l'ignorera toujours ? comme s'il suffisoit pour autoriser le parjure & l'infidélité qu'ils ne nuisissent pas à autrui ? comme si ce n'étoit pas assez pour abhorrer le crime, du mal qu'il fait à ceux qui le commettent ? Quoi donc ! ce n'est pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il est en soi la force du serment & des contracts les plus inviolables ? Ce n'est pas un mal de se forcer soi-même à devenir fourbe & menteur ? Ce n'est pas un mal de former des liens qui vous font desirer le mal & la mort d'autrui ? la mort de celui-même qu'on doit le plus aimer

& avec qui l'on a juré de vivre ? Ce n'est pas un mal qu'un état dont mille autres crimes sont toujours le fruit? Un bien qui produiroit tant de maux seroit par cela seul un mal lui-même..

L'un des deux penseroit-il être innocent, parce qu'il est libre peut-être de son côté, & ne manque de foi à personne ? Il se trompe grossiérement. Ce n'est pas seulement l'intérêt des Epoux, mais la cause commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre peche, premiérement parce qu'il l'a fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il peche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Le crime est secret, disent-ils, & il n'en ré-

ſulte aucun mal pour perſonne. Si ces philoſophes croyent l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime ſecret celui qui a pour témoin le premier offenſé & le ſeul vrai Juge? Etrange ſecret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand-même ils ne reconnoîtroient pas la préſence de la divinité, comment oſent-ils ſoutenir qu'ils ne font de mal à perſonne? Comment prouvent-ils qu'il eſt indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne ſoient pas de ſon ſang; d'être chargé, peut-être de plus d'enfans qu'il n'en auroit eu, & forcé de partager ſes biens aux gages de ſon déshonneur ſans ſentir pour eux des entrailles de pere? Suppoſons ces raiſonneurs matérialiſtes, on n'en eſt que mieux fondé à leur oppoſer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuſe philoſophie, & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raiſons. En effet, ſi le corps ſeul produit la penſée, & que le ſentiment dépende uniquement des organes, deux Etres formés d'un même ſang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre, & ſe reſſembler d'ame comme de viſage, ce qui eſt une grande raiſon de s'aimer?

N'eſt-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un ſang étranger

cette union naturelle, & d'altérer dans son principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille? Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice, & le crime est-il moindre de le changer dans le sein de la mere?

Si je considere mon sexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce désordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal! Ne fût-ce que l'avilissement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus. Que d'indices trop sûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils pensent justifier par le secret! Ne fût-ce que de n'être plus aimé de sa femme. Que fera-t-elle avec les soins artificieux que mieux prouver son indifférence? Est-ce l'œil de l'amour qu'on abuse par de feintes caresses? & quel supplice auprès d'un objet chéri, de sentir que la main nous embrasse & que le cœur nous repousse? Je veux que la fortune seconde une prudence qu'elle a si souvent trompée; je compte un moment pour rien la témérité de confier sa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le Ciel se plait à confondre: que de faussetés, que de mensonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domestiques, pour en imposer au public! Quel scandale pour des com-

plices, quel exemple pour des enfans! Que devient leur éducation parmi tant de soins pour satisfaire impunément de coupables feux? Que devient la paix de la maison & l'union des chefs? Quoi dans tout cela l'époux n'est point lézé! Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû? Qui lui pourra rendre une femme estimable? Qui lui donnera le repos & la sûreté? Qui le guérira de ses justes soupçons? Qui fera confier un pere au sentiment de la nature en embrassant son propre enfant?

A l'égard des liaisons prétendues que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'est moins une raison sérieuse qu'une plaisanterie absurde & brutale qui ne mérite pour toute réponse que le mépris & l'indignation. Les trahisons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoisonnemens dont ce désordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent assez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes, d'un attachement formé par le crime. S'il résulte quelque sorte de société de ce vil & méprisable commerce, elle est semblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour assurer les sociétés légitimes.

J'ai tâché de suspendre l'indignation que m'inspirent ces maximes pour les discuter paisiblement avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois dédaigner de les réfuter

pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison ; mais où chercher la saine raison sinon dans celui qui en est la source, & que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider ? Défions-nous d'une philosophie en paroles ; défions-nous d'une fausse vertu qui sape toutes les vertus, & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien est de le chercher sincérement, & l'on ne peut long-tems le chercher ainsi sans remonter à l'auteur de tout bien. C'est ce qu'il me semble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes sentimens & ma raison ; c'est ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez souvent nourri mon esprit des grandes idées de la religion, & vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi ne m'en eussiez pas ainsi parlé si vous aviez eu d'autres sentimens. Il me semble même que ces conversations avoient pour nous des charmes. La présence de l'Etre Suprême ne nous fut jamais importune ; elle nous donnoit plus d'espoir que d'épouvante ; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant, nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens,

à nous élever conjointement jusqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous disions en déplorant nos foiblesses, au moins il voit le fond de nos cœurs, & nous en étions plus tranquilles.

Si cette sécurité nous égara, c'est au principe sur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'est-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même, d'avoir une regle pour ses actions, une autre pour ses sentimens, de penser comme s'il étoit sans corps, d'agir comme s'il étoit sans ame, & de ne jamais approprier à soi tout entier, rien de ce qu'il fait en toute sa vie? Pour moi, je trouve qu'on est bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines spéculations. La foiblesse est de l'homme; & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera sans doute; mais le crime est du méchant, & ne restera point impuni devant l'auteur de toute justice. Un incrédule, d'ailleurs heureusement né, se livre aux vertus qu'il aime: il fait le bien par goût & non par choix. Si tous ses desirs sont droits, il les suit sans contrainte; il les suivroit de même s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi se gêneroit-il? Mais celui qui reconnoit & sert le pere commun des hommes se croit une plus haute destination; l'ardeur de la remplir anime son zele, & suivant une regle plus sûre que ses penchans, il sait faire le bien qui

lui coûte, & facrifier les defirs de fon cœur à la loi du devoir. Tel eft, mon ami, le facrifice héroïque auquel nous fommes tous deux appellés. L'amour qui nous unifſoit eût fait le charme de notre vie. Il furvéquit à l'efpérance, il brava le tems & l'éloignement; il fupporta toutes les épreuves. Un fentiment fi parfait ne devoit point périr de lui-même; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout eft changé entre nous; il faut néceffairement que votre cœur change. Julie de Wolmar n'eft plus votre ancienne Julie; la révolution de vos fentimens pour elle eft inévitable, & il ne vous refte que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un paffage d'un auteur que vous ne récuferez pas. » L'amour « dit-il » eft privé de fon plus grand » charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour » en fentir tout le prix, il faut que le cœur » s'y complaife & qu'il nous éleve en élevant » l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection vous » ôtez l'enthoufiafme; ôtez l'eftime, & l'amour » n'eft plus rien. Comment une femme hono» rera-t-elle un homme qu'elle doit méprifer? » Comment pourra-t-il honorer lui-même celle » qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil » corrupteur? Auffi bientôt ils fe mépriferont » mutuellement. L'amour, ce fentiment célefte, » ne fera plus pour eux qu'un honteux com-

» merce. Ils auront perdu l'honneur & n'auront » point trouvé la félicité. « (e) Voilà notre leçon, mon ami, c'est vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieusement, & jamais l'honnêteté leur fut-elle aussi chere que dans les tems heureux où cette lettre fut écrite? Voyez donc à quoi nous méneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux transports qui ravissent l'ame. L'horreur du vice qui nous est si naturelle à tous deux s'étendroit bientôt sur le complice de nos fautes; nous nous haïrions pour nous être trop aimés, & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un sentiment si cher pour le rendre durable? Ne vaut-il pas mieux en conserver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence? N'est-ce pas conserver tout ce qu'il eut de plus charmant? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reste & soyez l'amant de mon ame. Cette idée est si douce qu'elle console de tout.

Voilà le fidelle tableau de ma vie, & l'histoire naïve de tout ce qui s'est passé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le sentiment qui m'attache à vous est si tendre & si vif encore, qu'une autre en feroit peut être allarmée; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je sens qu'il

(e) Voyez premiere partie Lettre XXIV.

a changé de nature, & du moins en cela, mes fautes passées fondent ma sécurité présente. Je sais que l'exacte bienséance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne feroient pas contente que vous ne fussiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une regle plus sûre & je m'y tiens. J'écoute en secret ma conscience ; elle ne me reproche rien & jamais elle ne trompe une ame qui la consulte sincérement.. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde, cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement desiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une ame une fois corrompue l'est pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même ; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout-à-coup ses rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiete. Toutes ses habitudes étant rompues & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractere primitif, & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abjet & foible ; aujourd'hui l'on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux

le prix de celui où l'on est remonté, & l'on en devient plus attentif à s'y soutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chose de semblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien si redouté me délivre d'une servitude beaucoup plus redoutable, & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi, pour qu'en changeant d'espece notre union se détruise. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidelle amie, & quoique nous en ayons pu dire durant nos illusions, je doute que ce changement vous soit désavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus sage, & pour épurer par des mœurs Chrétiennes les leçons de la philosophie. Je ne serai jamais heureuse que vous ne soyez heureux aussi, & je sens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir besoin d'apologie pour cette longue Lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle seroit plus courte. Avant de la finir il me reste une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pese sur le cœur. Ma conduite passée est ignorée de M. de Wolmar; mais une sincérité sans réserve fait partie de la fidélité que je

lui dois. J'aurois déja cent fois tout avoué; vous seul m'avez retenue. Quoique je connoisse la sagesse & la modération de M. de Wolmar, c'est toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire sans votre consentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop présumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir? Songez, je vous supplie, que cette réserve ne sauroit être innocente, qu'elle m'est chaque jour plus cruelle, & que jusqu'à la réception de votre réponse je n'aurai pas un instant de tranquillité.

LETTRE XIX.

Réponse.

Et vous ne seriez plus ma Julie? Ah! ne dites pas cela, digne & respectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui mérite les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être sensible à la véritable beauté: vous êtes celle que je ne cesserai d'adorer, même après ma mort, s'il reste encore en mon ame quelque souvenir des attraits vraiment célestes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu ne vous rend que plus semblable à vous-même. Non, non, quelque

ſupplice que j'éprouve à le ſentir & le dire, jamais vous ne futes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas ! c'eſt en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au ſeul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une paſſion criminelle que je ne puis ni ſupporter ni vaincre, ſuis-je celui que je penſois être ? Etois-je digne de vous plaire ? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon déſeſpoir ? C'étoit bien à moi d'oſer ſoupirer pour vous ! Eh ! qu'étois-je pour vous aimer ?

Inſenſé ! comme ſi je n'éprouvois pas aſſez d'humiliations ſans en rechercher de nouvelles ! Pourquoi compter des différences que l'amour fit diſparoître ? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous, ſa flamme me ſoutenoit; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs ſentimens nous étoient communs & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma baſſeſſe ! Doux eſpoir qui nourriſſois mon ame & m'abuſas ſi long-tems, te voilà donc éteint ſans retour ? Elle ne ſera point à moi ? Je la perds pour toujours ! Elle fait le bonheur d'un autre ? . . . . ô rage ! ô tourment de l'enfer ! . . . Infidelle ! ah ! devois-tu jamais . . . . Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit, elle n'eſt plus . . . . elle n'eſt plus, cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de

mon cœur. Quoi, je me trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre? ... elle pouvoit m'écouter? J'étois malheureux? .... que suis-je donc aujourd'hui? .... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en est fait, il faut renoncer l'un à l'autre; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous .... oubliez-moi, du moins. Je l'ai résolu, je le jure; je ne vous parlerai plus de moi.

Oserai-je vous parler de vous encore, & conserver le seul intérêt qui me reste au monde, celui de votre bonheur? En m'exposant l'état de votre ame, vous ne m'avez rien dit de votre sort. Ah! pour prix d'un sacrifice qui doit être senti de vous, daignez me tirer de ce doute insupportable. Julie, êtes-vous heureuse? Si vous l'êtes, donnez-moi dans mon désespoir la seule consolation dont je sois susceptible; si vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en serai moins long-tems malheureux.

Plus je réfléchis sur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis consentir, & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus doit me rendre inexorable sur celui-ci. Le sujet est de la derniere importance, & je vous exhorte à bien peser mes raisons. Premiérement, il me semble que votre extrême délicatesse vous jette à cet égard dans l'erreur, &

je ne vois point sur quel fondement la plus austere vertu pourroit exiger une pareille confession. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne sauroit s'obliger pour le passé ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir ; pourquoi devroit-on compte à celui à qui l'on s'engage, de l'usage antérieur qu'on a fait de sa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promise ? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'est pas à votre Epoux, c'est à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere, le Ciel & la nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait en formant d'autres nœuds un crime que l'amour ni l'honneur peut-être ne pardonne point, & c'est à moi seul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il est des cas où le devoir puisse exiger un pareil aveu, c'est quand le danger d'une rechute oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne pensez sur vos vrais sentimens. En la lisant, j'ai senti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au sein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit horreur.

Dès là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la sagesse & la raison la défendent ; car c'est risquer sans nécessité ce

qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maison. Avez-vous assez réfléchi sur une pareille démarche ? Connoissez-vous assez votre mari pour être sûre de l'effet qu'elle produira sur lui ? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalousie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme ? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caracteres. Dans le pays où je suis, de pareilles confidences sont sans aucun danger, & ceux qui traitent si légérement la foi conjugale ne sont pas gens à faire une si grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raisons qui rendent quelquefois ces aveux indispensables & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes assez médiocrement estimables, qui se sont fait à peu de risque un mérite de cette sincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles pussent abuser au besoin. Mais dans des lieux où la sainteté du mariage est plus respectée, dans des lieux où ce lien sacré forme une union solide & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus févere d'elles-mêmes ; ils veulent que leurs cœurs n'aient connu que pour eux un sentiment tendre ; usurpant

un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles soient à eux seuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuse Julie, défiez-vous d'un zele sans fruit & sans nécessité. Gardez un secret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'est d'aucun usage à votre époux. S'il est digne de cet aveu, son ame en sera contristée, & vous l'aurez affligée sans raison : s'il n'en est pas digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ses torts envers vous ? Que savez-vous si votre vertu qui vous a soutenue contre les attaques de votre cœur, vous soutiendroit encore contre des chagrins domestiques toujours renaissans ? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de scrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à sortir. La sagesse est la base de toute vertu ; consultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occasion de votre vie, & si ce fatal secret vous pese si cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, la longue intimité, vous donnent une connoissance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans son cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus sûr encore des charmes de votre caractere, & la

douce habitude de les sentir. Enfin quand ces raisons toutes solides qu'elles sont ne vous persuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expose. O Julie, écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque sacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui.

Il faut finir cette Lettre. Je ne pourrois, je le sens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quitter! si jeune encore, il faut déja renoncer au bonheur? O tems, qui ne dois plus revenir! tems passé pour toujours, source de regrets éternels! plaisirs, transports, douces extases, momens délicieux, ravissemens célestes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.

LETTRE XX.

De Julie.

VOUS me demandez si je suis heureuse. Cette question me touche, & en la faisant vous m'aidez à y répondre; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne saurois être heureuse si vous cessiez de m'aimer: mais je le suis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma Lettre précédente de parler de

M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoiſſois trop votre ſenſibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines : mais votre inquiétude ſur mon ſort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à ſon épouſe & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans ; ſa vie unie, réglée, & le calme des paſſions lui ont conſervé une conſtitution ſi ſaine & un air ſi frais qu'il paroît à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la ſageſſe. Sa phiſionomie eſt noble & prévenante, ſon abord ſimple & ouvert, ſes manieres ſont plus honnêtes qu'empreſſées, il parle peu & d'un grand ſens, mais ſans affecter ni préciſion, ni ſentences. Il eſt le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit perſonne, & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raiſon.

Malgré ſa froideur naturelle, ſon cœur ſecondant les intentions de mon pere crut ſentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de ſa vie il prit un attachement. Ce goût modéré mais durable s'eſt ſi bien reglé ſur les bienſéances & s'eſt maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu beſoin de changer de ton en changeant d'état, & que ſans bleſſer la gravité conjugale il conſerve avec moi depuis ſon ma-

riage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni trifte, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi; il ne me cherche pas, mais il n'eft pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point; il eft férieux fans donner envie de l'être, au contraire, fon abord férein femble m'inviter à l'enjouement, & comme les plaifirs que je goûte font les feuls auxquels il paroît fenfible, une des attentions que je lui dois eft de chercher à m'amufer. En un mot, il veut que je fois heureufe; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de fa femme n'eft-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque foin que j'aye pu l'obferver, je n'ai fu lui trouver de paffion d'aucune efpece que celle qu'il a pour moi. Encore cette paffion eft-elle fi égale & fi tempérée qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer & qu'il ne le veut qu'autant que la raifon le permet. Il eft réellement ce que Milord Edouard croit être; en quoi je le trouve bien fupérieur à tous nous autres gens à fentiment que nous admirons tant nous-mêmes; car le cœur nous trompe en mille manieres & n'agit que par un principe toujours fufpect; mais la raifon n'a d'autre fin que ce qui eft bien; fes regles font fûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles fpéculations qui ne font pas faites pour elle.

Le plus grand goût de Mr. de Wolmar eft d'obferver. Il aime à juger des caracteres des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde fageffe & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faifoit du mal, il en difcuteroit les motifs & les moyens auffi paifiblement que s'il s'agiffoit d'une chofe indifférente. Je ne fais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé plufieurs fois lui-même avec beaucoup d'eftime, & je le connois incapable de déguifement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obfervoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eft que le fecret reproche d'une confcience allarmée. Quoiqu'il en foit, j'ai fait en cela mon devoir; la crainte ni la honte ne m'ont point infpiré de réferve injufte, & je vous ai rendu juftice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur adminiftration. Le débris des biens de M. de Wolmar joint à celui de mon pere qui ne s'eft réfervé qu'une penfion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il ufe noblement & fagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie, & le néceffaire chez fes voifins indigens. L'ordre qu'il a mis dans fa maifon eft l'image de celui qui regne au fond de fon ame, & femble imiter

dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de géne que d'avantage & n'est supportable qu'à celui qui l'impose, ni cette confusion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'usage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître, & l'on ne la sent jamais ; il a si bien ordonné le premier arrangement qu'à présent tout va tout seul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

Voilà, mon bon ami, une idée abrégée mais fidelle du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier sans aucune altération ; ce qui me fait espérer que je l'ai bien vû, & qu'il ne me reste plus rien à découvrir ; car je n'imagine pas qu'il pût se montrer autrement sans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriser beaucoup pour ne pas me croire heureuse avec tant de sujet de l'être (*f*). Ce qui m'a long-tems abusée & qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur ; l'honnêteté, la vertu, de cer-

(*f*) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal secret qui la tourmenta si fort dans la suite, ou qu'elle ne vouloit pas alors le confier à son ami.

taines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des Epoux qui ont tant d'autres soins à remplir. Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour: On prend sa violence pour un signe de sa durée; le cœur surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir; & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge, & depuis que le monde existe on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on cessera de

s'adorer tôt ou tard; alors l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tels qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima; ne le trouvant plus on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus. Combien alors il eſt à craindre que l'ennui ne ſuccede à des ſentimens trop vifs, que leur déclin ſans s'arrêter à l'indifférence ne paſſe juſqu'au dégoût, qu'on ne ſe trouve enfin tout-à-fait raſſaſiés l'un de l'autre, & que pour s'être trop aimés amans on n'en vienne à ſe haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que ſais-je ce que vous ſeriez devenu ceſſant de l'être? L'amour éteint vous eût toujours laiſſé la vertu, je l'avoue; mais en eſt-ce aſſez pour être heureux dans un lien que le cœur doit ſerrer, & combien d'hommes vertueux ne laiſſent pas d'être des maris inſupportables? ſur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar, nulle illuſion ne nous prévient l'un pour l'autre; nous nous voyons tels que nous ſommes; le ſentiment qui nous joint n'eſt point l'aveugle tranſport des cœurs paſſionnés, mais l'immuable & conſtant attache-

ment de deux perſonnes honnêtes & raiſonnables qui deſtinées à paſſer enſemble le reſte de leurs jours ſont contentes de leur ſort & tâchent de ſe le rendre doux l'une à l'autre. Il ſemble que quand on nous eût formés exprès pour nous unir on n'auroit pu réuſſir mieux. S'il avoit le cœur auſſi tendre que moi, il ſeroit impoſſible que tant de ſenſibilité de part & d'autre ne ſe heurtât quelquefois, & qu'il n'en reſultât des querelles. Si j'étois auſſi tranquille que lui, trop de froideur régneroit entre nous, & rendroit la ſociété moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal enſemble; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux eſt préciſément ce qu'il faut à l'autre : il m'éclaire & je l'anime; nous en valons mieux réunis, & il ſemble que nous ſoyons deſtinés à ne faire entre nous qu'une ſeule ame, dont il eſt l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas juſqu'à ſon âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage : car avec la paſſion dont j'étois tourmentée, il eſt certain que s'il eût été plus jeune, je l'aurois épouſé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuſe révolution qui s'eſt faite en moi.

Mon ami; le Ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompenſe la docilité des enfans. A Dieu ne plaiſe que je veuille inſulter à vos déplaiſirs. Le ſeul deſir de vous raſſurer pleinement

ment ſur mon ſort me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand avec les ſentimens que j'eus ci-devant pour vous & les connoiſſances que j'ai maintenant, je ſerois libre encore, & maîtreſſe de me choiſir un mari, je prends à témoin de ma ſincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'eſt pas vous que je choiſirois, c'eſt M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guériſon que j'acheve de vous dire ce qui me reſte ſur le cœur. M. de Wolmar eſt plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes, le Ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai ſi peu mérité, ma ferme réſolution eſt de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaſte, il laiſſera du moins une chaſte veuve. Vous me connoiſſez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je ſois femme à m'en retracter jamais (*g*).

(*g*) Nos ſituations diverſes déterminent & changent malgré nous les affections de nos cœurs: nous ſerons vicieux & méchans tant que nous aurons intérêt à l'être, & malheureuſement les chaînes dont nous ſommes chargés multiplient cet intérêt autour de nous. L'effort de corriger le déſordre de nos deſirs eſt preſque toujours vain, & très-rarement il eſt vrai: ce qu'il faut changer c'eſt moins nos deſirs que les ſituations qui les produiſent. Si nous voulons devenir bons, ôtons les rapports qui nous empêchent de l'être, il n'y a point d'autre moyen. Je ne voudrois pas pour tout au monde avoir droit à la ſucceſſion d'autrui, ſur-tout de perſonnes qui devroient m'être cheres, car que ſais-je quel horrible vœu l'indigence pourroit m'arracher? Sur ce principe examinez bien la

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes peut servir encore à résoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il est trop sage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir seul peut m'arracher, & je ne suis pas plus incapable d'user de la ruse des Dames dont vous parlez, qu'il l'est de m'en soupçonner. Quant à la raison sur laquelle vous prétendez que cet aveu n'est pas nécessaire, elle est certainement un sophisme : car quoiqu'on ne soit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autorise point à se donner à lui pour autre chose que ce qu'on est. Je l'avois senti, même avant de me marier, & si le serment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puisque c'est un crime de faire un serment injuste, & un second de le tenir. Mais j'avois une autre raison que mon cœur n'osoit

résolution de Julie & la déclaration qu'elle en fait à son ami. Pesez cette résolution dans toutes ses circonstances, & vous verrez comment un cœur droit en doute de lui-même fait s'ôter au besoin tout intérêt contraire au devoir. Dès ce moment Julie malgré l'amour qui lui reste met ses sens du parti de sa vertu; elle se force, pour ainsi dire, d'aimer Wolmar comme son unique époux, comme le seul homme avec lequel elle habitera de sa vie; elle change l'intérêt secret qu'elle avoit à sa perte en intérêt à le conserver. Ou je ne connois rien au cœur humain ou c'est à cette seule résolution si critiquée que tient le triomphe de la vertu dans tout le reste de la vie de Julie, & l'attachement sincere & constant qu'elle a jusqu'à la fin pour son mari.

s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Grace au Ciel elle ne subsiste plus.

Une considération plus légitime & d'un plus grand poids est le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête homme qui tire son bonheur de l'estime qu'il a pour sa femme. Il est sûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainsi je risque par une confidence indiscrette de l'affliger à pure perte, sans tirer d'autre avantage de ma sincérité que de décharger mon cœur d'un secret funeste qui me pese cruellement. J'en serai plus tranquille, je le sens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être le sera-t-il moins, & ce seroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au sien.

Que ferai-je donc dans le doute où je suis? En attendant que le Ciel m'éclaire mieux sur mes devoirs, je suivrai le conseil de votre amitié; je garderai le silence; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puisse un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme aussi nécessaire, trouvez bon, mon ami, que nous cessions désormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confession, il décideroit jusqu'à quel point nous pouvons nourrir les sentimens de l'amitié qui nous lie & nous en don-

ner les innocens témoignages ; mais puiſque je n'oſe le conſulter là-deſſus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il eſt tems de devenir ſage. Malgré la ſécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cauſe, ni me livrer étant femme à la même préſomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous ſupplie auſſi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne ceſſerai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt & que ce ſentiment eſt auſſi pur que le jour qui m'éclaire, je ſerai bien aiſe de ſavoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Made. d'Orbe dans les occaſions où vous aurez quelque événement intéreſſant à nous apprendre. J'eſpere que l'honnêteté de votre ame ſe peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma Couſine eſt vertueuſe & ſage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour ſupprimer cette correſpondance ſi vous étiez capable d'en abuſer.

Adieu, mon cher & bon ami ; ſi je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune ; mais peut-être avez-vous raiſon de la dédaigner avec tant de tréſors pour vous paſſer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'eſt la fortune

du ſage ; nous avons toujours ſenti qu'il n'y en avoit point ſans la vertu ; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abſtrait n'ait plus d'éclat que de ſolidité, & ne ſoit un nom de parade qui ſert plus à éblouïr les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je ſonge que des gens qui portoient l'adultere au fond de leurs cœurs oſoient parler de vertu ! Savez-vous bien ce que ſignifioit pour nous un terme ſi reſpectable & ſi profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel ? c'étoit cet amour forcené dont nous étions embraſés l'un & l'autre qui déguiſoit ſes tranſports ſous ce ſaint enthouſiaſme pour nous les rendre encore plus chers & nous abuſer plus long-tems. Nous étions faits, j'oſe le croire, pour ſuivre & chérir la véritable vertu, mais nous nous trompions en la cherchant & ne ſuivions qu'un vain fantôme. Il eſt tems que l'illuſion ceſſe ; il eſt tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous ſera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même, vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame eſt ſaine, elle s'attache à tout ce qui eſt bien, & ſi quelquefois il lui échappe, c'eſt qu'elle n'a pas uſé de toute ſa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conſcience, & cherchez ſi vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui ſerviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier

plus solidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlab . Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur un grand éléphant, & puis l'éléphant sur une tortue, & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux discours de votre amie, & de choisir pour aller au bonheur une route plus sûre que celle qui nous a si long-tems égarés. Je ne cesserai de demander au Ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne serai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah ! si jamais nos cœurs se rappellent malgré nous les erreurs de notre jeunesse, faisons au moins que le retour qu'elles auront produit en autorise le souvenir, & que nous puissions dire avec cet ancien; hélas nous périssions si nous n'eussions péri !

Ici finissent les sermons de la prêcheuse. Elle aura désormais assez à faire à se prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours ; ainsi l'ordonne l'inflexible devoir : mais croyez que le cœur de Julie ne sait point oublier ce qui lui fut cher .... mon Dieu ! que fais-je ? ... vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah ! n'est - il pas permis de s'attendrir en disant à son ami le dernier adieu.

LETTRE XXI.

A Milord Edouard.

Oui, Milord, il eſt vrai; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis long-tems elle m'eſt à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere, il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux fois, & vos bienfaits me la conſervent ſans ceſſe. Je n'en diſpoſerai jamais que je ne ſois ſûr de le pouvoir faire ſans crime, ni tant qu'il me reſtera la moindre eſpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous diſiez que je vous étois néceſſaire; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous ſommes à Londres, loin que vous ſongiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de ſoins ſuperflus! Milord, vous le ſavez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Etre éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous ſur la terre; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné: des prétextes & des ſophiſmes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raiſon, parlez à mon cœur; je ſuis prêt à vous

entendre : mais souvenez-vous que ce n'est point le désespoir qu'on abuse.

Vous voulez qu'on raisonne : hé bien raisonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la question qu'on agite, j'y consens. Cherchons la vérité paisiblement, tranquillement. Discutons la proposition générale comme s'il s'agissoit d'un autre Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de se la donner. Je ne veux pas faire un livre à son exemple & je ne suis pas fort content du sien ; mais j'espere imiter son sang-froid dans cette discussion.

J'ai long-tems médité sur ce grave sujet. Vous devez le savoir, car vous connoissez mon sort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la question se réduit à cette proposition fondamentale. Chercher son bien & fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature. Quand notre vie est un mal pour nous & n'est un bien pour personne il est donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je pense que c'est celle-là, & si l'on venoit à bout de la renverser, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que disent là-dessus nos sophistes ? Premiérement ils regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée ; mais c'est précisément parce qu'elle

nous a été donnée qu'elle eſt à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant quand ils craignent la gangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité eſt exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame ; car ſi je ſacrifie mon bras à la conſervation d'une choſe plus précieuſe qui eſt mon corps, je ſacrifie mon corps à la conſervation d'une choſe plus précieuſe qui eſt mon bien-être. Si tous les dons que le Ciel nous a faits ſont naturellement des biens pour nous, ils ne ſont que trop ſujets à changer de nature, & il y ajouta la raiſon pour nous apprendre à les diſcerner. Si cette regle ne nous autoriſoit pas à choiſir les uns & rejetter les autres, quel ſeroit ſon uſage parmi les hommes ?

Cette objection ſi peu ſolide, ils la retournent de mille manieres. Ils regardent l'homme vivant ſur la terre comme un ſoldat mis en faction. Dieu, diſent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Le congé n'eſt-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, ſoit dans un corps, ſoit dans un pays, c'eſt pour y reſter autant que j'y ſuis bien, & pour en ſortir dès que j'y ſuis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens ; mais quand je meurs naturellement Dieu ne m'ordonne pas de quitter

la vie, il me l'ôte : c'eſt en me la rendant inſupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je réſiſte de toute ma force, dans le ſecond j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens aſſez injuſtes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la providence, comme ſi l'on vouloit ſe ſouſtraire à ſes loix ? Ce n'eſt point pour s'y ſouſtraire qu'on ceſſe de vivre, c'eſt pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que ſur mon corps ? Eſt-il quelque lieu dans l'univers où quelque être exiſtant ne ſoit pas ſous ſa main, & agira-t-il moins immédiatement ſur moi, quand ma ſubſtance épurée ſera plus une, & plus ſemblable à la ſienne ? Non, ſa juſtice & ſa bonté font mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort pût me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrois plus mourir.

C'eſt un des ſophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible ; pour t'avoir injuſtement privé de ton bien ? Bon Socrate, que nous dites-vous ? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort ? Ce n'eſt point cela du tout, mais il falloit dire ; ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire ſon ſervice ? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie ;

comme si notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu ; elle n'est rien aux yeux de la raison, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. Est-ce la peine d'en faire un si grand bruit? Milord, ces déclamateurs ne sont point de bonne foi. Absurdes & cruels dans leurs raisonnemens, ils aggravent le prétendu crime comme si l'on s'ôtoit l'existence, & le punissent, comme si l'on existoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le seul argument spécieux qu'ils aient jamais employé, cette question n'y est traitée que très-légérement & comme en passant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas besoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement les discours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de soin dans l'occasion de les mettre en pratique, & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes Sophistes demandent si jamais la vie peut être un mal. En considérant cette fou-

le d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle est remplie, on feroit bien plus tenté de demander si jamais elle fut un bien. Le crime assiege sans cesse l'homme le plus vertueux, chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proye du méchant ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde: mal faire & souffrir, voilà celui du malhonnête homme. Dans tout le reste ils different entre eux, ils n'ont rien en commun que les miseres de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord; c'est à vous que je parle, & je vous demande qu'elle est ici bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire, au fond de son ame, & de s'efforcer d'être mort durant sa vie? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustaire aux maux de l'humanité n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au dedans de nous-mêmes, de nous élever aux sublimes contemplations; & si nos passions & nos erreurs sont nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous soupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres? Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscrettement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantissent pour ainsi dire leur existence à force de l'étendre sur

la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouïſſances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général ce ſoit ſi l'on veut un bien pour l'homme de ramper triſtement ſur la terre, j'y conſens : je ne prétens pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les ameres douleurs ſont le paſſeport de la nature. C'eſt à ceux-là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien, qu'il étoit au Sophiſte Poſſidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tant qu'il nous eſt bon de vivre nous le deſirons fortement, & il n'y a que le ſentiment des maux extrêmes qui puiſſe vaincre en nous ce deſir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguiſe à nos yeux les miſeres de la condition humaine. On ſupporte longtems une vie pénible & douloureuſe avant de ſe réſoudre à la quitter; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte ſur l'horreur de mourir, alors la vie eſt évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainſi, quoiqu'on ne puiſſe exactement aſſigner le

un tiſon brûlant vient à tomber ſur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous ſi vîte? Quoi! vous avez la lâcheté de n'oſer ſoutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à ſupporter le tiſon; & moi qui m'oblige à ſupporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'eſt-elle pas également ſon ouvrage?

Sans doute il y a du courage à ſouffrir avec conſtance les maux qu'on ne peut éviter; mais il n'y a qu'un inſenſé qui ſouffre volontairement ceux dont il peut s'exempter ſans mal faire, & c'eſt ſouvent un très-grand mal d'endurer un mal ſans néceſſité. Celui qui ne ſait pas ſe délivrer d'une vie douloureuſe par une prompte mort reſſemble à celui qui aime mieux laiſſer envenimer une playe que de la livrer au fer ſalutaire d'un chirurgien. Viens, reſpectable Pariſot, (h) coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire ſans ſourciller, & me laiſſerai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la ſienne en pourriture faute d'oſer ſoutenir la même opération.

J'avoue qu'il eſt des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de diſpoſer de lui-même, mais en revanche combien

(h) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon Citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ſes bienfaits.

en est-il qui l'ordonnent ? Qu'un Magistrat à qui tient le salut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la subsistance à ses enfans, qu'un débiteur insolvable qui ruineroit ses créanciers, se devouent à leur devoir quoi qu'il arrive ; que mille autres relations civiles & domestiques forcent un honnête homme infortuné de supporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuste, est-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conserver aux dépens d'une foule de misérables une vie qui n'est utile qu'à celui qui n'ose mourir ? Tue-moi, mon enfant, dit le Sauvage décrépit à son fils qui le porte & fléchit sous le poids ; les ennemis sont là ; va combattre avec tes freres, va sauver tes enfans, & n'expose pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la misere, ennemis domestiques pires que les sauvages, permettroient à un malheureux estropié de consommer dans son lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle ; celui qui ne tient à rien, celui que le Ciel réduit à vivre seul sur la terre, celui dont la malheureuse existence ne peut produire aucun bien ; pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un séjour où ses plaintes sont importunes & ses maux sans utilité ?

Pesez ces considérations, Milord ; rassemblez toutes ces raisons & vous trouverez qu'elles se réduisent

réduisent au plus simple des droits de la nature qu'un homme sensé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi seroit-il permis de se guérir de la goutte & non de la vie ? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main ? S'il est pénible de mourir; qu'est-ce à dire ? Les drogues sont-elles plaisir à prendre ? Combien de gens préferent la mort à la médecine ? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en faisant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on est moins coupable d'user de quinquina pour la fievre que d'opium pour la pierre ? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal-être, si nous regardons au moyen, l'un & l'autre est également naturel; si nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés; si nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé ? A quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main ? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement résister ? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu ? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ses loix, & quoi que nous fassions pouvons-nous jamais les enfreindre ? Non, Milord, la vocation de

l'homme eſt plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour reſter immobile dans un quiétiſme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conſcience pour le vouloir, & la raiſon pour le choiſir. Il l'a conſtitué ſeul juge de ſes propres actions. Il a écrit dans ſon cœur, fais ce qui t'eſt ſalutaire & n'eſt nuiſible à perſonne. Si je ſens qu'il m'eſt bon de mourir, je réſiſte à ſon ordre en m'opiniâtrant à vivre ; car en me rendant la mort deſirable, il me preſcrit de la chercher.

Bomſton, j'en appelle à votre ſageſſe & à votre candeur ; quelles maximes plus certaines la raiſon peut-elle déduire de la Religion ſur la mort volontaire ? Si les Chrétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de ſa regle unique, qui eſt l'Ecriture, mais ſeulement des philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jeſus-Chriſt ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'apuyerent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déja combattu ; de ſorte que les fidelles qui croyent ſuivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne ſuivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le ſuicide, ou même une ſimple improbation ; & n'eſt-il pas bien étrange que dans les exemples des gens qui ſe ſont donnés la mort, on n'y trouve pas un

seul mot de blâme contre aucun de ces exemples? Il y a plus, celui de Samson est autorisé par un prodige qui le venge de ses ennemis. Ce miracle se seroit-il fait pour justifier un crime, & cet homme qui perdit sa force pour s'être laissé séduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme si Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'ensuit-il de là? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis; & Moyse qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal son propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere est certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle est exempte de violence & d'injustice; les deux seules considérations qui puissent rendre l'homicide criminel, & que la nature y a mis, d'ailleurs, un suffisant obstacle.

Mais, disent-ils encore, souffrez patiemment les maux que Dieu vous envoye; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainsi les maximes du Christianisme, que c'est mal en saisir l'esprit! L'homme est sujet à mille maux, sa vie est un tissu de miseres, & il ne semble naître que pour souffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raison veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'est jamais contraire à la

raiſon, l'approuve. Mais que leur ſomme eſt petite auprès de ceux qu'il eſt forcé de ſouffrir malgré lui! C'eſt de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de ſe faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impoſe, & marque au profit de l'autre vie la réſignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui eſt impoſée par la nature; s'il endure patiemment tout ce qu'il eſt contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & ſi quelqu'un montre aſſez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'eſt un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en reſtera que trop à ſouffrir encore. Délivrons-nous ſans remords de la vie même, auſſi-tôt qu'elle eſt un mal pour nous; puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'Être Suprême, n'eſt-ce rien que de mourir? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſiblement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

Tels ſont les préceptes généraux que le bon ſens dicte à tous les hommes & que la Religion autoriſe (*i*). Revenons à nous. Vous avez dai-

(i) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit! Raiſonne-t-on ſi paiſiblement ſur une queſtion pareille,

gné m'ouvrir votre cœur ; je connois vos peines ; vous ne souffrez paa moins que moi ; vos maux sont sans remede ainsi que les miens, & d'autant plus sans remede que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient ; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir, Milord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances, & je vous laisse à juger qui de nous est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire ? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous attachent bassement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions, avec effort, ignominie & douleur, un corps infirme & cassé ? Nous sommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aisément de

quand on l'examine pour soi ? La lettre est-elle fabriquée, ou l'Auteur ne veut-il qu'être refuté ? Ce qui peut tenir en doute, c'est l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui semble autoriser le sien. Robeck délibéra si posément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien pesant, bien froid, & quand il eut établi, selon lui, qu'il étoit permis de se donner la mort, il se la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de siecle & de nation. Quand ce n'est pas la mode de se tuer, on n'imagine que des enragés qui se tuent ; tous les actes de courage sont autant de Chimeres pour les ames foibles ; chacun ne juge des autres que par soi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'hommes sages en tout autre point, qui, sans remords, sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur est à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu ?

ses entraves, & où l'homme sait encore mourir; plus tard il se laisse en gémissant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort desirable; craignons qu'elle ne vienne avec ses horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en souviens, il fut un instant où je ne demandois qu'une heure au Ciel, & où je serois mort désespéré si je ne l'eusse obtenue. Ah! qu'on a de peine à briser les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il est sage de la quitter aussitôt qu'ils sont rompus! Je le sens, Milord, nous sommes dignes tous deux d'une habitation plus pure; la vertu nous la montre, & le sort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous unisse encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers soupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame! Quelle douleur, quel regret peut empoisonner leurs derniers instans? Que quittent-ils en sortant du monde? Ils s'en vont ensemble; ils ne quittent rien.



LETTRE XXII.

Réponse.

JEUNE homme ; un aveugle transport t'égare ; sois plus discret ; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme ; je suis Anglois, je sais mourir : car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étois nécessaire : mon ame avoit besoin de la tienne ; tes soins pouvoient m'être utiles ; ta raison pouvoient m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie, si je ne m'en sers point, à qui t'en prends-tu ? Où est-elle ? qu'est-elle devenue ? Que peux-tu faire ? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà ? Quels services puis-je espérer de toi ? une douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme ; tu n'es rien ; & si je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es je ne vois rien dans le monde au dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta Lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste, & je ne t'aimois pas seulement par goût mais par choix, comme un moyen de plus

pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette Lettre dont tu parois si content ? Un misérable & perpétuel sophisme qui dans l'égarement de ta raison marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever si je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & soit placé sur la terre au hazard, seulement pour vivre, souffrir & mourir ? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral ? Je te prie de me répondre clairement sur ce point ; après quoi nous reprendrons pié à pié ta Lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune ; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choses que chacun se croit dispensé d'obéir à la regle qu'il prescrit aux autres, & l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser

de vivre ? La preuve en eſt ſinguliere ; c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les ſcélérats : Ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre, & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire ils en trouveront auſſi le droit.

Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre ? Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge Suprême qui te demandera compte de ton tems ? Parle, que lui diras-tu ? J'ai ſéduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ſes chagrins. Malheureux ? trouve-moi ce juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiſer des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie eſt un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choſes, ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confon-

dre ce qui eſt mal par ſa nature avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré ; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quelles ſont enfin ces douleurs ſi cruelles qui te forcent de la quitter ? Penſes-tu que je n'aye démêlé ſous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchiſe, & dis ouvertement à ton ami ; j'ai perdu l'eſpoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis ; la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras ; la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai ſans mieux raiſonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je ſouffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de

ne pas souffrir ? D'abord, c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considere un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invéterent, s'empirent en vieillissant & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passageres d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement & le laissent dans sa forme originelle que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus ; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérens que nos chagrins ; non seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne ; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes. & que plusieurs siecles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit ; puisque la plupart de nos

maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse ; de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui : car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant sans remede, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison ; il cesse d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse & où son ame n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remede avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendroit insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violens remedes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance & n'estime ses ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems ? Attends & tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'est ce qui redouble mes peines de son-

ger qu'elles finiront ! Vain ſophiſme de la douleur ! Bon mot ſans raiſon, ſans juſteſſe, & peut-être ſans bonne foi. Quel abſurde motif de déſeſpoir que l'eſpoir de terminer ſa miſere (*k*) ! Même en ſuppoſant ce bizarre ſentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur préſente par l'aſſurance de la voir finir, comme on ſcarifie une playe pour la faire cicatriſer ? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à ſouffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'eſt-ce pas faire à l'inſtant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

Penſez-y bien, jeune homme ; que ſont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre ; la vie s'écoule en un inſtant ; elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe.

Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eſt permis de mourir ; car autant voudroit dire qu'il t'eſt per-

(*k*) Non, Milord, on ne termine pas ainſi ſa miſere, on y met le comble ; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de ſa douleur par ſa douleur même, & cet état eſt moins affreux que de no tenir plus à rien.

de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta deſtination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à perſonne, ſonges-tu que c'eſt à ton ami que tu l'oſes dire ?

Ta mort ne fait de mal à perſonne ? J'entends ! mourir à nos dépens ne t'importe guere, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu mépriſes ; n'en eſt-il point de plus chers encore (*l*) qui t'obligent à te conſerver ? S'il eſt une perſonne au monde qui t'ait aſſez aimé pour ne vouloir pas te ſurvivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuſe, penſes-tu ne lui rien devoir ? Tes funeſtes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à ſa premiere innocence ? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des bleſſures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? & ſi elle te ſurvit, ne crains-tu point d'exciter dans ſon ſein le remords, plus peſant à ſupporter que la vie ? Ingrat ami, amant ſans délicateſſe, feras-tu toujours occupé de toi-même ? Ne ſongeras-tu jamais qu'à tes peines ? N'es-tu point ſen-

(*l*) Des droits plus chers que ceux de l'amitié ? Et c'eſt un ſage qui le dit ! Mais ce prétendu ſage étoit amoureux lui-même.

fible au bonheur de ce qui te fut cher ? & ne faurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magiftrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te font pas impofés, tu te crois affranchi de tout. Et la fociété à qui tu dois ta confervation, tes talens, tes lumieres, la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont befoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d homme & de Citoyen. Où eft ce vertueux patriote qui refufe de vendre fon fang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verfer que pour fon pays, & qui veut maintenant le répandre en défefpéré contre l'expreffe défenfe des loix ? Les loix, les loix, Jeune-homme ! le fage les méprife-t-il ? Socrate innocent, par refpect pour elles ne voulut pas fortir de prifon. Tu ne balances point à les violer pour fortir injuftement de la vie, & tu demandes ; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autorifer par des exemples. Tu m'ofes nommer des Romains ! Toi, des Romains ! Il t'appartient bien d'ofer prononcer ces noms illuftres! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant défefpéré, & Caton déchira-t-il fes entrailles pour fa maîtreffe ? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la mefure commune de cette ame fublime & de la tienne.

Téméraire, ah ! tais-toi ! Je crains de profaner ſon nom par ſon apologie. A ce nom ſaint & auguſte, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la pouſſiere, & honorer en ſilence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples ſont mal choiſis, & que tu juges baſſement des Romains, ſi tu penſes qu'ils ſe cruſſent en droit de s'ôter la vie auſſi-tôt qu'elle leur étoit à charge ! Regarde les beaux tems de la République, & cherche ſi tu y verras un ſeul Citoyen vertueux ſe délivrer ainſi du poids de ſes devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage, prévint-il par ſa mort les tourmens qui l'attendoient ? Que n'eût point donné Poſthumius pour que cette reſſource lui fût permiſe aux Fourches Caudines ? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Conſul Varron pour avoir pu ſurvivre à ſa défaite ? Par quelle raiſon tant de Généraux ſe laiſſerent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit ſi cruelle, & à qui il en coûtoit ſi peu de mourir ? C'eſt qu'ils devoient à la patrie leur ſang, leur vie & leurs derniers ſoupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir ſacré. Mais quand les Loix furent anéanties & que l'Etat fut en proye à des Tyrans, les Citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits ſur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut per-

permis à des Romains de cesser d'être ; ils avoient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de disposer d'eux & de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leurs pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante & à combattre pour les Loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne, des vrais Citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu ? Qu'as tu-fait ? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs & pour n'avoir ni charge ni rang dans ta Patrie, en es-tu moins soumis à ses loix ? Il te sied bien d'oser parler de mourir tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ? Apprend qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien ? Je suis inutile au monde ? Philosophe d'un jour ! Ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

Ecoute-moi, jeune insensé; tu m'es cher; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que

je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu feras tenté d'en fortir, dis en toi-même: » Que je faffe encore une bonne action avant » que de mourir. « Puis va chercher quelque indigent à fecourir, quelque infortuné à confoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide; ne crains d'abufer ni de ma bourfe ni de mon crédit; prends; épuife mes biens, fais-moi riche. Si cette confidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

LETTRE XXIII.

De Milord Edouard.

JE ne pourrai, mon cher, vous embraffer aujourd'hui, comme je l'avois efpéré, & l'on me retient encore pour deux jonrs à Kinfington. Le train de la Cour eft qu'on y travaille beaucoup fans rien faire, & que toutes les affaires s'y fuccedent fans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures; mais comme la plus importante affaire des miniftres eft d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop vifible n'abrege pas ces délais.

Vous ſavez que la Cour ne me convient guere; elle m'eſt encore plus inſupportable depuis que nous vivons enſemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant, en cauſant avec ces empreſſés fainéans, il m'eſt venu une idée qui vous regarde, & ſur laquelle je n'attens que votre aveu pour diſpoſer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous ſouffrez à la fois du mal & de la réſiſtance. Si vous voulez vivre & guérir; c'eſt moins parce que l'honneur & la raiſon l'exigent que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'eſt pas aſſez. Il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs; & avec tant d'indifférence pour toute choſe, on ne réuſſit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre; la raiſon ſeule ne vous rendra pas la raiſon. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous ſortiez d'au-dedans de vous, & ce n'eſt que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il ſe préſente pour cette épreuve une occaſion qui n'eſt pas à dédaigner; il eſt queſtion d'une entrepriſe grande, belle, & telle que bien des âges n'en voyent pas de ſemblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir;

Vous verrez le plus grand ſpectacle qui puiſſe frapper les yeux des hommes ; votre goût pour l'obſervation trouvera de quoi ſe contenter. Vos fonctions ſeront honorables, elles n'exigeront, avec des talens que vous poſſédez, que du courage & de la ſanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne ; elles ne vous en conviendront que mieux ; enfin votre engagement ne ſera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; parce que ce projet ſur le point d'éclorre eſt pourtant encore un ſecret dont je ne ſuis pas le maître. J'ajouterai ſeulement que ſi vous négligez cette heureuſe & rare occaſion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez, peut-être, toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon Coureur, qui vous porte cette Lettre, de vous chercher où que vous ſoyez, & de ne point revenir ſans votre réponſe ; car elle preſſe, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE XXIV.

Réponſe.

FAITES, Milord ; ordonnez de moi ; vous ne ſerez déſavoué ſur rien. En attendant que je mérite de vous ſervir, au moins que je vous obéiſſe.

LETTRE XXV.

De Milord Edouard.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'eſt venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer de quoi il s'agit, ſelon la permiſſion que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous ſavez qu'on vient d'armer à Plimouth une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux de guerre, & qu'elle eſt prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander eſt M. Anſon, habile & vaillant Officier, mon ancien ami. Elle eſt deſtinée pour la mer du Sud où elle doit ſe rendre par le détroit de Le Maire, & en revenir par les Indes orientales. Ainſi vous voyez qu'il n'eſt pas queſtion de moins que du tour du monde; expédition qu'on eſtime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inſcrire comme volontaire; mais pour vous donner plus de conſidération dans l'équipage j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché ſur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous convient d'autant mieux que le génie étant votre premiere deſtination, je ſais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres & vous préſenter à M. Anſon dans deux jours.

En attendant, songez à votre équipage, & à vous pourvoir d'instrumens & de livres, car l'embarquement est prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'espere que Dieu vous ramenera sain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous séparer jamais.

LETTRE XXVI.

A Made. d'Orbe.

Je pars, chere & charmante Cousine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémisphere la paix dont je n'ai pu jouïr dans celui-ci. Insensé que je suis! Je vais errer dans l'univers sans trouver un lieu pour y reposer mon cœur; je vais chercher un azile au monde où je puisse être loin de vous! Mais il faut respecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un pere. Sans espérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puisque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours, je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je serai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages; dans trois ans peut-être.... qu'il seroit affreux de ne vous plus voir! Hélas! le plus grand péril est au fond de mon cœur: car quoiqu'il en soit de mon sort, je l'ai résolu, je le jure, vous

me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette Lettre en paſſant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoiſſez ſon ame, & vous devinerez aiſément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne; jugez auſſi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah Milord! vos yeux les reverront!

Votre amie a donc ainſi que vous le bonheur d'être mere? Elle devoit donc l'être? . . . Ciel inexorable! . . . . ô ma mere, pourquoi vous donna-t-il un fils dans ſa colere? . . . .

Il faut finir, je le ſens. Adieu, charmantes Couſines. Adieu, Beautés incomparables. Adieu, pures & céleſtes ames. Adieu, tendres & inſéparables amies, femmes uniques ſur la terre. Chacune de vous eſt le ſeul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné que n'exiſtoit que pour partager entre vous, tous les ſentimens de ſon ame, & qui ceſſa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais . . . . j'entens le ſignal, & les cris des Matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaſte; mer immenſe, qui dois peut-être m'engloutir dans ton ſein; puiſſai-je retrouver ſur les flots le calme qui fuit mon cœur agité!

Fin de la troiſieme partie.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Mad^e. de Wolmar A Mad^e. d'Orbe.

QUE tu tardes long-tems à revenir! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, & qui pis est à t'en éloigner! l'idée de se voir pour si peu de tems gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi & chez moi, c'est n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu sois en même tems chez l'une & chez l'autre?

Que faisons-nous, chere Cousine? Que d'instans précieux nous laissons perdre, quand il ne nous en reste plus à prodiguer! Les années se multiplient; la jeunesse commence à fuir; la vie s'écoule; le bonheur passager qu'elle offre est entre nos mains, & nous négligeons d'en jouïr! Te souvient-il du tems où nous étions encore filles, de ces premiers tems si charmans & si doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine? Combien de fois, forcées de nous séparer pour peu de jours & même pour peu d'heures, nous disions en nous embrassant tristement; ah! si jamais nous dispo-

ſons de nous, on ne nous verra plus ſéparées ? Nous en diſpoſons maintenant, & nous paſſons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre. Quoi ! nous aimerions-nous moins ? chere & tendre amie, nous le ſentons toutes deux, combien le tems, l'habitude, & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indiſſoluble. Pour moi, ton abſence me paroît de jour en jour plus inſupportable, & je ne puis plus vivre un inſtant ſans toi. Ce progrès de notre amitié eſt plus naturel qu'il ne ſemble : il a ſa raiſon dans notre ſituation ainſi que dans nos caracteres. A meſure qu'on avance en âge tous les ſentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte; & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me ſemble éprouver déja, quoique jeune encore. Ah ! ma chere, mon pauvre cœur a tant aimé ! Il s'eſt épuiſé de ſi bonne heure qu'il vieillit avant le tems, & tant d'affections diverſes l'ont tellement abſorbé qu'il n'y reſte plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu

m'as vue successivement fille, amie, amante, épouse, & mere. Tu sais si tous ces titres m'ont été chers! Quelques-uns de ces liens sont détruits, d'autres sont relâchés. Ma mere, ma tendre mere n'est plus; il ne me reste que des pleurs à donner à sa mémoire, & je ne goûte qu'à demi le plus doux sentiment de la nature. L'amour est éteint, il l'est pour jamais, & c'est encore une place qui ne sera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chere moitié de toi-même, & qui méritoit si bien ta tendresse & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides: Mais cet amour, ainsi que tous les autres, a besoin de communication, & quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans? Nos enfants nous sont chers longtemps avant qu'ils puissent le sentir & nous aimer à leur tour; & cependant, on a si grand besoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'entend; mais il ne me répond pas assez à ma fantaisie; la tête ne lui en tourne pas comme à moi: sa tendresse pour eux est trop raisonnable; j'en veux une plus vive & qui ressemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mere qui soit aussi folle que moi de mes enfans & des siens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus nécessaire encore, par le plaisir de parler sans cesse de mes enfans, sans donner de l'en-

nul. Je sens que je jouïs doublement des caresses de mon petit Marcellin quand je te les vois partager. Quand j'embrasse ta fille, je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent fois ; en voyant tous nos petits Bambins jouer ensemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'est pas tout, j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi, & ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute dissimulation & à cette continuelle réserve où je vis depuis près de six ans avec l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pese de plus en plus, & semble chaque jour devenir plus indispensable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'est pour une femme de porter la défiance, le mensonge & la crainte jusques dans les bras d'un époux, de n'oser ouvrir son cœur à celui qui le possede, & de lui cacher la moitié de sa vie pour assurer le repos de l'autre ? A qui, grand Dieu ! faut-il déguiser mes plus secrettes pensées & celer l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être si content ? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le ciel eût pu récompenser la vertu d'une fille chaste. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me sentir

fans ceffe indigne de toutes fes bontés pour moi. Mon cœur n'ofe accepter aucun témoignage de fon eftime, fes plus tendres careffes me font rougir, & toutes les marques de refpect & de confidération qu'il me donne fe changent dans ma confcience en opprobres & en fignes de mépris. Il eft bien dur d'avoir à fe dire fans ceffe ; c'eft une autre que moi qu'il honore : ah ! s'il me connoiffoit, il ne me traiteroit pas ainfi ! Non, je ne puis fupporter cet état affreux ; je ne fuis jamais feule avec cet homme refpectable que je ne fois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confeffer ma faute & à mourir de douleur & de honte à fes pieds.

Cependant les raifons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, & je n'ai pas un motif de parler qui ne foit une raifon de me taire. En confidérant l'état paifible & doux de ma famille, je ne penfe point fans effroi qu'un feul mot y peut caufer un défordre irréparable. Après fix ans paffés dans une fi parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari fi fage & fi bon, qui n'a d'autre volonté que celle de fon heureufe époufe, ni d'autre plaifir que de voir régner dans fa maifon l'ordre & la paix ? Contrifterai-je par des troubles domeftiques les vieux jours d'un pere que je vois fi content, fi charmé du bonheur de fa fille & de fon ami ? Expoferai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent

tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou fcandaleufe, à fe voir les triftes victimes de la difcorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une jufte indignation, agité par la jaloufie, & une mere infortunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs? Je connois M. de Wolmar eftimant fa femme; que fais-je ce qu'il fera ne l'eftimant plus? Peut-être n'eft-il fi modéré que parce que la paffion qui domineroit dans fon caractere n'a pas encore eu lieu de fe développer. Peut-être fera-t-il auffi violent dans l'emportement de la colere qu'il eft doux & tranquille tant qu'il n'a nul fujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point auffi quelques-uns à moi-même? Six ans d'une vie honnête & réguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeuneffe, & faut-il m'expofer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis fi long-tems? Je te l'avoue, ma Coufine, je ne tourne point fans répugnance les yeux fur le paffé; il m'humilie jufqu'au découragement, & je fuis trop fenfible à la honte pour en fupporter l'idée fans retomber dans une forte de défefpoir. Le tems qui s'eft écoulé depuis mon mariage eft celui qu'il faut que j'envifage pour me raffurer. Mon état préfent m'infpire une confiance que d'importuns fouvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des fentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'époufe &

de mere m'éleve l'ame & me soutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur pere autour de moi, il me semble que tout y respire la vertu; ils chassent de mon esprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence est la sauvegarde de la mienne; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui blesse l'honnêteté que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autrefois. Je me sens si loin de ce que j'étois, si sûre de ce que je suis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'est étranger & que je ne suis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte sans cesse en ton absence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon pere va bientôt partir pour Berne, résolu de n'en revenir qu'après avoir vû la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laisser l'embarras, & ne se fiant pas trop non plus, je pense, à notre zele à le poursuivre. Dans l'intervalle de son départ à son retour, je resterai seule avec mon mari, & je sens qu'il sera presque impossible que mon fatal secret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu sais que M. de Wolmar quitte souvent la compagnie & fait volontiers seul des promenades aux environs; il cause avec les paysans; il

s'informe de leur situation ; il examine l'état de leurs terres ; il les aide au besoin de sa bourse & de ses conseils. Mais quand nous sommes seuls, il ne se promene qu'avec moi ; il quitte peu sa femme & ses enfans, & se prête à leurs petits jeux avec une simplicité si charmante qu'alors je sens pour lui quelque chose de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendrissement sont d'autant plus périlleux pour la réserve, qu'il me fournit lui-même les occasions d'en manquer ; & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui sembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le sens ; mais puisque tu veux que ce soit de concert entre nous, & avec toutes les précautions que la prudence autorise, reviens & fais de moins longues absences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, & ce qui reste impotte assez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas seulement nécessaire quand je suis avec mes enfans ou avec mon mari, mais sur-tout quand je suis seule avec ta pauvre Julie, & la solitude m'est dangereuse précisément parce qu'elle m'est douce, & que souvent je la cherche sans y songer. Ce n'est pas, tu le sais, que mon cœur se ressente encore de ses anciennes blessures ; non, il est guéri, je le sens, j'en suis très-sûre, j'ose me croire vertueuse. Ce n'est point le présent que je crains ; c'est

le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel ; on s'attendrit par réminiscence; on a honte de se sentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes sont de pitié, de regret, de repentir; l'amour n'y a plus de part, il ne m'est plus rien ; mais je pleure les maux qu'il a causés ; je pleure le sort d'un homme estimable que des feux indiscrettement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas ! sans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le désespoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ses nouvelles; près de quatre ans se sont écoulés depuis son départ. On dit que l'escadre sur laquelle il est, a souffert mille désastres, qu'elle a perdu les trois quarts de ses équipages, que plusieurs vaisseaux sont submergés, qu'on ne sait ce qu'est devenu le reste. Il n'est plus, il n'est plus. Un secret pressentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la tristesse bien plus cruelle auront abrégé ses jours. Ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conscience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah! ma chere ! Quelle ame c'étoit que la sienne ! .... comme il savoit aimer ! .... il méritoit de vivre ...., il aura présenté devant le souverain juge

juge une ame foible, mais faine & aimant la vertu . . . . Je m'efforce en vain de chaffer ces triftes idées ; à chaque inftant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a befoin de tes foins ; & puifque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en caufer avec toi que d'y penfer toute feule.

Regarde que de raifons augmentent le befoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi ! Plus fage & plus heureufe, fi les mêmes raifons te manquent, ton cœur fent-il moins le même befoin ? S'il eft bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant fi peu de contentement de ta famille, quelle maifon te peut mieux convenir que celle-ci ? Pour moi, je fouffre à te favoir dans la tienne ; car malgré ta diffimulation, je connois ta maniere d'y vivre, & ne fuis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie ; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à ton tour ; c'eft que ta douleur eft toujours concentrée & folitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme fi tu rougiffois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne fuis point injufte comme toi ; je ne blâme point tes regrets ; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu cesses d'honorer la mémoire d'un fi tendre époux ; mais je te blâme, après avoir paffé tes

plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah! tu ne connois pas la véritable affliction? si tu y prends une sorte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement? & l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines?

Voilà, ma chere, des considérations que tu devrois faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien, Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous n'habitassent pas ensemble; il assure te l'avoir dit à toi-même, & il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoiqu'il en soit, le mien est pris & je n'en changerai pas. Je n'ai point oublié le tems où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la ville, mon goût pour la campagne,

pour les travaux rustiques, & l'attachement que trois ans de séjour m'ont donné pour ma maison de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'est de déménager avec toute une famille, & combien ce seroit abuser de la complaisance de mon pere de le transplanter si souvent. Hé bien, si tu ne veux pas quitter ton ménage & venir gouverner le mien, je suis résolue à prendre une maison à Lausanne où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-dessus; tout le veut, mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conservé, ma raison recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout; tout ce que j'ai de bien me vient de toi, je ne vois rien qui ne m'y rapppelle, & sans toi je ne suis rien. Viens donc, ma bien-aimée, mon ange tutelaire; viens conserver ton ouvrage, viens jouïr de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir; tu veilleras sur l'éducation de mes fils, je veillerai sur celle de ta fille: nous nous partagerons les devoirs de mere, & nous en doublerons les plaisirs. Nous éleverons nos cœurs ensemble à celui qui purifia le mien par tes soins, & n'ayant plus rien à desirer en ce monde nous attendrons en paix l'autre vie dans le sein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE II.

Réponse.

MON Dieu, Cousine, que ta lettre m'a donné de plaisir ! Charmante prêcheuse !.. charmante, en vérité. Mais prêcheuse pourtant. Perorant à ravir : des œuvres, peu de nouvelles. L'Architecte Athénien ! :.... ce beau diseur !.... tu sais bien.... dans ton vieux Plutarque.... Pompeuses descriptions, superbe temple !.... quand il a tout dit, l'autre vient ; un homme uni ; l'air simple, grave, & posé .... comme qui diroit, ta cousine Claire .... D'une voix creuse, lente, & même un peu nasale .... *ce qu'il a dit, je le ferai.* Il se tait, & les mains de battre ! Adieu l'homme aux phrases. Mon enfant, nous sommes ces deux Architectes ; le temple dont il s'agit est celui de l'amitié.

Résumons un peu les belles choses que tu m'as dites. Premiérement, que nous nous aimions ; & puis, que je t'étois nécessaire ; & puis, que tu me l'étois aussi ; & puis, qu'étant libres de passer nos jours ensemble, il les y falloit passer. Et tu as trouvé tout cela toute seule ? Sans mentir tu es une éloquente personne ! Oh bien, que je t'aprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette sublime lettre. Après

cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari que tu remplis le vuide qu'il avoit laissé dans mon cœur. De son vivant il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi seule, & selon ta remarque sur l'accord de la tendresse maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non seulement, je résolus dès lors de passer le reste de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fissent qu'une, je me proposai, supposant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari trouvé par plaisanterie me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée, & me trouvant assez de bien pour sacrifier quelque chose à la liquidation du reste, je ne songeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets assurés & à l'abri de tout procès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses: ma folie dans celle-ci étoit de te surprendre. Je m'étois mise en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un portefeuille, & de te présenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour déposer en tes mains la mere, la fille, & leur bien, c'est-à-

dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils; car c'est déformais son affaire & la tienne; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée, il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je choisis pour cette confidence? Un certain M. de Wolmar: ne le connoîtrois-tu point? Mon mari, Cousine? Oui, ton mari, Cousine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un secret qu'il lui importe de ne pas savoir; est celui qui t'en a su taire un qu'il t'eût été si doux d'apprendre. C'étoit-là le vrai sujet de tous ces entretiens mistérieux dont tu nous faisois si comiquement la guerre. Tu vois comme ils sont dissimulés, ces maris. N'est-il pas bien plaisant que ce soient eux qui nous accusent de dissimulation! J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, & comme celle qui n'exhale ses sentimens qu'à mesure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une surprise plus agréable, je voulois que quand tu lui proposerois notre réunion, il ne parut pas fort approuver cet empressement, & se montrât un peu froid à consentir. Il me fit là-dessus une réponse que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde, aucun d'eux en ait fait une pareil-

le. La voici. » Petite Coufine, je connois Ju-
» lie.... je la connois bien.... mieux qu'elle
» ne croit, peut-être. Son cœur eft trop hon-
» nête pour qu'on doive réfifter à rien de ce
» qu'elle defire, & trop fenfible pour qu'on
» le puiffe fans l'affliger. Depuis cinq ans que
» nous fommes unis, je ne crois pas qu'elle
» ait reçu de moi le moindre chagrin; j'efpe-
» re mourir fans lui en avoir jamais fait au-
» cun. » Coufine, fonges-y bien : voilà quel eft
le mari dont tu médites fans ceffe de troubler
indifcrettement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicateffe, ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai fi naturellement les difcours auxquels ton cœur te ramenoit fouvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de fecondes noces, & que je t'aimois mieux que toute autre chofe, hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un fecret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénetre; je perce jufqu'au plus profond de ton ame, & c'eft pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce foupçon, qui te faifoit fi heureufement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me fuis mife à faire la veuve coquette affez bien pour t'y tromper toi-même. C'eft un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant

que je ne fais pas mal prendre, & avec lequel je me suis quelquefois amusée à persiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'as crue prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire longtems, & tu t'es bientôt rassurée. Cependant, je veux te rassurer encore mieux en t'expliquant mes vrais sentimens sur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me serois point mariée. Mais dans notre sexe, on n'achette la liberté que par l'esclavage, & il faut commencer par être servante pour devenir sa maîtresse un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épousai donc M. d'Orbe. Il étoit si honnête homme & m'aimoit si tendrement que je l'aimai sincérement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuse que celle que j'en avois conçue & détruisit les impressions que m'en avoit laissé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuse & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois désolé, & je sens qu'il falloit un aussi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'est de cela même que j'avois à me plaindre? Mon enfant, nous

nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre ; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente & pouvoir rire plus souvent.

A cela se joignirent les sujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta situation. Je n'ai pas besoin de te rappeller les dangers que t'a fait courir une passion mal réglée. Je les vis en frémissant. Si tu n'avois risqué que ta vie, peut-être un reste de gaité ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée : mais la tristesse & l'effroi pénétrerent mon ame, & jusqu'à ce que je t'aye vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joye. Tu connus ma douleur, tu la sentis. Elle a beaucoup fait sur ton bon cœur, & je ne cesserai de bénir ces heureuses larmes qui sont peut-être la cause de ton retour au bien.

Voilà comment s'est passé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge si depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois espérer d'en retrouver un autre qui fût autant selon mon cœur, & si je suis tentée de le chercher? Non, Cousine, le mariage est un état trop grave ; sa dignité ne va point avec mon humeur ; elle m'attriste & me sied mal ; sans compter que toute gêne m'est insupportable. Pense, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant sept ans sept petites fois à mon aise ! Je ne veux pas

faire comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve assez piquante, assez mariable encore, & je crois que si j'étois homme, je m'accommoderois assez de moi. Mais me remarier, Cousine ! Ecoute ; je pleure bien sincérement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour passer l'autre avec lui ; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même que parce que je l'avois déja pris.

Je viens de t'exposer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les soins de M. de Wolmar, c'est que les difficultés semblent croître avec mon zèle à les surmonter. Mais mon zèle sera le plus fort, & avant que l'été se passe, j'espere me réunir à toi pour le reste de nos jours.

Il me reste à me justifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi ; je ne le nie pas, c'est à quoi j'employe ici le meilleur tems que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans y retrouver des vestiges de celui qui me la rendoit chere. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet sans appercevoir quelque signe de sa tendresse & de la bonté de son cœur ; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému ? Quand je suis ici, je ne sens que la perte que j'ai faite. Quand je suis près de toi, je ne vois que ce qui m'est resté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir sur

mon humeur ? Si je pleure en ton abſence, & ſi je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrate, c'eſt que tu me conſoles de tout, & que je ne ſais plus m'affliger de rien quand je te poſſede.

Tu as dis bien des choſes en faveur de notre ancienne amitié: mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur; c'eſt de te chérir quoique tu m'éclipſes. Ma Julie, tu es faites pour régner. Ton empire eſt le plus abſolu que je connoiſſe. Il s'étend juſques ſur les volontés, & je l'éprouve plus que perſonne. Comment cela ſe fait-il, Couſine? Nous aimons toutes deux la vertu; l'honnêteté nous eſt également chere, nos talens ſont les mêmes; j'ai preſque autant d'eſprit que toi, & ne ſuis gueres moins jolie. Je ſais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en impoſes, tu me ſubjugues, tu m'atterres, ton génie écraſe le mien, & je ne ſuis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaiſons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute j'aurois dû prendre l'aſcendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foibleſſe que je blâmois me ſembloit preſque une vertu; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce tems-là même, je ne t'abordois point ſans un certain mouvement de reſpect involontaire, & il eſt ſûr que toute ta douceur, toute la familiarité de

ton commerce étoit néceſſaire pour me rendre ton amie: naturellement, je devois être ta ſervante. Explique ſi tu peux cette énigme; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais ſi fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'eſt que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent & leur donne pour ainſi dire un nouvel être dont ils ſont forcés de lui faire hommage, puiſqu'ils ne l'auroient point eu ſans lui. Je t'ai rendus d'importans ſervices, j'en conviens; tu m'en fais ſouvenir ſi ſouvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point; ſans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait que te rendre ce que j'avois reçu de toi? Eſt-il poſſible de te voir long-tems ſans ſe ſentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié? Ne ſais-tu pas que tout ce qui t'approche eſt par toi-même armé pour ta défenſe, & que je n'ai par-deſſus les autres que l'avantage des gardes de Séſoſtris, d'être de ton âge & de ton ſexe, & d'avoir été élevée avec toi? Quoiqu'il en ſoit, Claire ſe conſole de valoir moins que Julie, en ce que ſans Julie elle vaudroit bien moins encore; & puis à te dire la vérité, je crois que nous avions grand beſoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup ſi le ſort nous eût ſéparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'eſt le riſque de ton

ſecret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Conſidere je t'en conjure que ce qui porte à le garder eſt une raiſon forte & ſolide, & que ce qui te porte à le révéler n'eſt qu'un ſentiment aveugle. Nos ſoupçons mêmes que ce ſecret n'en eſt plus un pour celui qu'il intéreſſe, nous ſont une raiſon de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonſpection. Peut-être la réſerve de ton mari eſt-elle un exemple & une leçon pour nous: car en de pareilles matieres il y a ſouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on eſt forcé de ſavoir. Attens donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preſſentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui reſteroit à prendre ſeroit de laiſſer ſon hiſtoire & tes malheurs enſévelis avec lui. S'il vit, comme je l'eſpere, le cas peut devenir différent; mais encore faut-il que ce cas ſe préſente. En tout état de cauſe crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conſeils d'un infortuné dont tous les maux ſont ton ouvrage?

A l'égard des dangers de la ſolitude, je conçois & j'approuve tes allarmes, quoique je les ſache très-mal fondées. Tes fautes paſſées te rendent craintive; j'en augure d'autant mieux du préſent, & tu le ſerois bien moins s'il te reſtoit plus de ſujet de l'être. Mais je ne puis te paſſer ton effroi ſur le ſort de notre pauvre

ami. A préſent que tes affections ont changé d'eſpece, crois qu'il ne m'eſt pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des preſſentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raiſon. Milord Edouard a reçu deux fois de ſes nouvelles, & m'a écrit à la ſeconde qu'il étoit dans la Mer de Sud, ayant déja paſſé les dangers dont tu parles. Tu ſais cela auſſi bien que moi & tu t'affliges comme ſi tu n'en ſavois rien. Mais ce que tu ne ſais pas & qu'il faut t'apprendre, c'eſt que le vaiſſeau ſur lequel il a été vû il y a deux mois à la hauteur des Canaries, faiſoit voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, & dont il n'a pas manqué de me faire part, ſelon ſa coutume de m'inſtruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des ſiennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne ſerons pas longtems ſans recevoir des nouvelles de notre philoſophe, & que tu en ſeras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort tu ne pleures de ce qu'il eſt en vie. Mais, Dieu-merci, tu n'en es plus là.

Deh! foſſe or qui quel miſer pur un poco,
Ch' è già di piangere e di viver laſſo!

Voilà ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce eſpérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni ſeule ni la premiere, &

que l'exécution en eſt plus avancée que tu ne penſois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à ſe rejoindre que d'avoir encore à ſe ſéparer.

Hé bien, belle Madame, ai-je tenu parole, & mon triomphe eſt-il complet ? Allons, qu'on ſe mette à genoux, qu'on baiſe avec reſpect cette lettre, & qu'on reconnoiſſe humblement qu'au moins une fois en la vie Julie de Wolmar a été vaincue en amitié.

LETTRE III.

A Mad^e. d'Orbe.

MA Couſine, ma Bienfaitrice, mon amie ; j'arrive des extrémités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai paſſé quatre fois la ligne ; j'ai parcouru les deux hémiſpheres ; j'ai vu les quatre parties du monde ; j'en ai mis le diametre entre nous ; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous eſt cher, ſon image plus vîte que la mer & les vents nous ſuit au bout de l'univers, & partout où l'on ſe porte avec ſoi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup ſouffert ; j'ai vu ſouffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir ! Hélas ! ils mettoient un ſi grand prix à la vie ! & moi je leur ai ſurvécu .... Peut-

être étois-je en effet moins à plaindre ; les miſeres de mes compagnons m'étoient plus ſenſibles que les miennes ; je les voyois tout entiers à leurs peines ; ils devoient ſouffrir plus que moi. Je me diſois ; je ſuis mal ici, mais il eſt un coin ſur la terre où je ſuis heureux & paiſible & je me dédommageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois ſur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes eſpérances ; Milord Edouard m'apprend que vous jouïſſez toutes deux de la paix & de la ſanté, & que ſi vous, en particulier, avez perdu le doux nom d'épouſe, il vous reſte ceux d'amie & de mere, qui doivent ſuffire à votre bonheur.

Je ſuis trop preſſé de vous envoyer cette Lettre pour vous faire à préſent un détail de mon voyage. J'oſe eſpérer d'en avoir bientôt une occaſion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légére idée, plus pour exciter que pour ſatisfaire votre curioſité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immenſe dont je viens de vous parler, & ſuis revenu dans le même vaiſſeau ſur lequel j'étois parti, le ſeul que le Commandant ait ramené de ſon eſcadre.

J'ai vû d'abord l'Amérique méridionale, ce vaſte continent que le manque de fer a ſoumis aux Européens, & dont ils ont fait un deſert pour s'en aſſurer l'empire. J'ai vû les côtes du Bréſil où Lisbonne & Londres puiſent leurs

leurs trésors, & dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or & les diamans sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers orageuses qui sont sous le cercle antarctique ; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes.

E in mar dubbioso sotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e 'l vento infido.

J'ai vu de loin le séjour de ces prétendus géans (*m*) qui ne sont grands qu'en courage, & dont l'indépendance est plus assurée par une vie simple & frugale que par une haute stature. J'ai séjourné trois mois dans une isle déserte & délicieuse, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui semble être confinée au bout du monde pour y servir d'azile à l'innocence & à l'amour persécutés : mais l'avide Européen suit son humeur farouche en empêchant l'Indien paisible de l'habiter, & se rend justice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vû sur les rives du Mexique & du Pérou le même spectacle que dans le Brésil : j'en ai vû les rares & infortunés habitans, tristes restes de deux puissans peuples, accablés de fers, d'opprobres & de miseres au milieu de leurs riches métaux, reprocher au Ciel en pleurant les trésors qu'il leur a prodigués. J'ai vû l'incendie affreux d'une ville entiere sans résistance & sans

(*m*) Les Patagons.

défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les Peuples savans, humains & polis de l'Europe. On ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé presque toute la partie occidentale de l'Amérique; non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cens lieues de côte & la plus grande mer du monde sous l'empire d'une seule puissance, qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'un Hémisphere du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse & la plus illustre nation de l'Univers soumise à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célebre, & n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proye au premier venu, & le sera jusqu'à la fin des siecles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes & stérile en idées; poli, complimenteur, adroit, fourbe & frippon; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées, & ne connoit d'autre humanité que les salutations & les révérences. J'ai surgi dans une seconde Isle déserte plus incon-

nue, plus charmante encore que la premiere, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point ; ne suis-je pas désormais par-tout en exil ? J'ai vu dans ce lieu de délice & d'effroi ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vu dans le vaste Océan où il devroit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre le fer & les flammes. Dans un combat assez court j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joye des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés & les gémissemens des mourans. J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin ; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrémité de l'Affrique, par les soins de ce peuple avare, patient & laborieux qui a vaincu par le tems & la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes & malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de trou-

M 2

peaux d'efclaves. A leur vil afpect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié, & voyant la quatrieme partie de mes femblables changée en bêtes pour le fervice des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide & fier dont l'exemple & la liberté rétabliffoient à mes yeux l'honneur de mon efpece, pour lefquels la douleur & la mort ne font rien, & qui ne craignent au monde que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un foldat, un pilote, un fage, un grand-homme, & pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Edouard Bomfton : mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier ; c'eft quelqu'un qui reffemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, & qui puiffe confoler de leur perte un cœur qui fut les aimer.

Comment vous parler de ma guérifon ? C'eft de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviens-je plus libre & plus fage que je ne fuis parti ? J'ofe le croire & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur ; vous favez s'il eft poffible qu'elle s'en efface ; mais fon empire eft plus digne d'elle, & fi je ne me fais pas illufion elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma Coufine, il me femble que fa vertu m'a fubjugué, qne je ne fuis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais

que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ; ou plûtot, il me semble que mes sentimens ne se sont pas affoiblis mais rectifiés, & avec quelque soin que je m'examine, je les trouve aussi purs que l'objet qui les inspire. Que puis-je vous dire de plus jusqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je suis sincere & vrai ; je veux être ce que je dois être ; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raisons de m'en défier ? Suis-je le maître du passé ? Peux-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment distinguerai-je par la seule imagination ce qui est de ce qui fut ? & comment me représenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoi que vous pensiez, peut-être, du motif secret de mon empressement, il est honnête & raisonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au-moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye & m'examinez vous-même, ou laissez-moi voir Julie & je saurai ce que je suis.

Je dois accompagner Milord Edouard en Italie. Je passerai près de vous, & je ne vous verrois point ! Pensez-vous que cela se puisse ? Eh ! si vous aviez la barbarie de l'exiger vous mériteriez de n'être pas obéie ! mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Claire, aussi bonne & compatissante que vertueuse & sage, qui daigna m'aimer dès sa plus tendre

jeunesse, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout. Non, non chere & charmante amie, un si cruel refus ne seroit ni de vous ni fait pour moi, il ne mettra point le comble à ma misere. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je déposerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y consentirez. Je la verrai, elle y consentira. Vous connoissez trop bien toutes deux mon respect pour elle. Vous savez si je suis homme à m'offrir à ses yeux en me sentant indigne d'y paroître. Elle a déploré si longtems l'ouvrage de ses charmes, ah qu'elle voye une fois l'ouvrage de sa vertu !

P. S. Milord Edouard est retenu pour quelque tems encore ici par des affaires ; s'il m'est permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devans pour être plutôt auprès de vous ?

LETTRE IV.

De M. de Wolmar.

Quoique nous ne nous connoissions pas encore, je suis chargé de vous écrire. La plus sage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir son cœur à son heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre sa mai-

ſon. L'innocence & la paix y regnent ; vous y trouverez l'amitié, l'hoſpitalité, l'eſtime, la confiance. Conſultez votre cœur, & s'il n'y a rien là qui vous effraye, venez ſans crainte. Vous ne partirez point d'ici ſans y laiſſer un ami.

Wolmar.

P. S. Venez, mon ami, nous vous attendons avec empreſſement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

Julie.

LETTRE V.

De Mad^e. d'Orbe.

Et dans laquelle étoit incluſe la précédente.

BIEN arrivé ! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux ; car je prétends que ce nom (*n*) vous demeure, au moins dans notre ſociété. C'eſt, je crois, vous dire aſſez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette excluſion ne vienne de vous. En voyant par la Lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent quand la raiſon les for-

(*n*) C'eſt celui qu'elle lui avoit donné devant ſes gens à ſon précédent voyage. Voyez 3. partie, Lettre XIV.

ce à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils, il n'en falloit pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre voyage, & je m'offenserois moi-même si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse & plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

Venez donc, mon aimable ami, dans la sécurité d'un cœur honnête satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous embrasser & de vous voir paisible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délasser de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez soufferts. La derniere fois que vous me vites j'étois une grave matrone, & mon amie étoit à l'extrémité; mais à présent qu'elle se porte bien & que je suis redevenue fille, me voilà tout aussi folle & presque aussi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'est que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE VI.

A Milord Edouard.

JE me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne faurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, tranfporté, ne peut fe contenir au dedans de moi; il a befoin de s'épancher. Vous qui l'avez fi fouvent garanti du défefpoir, foyez le cher dépofitaire des premiers plaifirs qu'il ait goûtés depuis fi longtems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu fa voix; fes mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joye à me voir; elle m'a appellé fon ami, fon cher ami; elle m'a reçu dans fa maifon; plus heureux que je ne fus de ma vie je loge avec elle fous un même toit, & maintenant que je vous écris, je fuis à trente pas d'elle!

Mes idées font trop vives pour fe fuccéder; elles fe préfentent toutes enfemble; elles fe nuifent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine après une fi longue abfence m'étois-je livré près de vous aux premiers tranfports de mon cœur en embraffant mon ami, mon libérateur & mon pere, que vous fongeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fites defirer dans l'efpoir

de m'y soulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer sitôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me proposâtes de partir le premier pour avoir plus de tems à vous attendre ici. Je demandai la permission d'y venir, je l'obtins, je partis, & quoi que Julie s'offrît d'avance à mes regards, en songeant que j'allois m'approcher d'elle je sentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous sommes quittes; ce seul sentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une chose à remarquer, c'est que je commençai de voir sous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais sorti de mon cœur. Jusques-là je m'étois toujours rappellé Julie brillante comme autrefois des charmes de sa premiere jeunesse. J'avois toujours vû ses beaux yeux animés du feu qu'elle m'inspiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur, son amour & le mien se mêloient tellement avec sa figure que je ne pouvois les en séparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mere, Julie indifférente! Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à sa beauté. Elle avoit eu la petite vérole! elle s'en trouvoit changée; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination me refusoit opiniâtrement des taches sur ce char-

mant visage, & sitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord se présentoit à mon esprit sous mille tableaux différens, & ce moment qui devoit passer si vîte, revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cime des monts le cœur me battit fortement, en me disant, elle est là. La même chose venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maison du Baron d'Etange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, & celle où elle n'est pas. La premiere s'étend quand je m'éloigne, & se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas! ce lieu seul est habité; tout le reste de l'univers est vuide.

Plus j'approchois de la Suisse, plus je me sentois ému. L'instant où des hauteurs du Jura je découvris le lac de Genève fut un instant d'extase & de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri où des torrens de plaisirs avoient inondé mon cœur; l'air des Alpes si salutaire & si pur; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'orient; cette terre riche & fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil

humain fut jamais frappé ; ce séjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde ; l'aspect d'un peuple heureux & libre ; la douceur de la saison, la sérénité du climat ; mille souvenirs délicieux qui réveilloient tous les sentimens que j'avois goûtés ; tout cela me jettoit dans des transports que je ne puis décrire, & sembloit me rendre à la fois la jouissance de ma vie entiere.

En descendant vers la côte, je sentis une impression nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me resserroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cause, croissoit à mesure que j'approchois de la ville ; il ralentissoit mon empressement d'arriver, & fit enfin de tel progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence que j'avois fait jusques là de ma lenteur. En entrant à Vevai la sensation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus saisi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de respirer ; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar ; car je n'osai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poitrine un poids de cinq cens livres, & prenant les deux lieues qui me restoient à faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût désolé dans un autre tems ; mais j'appris avec un vrai cha-

grin que Made. d'Orbe étoit à Laufanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient, il me fut impoffible d'avaler un feul morceau ; je fuffoquois en buvant & ne pouvois vuider un verre qu'à plufieurs reprifes. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir brifer une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie ; mon imagination troublée ne me préfentoit que des objets confus ; mon ame étoit dans un tumulte univerfel. Je connoiffois la douleur & le défefpoir ; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je fuis convaincu que je ne l'aurois pu fupporter une journée entiere.

En arrivant, je fis arrêter à la grille, & me fentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le poftillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec fa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que ; les yeux fichés fur l'avenue, j'attendois dans des tranfes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'inftant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même chofe. A ce fon de voix je me

ſens treſſaillir ; je me retourne, je la vois, je la ſens. O Milord ! ô mon ami ! . . . , je ne puis parler . . . . Adieu crainte, adieu terreur, effroi, reſpect humain. Son regard, ſon cri, ſon geſte, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puiſe dans ſes bras la chaleur & la vie ; je petille de joye en la ferrant dans les miens. Un tranſport ſacré nous tient dans un long ſilence étroitement embraſſés, & ce n'eſt qu'après un ſi doux ſaiſiſſement que nos voix commencent à ſe confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit là ; je le ſavois, je le voyois ; mais qu'aurois-je pu voir ? Non, quand l'univers entier ſe fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces careſſes, tendres prémices d'une amitié pure & ſainte que nous emporterons dans le Ciel !

Cette premiere impétuoſité ſuſpendue, Made. de Wolmar me prit par la main, & ſe retournant vers ſon mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me ſentis pénétré ; quoiqu'il ſoit mon ancien ami, je ne vous le préſente pas, je le reçois de vous, & ce n'eſt qu'honoré de votre amitié qu'il aura déſormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embraſſant, ils ſeront anciens à leur

Martinet

La confiance des belles ames.



parut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas ſeule. Qui penſez-vous qu'elle amenoit avec elle? Milord, c'étoient ſes enfans! ſes deux enfans plus beaux que le jour, & portant déja ſur leur phyſionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet aſpect? Cela ne peut ni ſe dire ni ſe comprendre; il faut le ſentir. Mille mouvemens contraires m'aſſaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux ſouvenirs vinrent partager mon cœur. O ſpectacle! ô regrets! Je me ſentois déchirer de douleur & tranſporter de joye. Je voyois, pour ainſi dire, multiplier celle qui me fut chere. Hélas! je voyois au même inſtant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes ſembloient ſe multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame, voilà les enfans de votre amie; ils ſeront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Auſſi-tôt ces deux petites créatures s'empreſſerent autour de moi, me prirent les mains, & m'accablant de leurs innocentes careſſes tournerent vers l'attendriſſement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre, & les preſſant contre ce cœur agité; chers & aimables enfans, dis-je avec un ſoupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puiſſiez-vous reſſembler à ceux de qui vous tenez la vie; & faire un jour par les vôtres la conſolation de leurs amis infortunés.

nés. Made. de Wolmar enchantée me fauta au cou une feconde fois & fembloit me vouloir payer par fes careffes de celles que je faifois à fes deux fils. Mais quelle différence du premier embraffement à celui-là ! Je l'éprouvai avec furprife. C'étoit une mere de famille que j'embraffois ; je la voyois environnée de fon Epoux & de fes enfans ; ce cortege m'en impofoit. Je trouvois fur fon vifage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord ; je me fentois forcé de lui porter une nouvelle forte de refpect ; fa familiarité m'étoit prefque à charge ; quelque belle qu'elle me parût j'aurois baifé le bord de fa robe de meilleur cœur que fa joue : dès cet inftant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduifit enfuite au logement qui m'étoit deftiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement ; il n'eft point celui d'un étranger, il ne fera plus celui d'un autre, & déformais il reftera vuide ou occupé par vous. Jugez fi ce compliment me fut agréable ! mais je ne le méritois pas encore affez pour l'écouter fans confufion. M. de Wolmar me fauva l'embarras d'une réponfe. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit fi bien que je me trouvai plus à mon aife, & prenant le ton d'un homme inftruit de mes anciennes erreurs, mais plein de

confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à son enfant, & me mit à force d'estime dans l'impossibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'est pas trompé; je n'oublierai point que j'ai la sienne & la vôtre à justifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur se resserre à ses bienfaits? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer soit le mari de Julie?

Cette journée sembloit destinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois subir. Revenus auprès de Made. de Wolmar, son mari fut appellé pour quelque ordre à donner, & je restai seul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévu de tous. Que lui dire? Comment débuter? Oserois-je rappeller nos anciennes liaisons, & des tems si présens à ma memoire? Laisserois-je penser que je les eusse oubliés ou que je ne m'en souciasse plus? Quel supplice de traiter en étrangere celle qu'on porte au fond de son cœur! Quelle infamie d'abuser de l'hospitalité pour lui tenir des discours qu'elle ne doit plus entendre! Dans ces perplexités je perdois toute contenance; le feu me montoit au visage; je n'osois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geste, & je crois que je serois resté dans cet état violent jusqu'au retour de son mari, si elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eût gênée en rien. Elle con-

ſerva le même maintien & les mêmes manieres qu'elle avoit auparavant ; elle continua de me parler ſur le même ton ; ſeulement je crus voir qu'elle eſſayoit d'y mettre encore plus de gaité & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me raſſurer & à ſortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'apercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en ſavoir les détails; ceux, ſur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois enduré ; car elle n'ignoroit pas, diſoit-elle, que ſon amitié m'en devoit le dédommagement. Ah Julie ! lui dis-je avec triſteſſe, il n'y a qu'un moment que je ſuis avec vous ; voulez-vous déja me renvoyer aux Indes ? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empreſſement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire ſans lui retracer les peines que j'avois ſouffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée ; elle commença d'un ton plus ſérieux à entrer dans ſa propre juſtification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de ſon diſcours, & ce qui me confondit, c'eſt qu'elle le continua en ſa préſence

exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de sourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit ; vous voyez un exemple de la franchise qui regne ici. Si vous voulez sincérement être vertueux, apprenez à l'imiter : C'est la seule priere & la seule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mistere aux actions innocentes, & quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'est celui-ci : Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende ; & pour moi j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de maniere qu'on vit tout ce qui s'y faisoit.

J'ai, continua-t-il deux partis à vous proposer. Choisissez librement celui qui vous conviendra le mieux ; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de sa femme & la mienne, il me dit en la serrant ; notre amitié commence, en voici le cher lien, qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre sœur & votre amie ; traitez-là toujours comme telle ; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme si j'étois présent, ou devant moi comme si je n'y étois pas ; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti,

vous le pouvez sans inquiétude; car comme je me reserve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous serez sûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce discours m'auroit fort embarrassé; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une si grande autorité sur moi que j'y étois déja presque accoutumé. Nous recommençâmes à causer paisiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie; je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin son mari en m'interrompant; dans l'entretien de tout à l'heure disiez-vous *Madame*? Non dis-je un peu déconcerté; mais la bienséance... la bienséance, reprit-il, n'est que le masque du vice; où la vertu regne, elle est inutile; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma présence, ou *Madame* en particulier; cela m'est indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois à faire, & je résolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps épuisé de fatigue avoit grand besoin de nourriture, & mon esprit de repos: je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'absence & de douleurs, après de si longues courses, je me disois dans une sorte de ravissement, je suis avec Julie, je la vois, je lui parle; je suis à table avec elle, elle me voit sans inquiétude, elle me reçoit sans crainte; rien

ne trouble le plaisir que nous avons d'être ensemble. Douce & précieuse innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'est que d'aujourd'hui que je commence d'exister sans souffrir !

Le soir en me retirant je passai devant la chambre des maîtres de la maison, je les y vis entrer ensemble ; je gagnai tristement la mienne & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord, comment s'est passée cette premiere entrevue, désirée si passionnément, & si cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je suis seul ; je me suis efforcé de sonder mon cœur ; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'est impossible de juger sitôt de mon véritable état. Tout ce que je sais très-certainement c'est que si mes sentimens pour elle, n'ont pas changé d'espece, ils ont au moins bien changé de forme, que j'aspire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le desirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lausanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu sa cousine, cette aimable & chere amie à qui je dois tant, qui partagera sans cesse avec vous mon amitié, mes soins, ma reconnoissance, & tous les sentimens dont mon cœur est resté le maître. A mon retour je ne

tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai besoin de vos avis & je veux m'observer de près. Je sais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me soit d'habiter cette maison ; je l'ai résolu, je le jure ; si je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en sortirai dans l'instant.

LETTRE VII.

De Made. de Wolmar à Made. d'Orbe.

Si tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaisir avant ton départ d'embrasser ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui ; mais une espece de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans sa chambre, & il a été saigné ce matin. D'ailleurs ; j'avois bien résolu, pour te punir, de ne le pas laisser partir sitôt, & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-tems. Vraiment cela seroit bien imaginé qu'il vit séparément les inséparables!

En vérité, ma Cousine, je ne sais quelles vaines terreurs m'avoient fasciné l'esprit sur ce voyage, & j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu ; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore, & qui pou-

voient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que s'il m'étoit moins cher je me défierois plus de moi : mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même maniere. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue & de ce que j'éprouvois jadis que je tire la sécurité de mon état présent, & dans des sentimens si divers la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aye reconnu du premier instant, je l'ai trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois guere imaginé possible à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques signes d'embarras, & j'eus moi-même de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à son caractere. Je l'avois toujours vu timide & craintif, la frayeur de me déplaire & peut-être la secrette honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi je ne sais quelle contenance servile & basse dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raison. Au lieu de la soumission d'un esclave, il a maintenant le respect d'un ami qui sait honorer ce qu'il estime, il tient avec assurance des propos honnêtes ; il n'a pas peur que ses maximes de vertu contrarient ses intérêts ; il ne craint ni de se

faire tort ni de me faire affront en louant les choſes louables, & l'on ſent dans tout ce qu'il dit la confiante d'un homme droit & ſûr de lui-même, qui tire de ſon propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve auſſi que l'uſage du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il eſt moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup obſervé, moins preſſé d'établir des propoſitions univerſelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'eſprit de ſiſtêmes ; de ſorte qu'il eſt devenu moins brillant & plus raiſonnable, & qu'on s'inſtruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'eſt plus ſi ſavant.

Sa figure eſt changée auſſi & n'eſt pas moins bien ; ſa démarche eſt plus aſſurée, ſa contenance eſt plus libre, ſon port eſt plus fier, il a rapporté de ſes campagnes un certain air martial qui lui ſied d'autant mieux, que ſon geſte, vif & prompt quand il s'anime, eſt d'ailleurs plus grave & plus poſé qu'autrefois. C'eſt un marin dont l'attitude eſt flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans paſſés, ſon viſage eſt celui de l'homme dans ſa perfection & joint au feu de la jeuneſſe la majeſté de l'âge mûr. Son teint n'eſt pas reconnoiſſable ; il eſt noir comme un more, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma

chere, il te faut tout dire : ces marques me font quelque peine à regarder, & je me surprends souvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que si je l'examine, il n'est pas moins attentif à m'examiner. Après une si longue absence, il est naturel de se considérer mutuellement avec une sorte de curiosité ; mais si cette curiosité semble tenir de l'ancien empressement, quelle différence dans la maniere aussi bien que dans le motif. Si nos regards se rencontrent moins souvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il semble que nous ayons une convention tacite pour nous considérer alternativement. Chacun sent, pour ainsi dire, quand c'est le tour de l'autre, & détourne les yeux à son tour. Peut-on revoir sans plaisir, quoique l'émotion n'y soit plus, ce qu'on aima si tendrement autrefois, & qu'on aime si purement aujourd'hui ? Qui sait si l'amour propre ne cherche point à justifier les erreurs passées ? Qui sait si chacun des deux quand la passion cesse de l'aveugler n'aime point encore à se dire ; je n'avois pas trop mal choisi ? Quoi qu'il en soit je te le répete sans honte, je conserve pour lui des sentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces sentimens je m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractere & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'ose croire qu'après la vertu, je

ſuis ce qu'il aime le mieux au monde. Je ſens qu'il s'honore de mon eſtime ; je m'honore à mon tour de la ſienne & mériterai de la conſerver. Ah ! ſi tu voyois avec quelle tendreſſe il careſſe mes enfans, ſi tu ſavois quel plaiſir il prend à parler de toi ; Couſine, tu connoîtrois que je lui ſuis encore chere !

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui ; c'eſt que M. de Wolmar la partage, & qu'il en penſe par lui-même, depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux ſoirs, en ſe félicitant du parti qu'il a pris & me faiſant la guerre de ma réſiſtance. Non, me diſoit-il hier, nous ne laiſſerons point un ſi honnête homme en doute ſur lui-même ; nous lui apprendrons à mieux compter ſur ſa vertu, & peut-être un jour jouïrons-nous avec plus d'avantage que vous ne penſez du fruit des ſoins que nous allons prendre. Quant à préſent, je commence déja par vous dire que ſon caractere me plaît, & que je l'eſtime ſur-tout par un côté dont il ne ſe doute gueres ; ſavoir la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inſpire ; je ne ſaurois vous dire combien je craignois d'en être careſſé. C'étoit la premiere épreuve que je lui deſtinois ; il doit s'en préſenter une ſeconde ſur laquelle je l'obſerverai ; après quoi je ne l'obſerverai plus. Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne

prouve autre chose que la franchise de son caractere : Car jamais il ne put se résoudre autrefois à prendre un air soumis & complaisant avec mon pere, quoiqu'il y eût un grand intérêt & que je l'en eusse instamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique ressource & ne pus lui savoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas est bien différent, reprit mon mari; il y a entre votre pere & lui une antipathie naturelle fondée sur l'opposition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni systêmes ni préjugés, je suis sûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait; un homme sans passion ne peut inspirer d'aversion à personne : Mais je lui ai ravi son bien, il ne me le pardonnera pas sitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement, quand il sera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me caressoit à présent il seroit un fourbe; s'il ne me caressoit jamais il seroit un monstre.

Voilà, ma Claire, à quoi nous en sommes, & je commence à croire que le ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaisantes de mon mari. Mais je suis bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aye tant de plaisir à m'entretenir avec toi; j'ai résolu de ne te plus rien dire, & si tu veux en savoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te dise encore ce qui vient de se passer au sujet de cette Lettre. Tu sais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il fut essuyer mes pleurs & dissiper ma honte. Soit que je ne lui eusse rien appris, comme tu l'as assez raisonnablement conjecturé, soit qu'en effet il fût touché d'une demarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir; non seulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il semble avoir redoublé de soins, de confiance, d'estime, & vouloir me dédommager à force d'égards de la confusion que cet aveu m'a coûtée. Ma Cousine, tu connois mon cœur; juge de l'impression qu'y fait une pareille conduite!

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre ancien maître, je résolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je puisse employer; ce fut de choisir mon Mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque Lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu

de cette maniere, & si je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant, de songer qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot; mais quand j'ai voulu lui porter ma Lettre il s'est moqué de moi, & n'a pas eu la complaisance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé: le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette Lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en suis convenue; étoit-il séant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit? Hé bien, a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage & ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux; le mariage est un état trop austere & trop grave pour supporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, & il est bon qu'une femme honnête & sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie les consolations, les lumieres, & les conseils qu'elle n'oseroit demander à son mari sur certaines matieres. Quoique

vous ne disiez jamais rien entre vous dont vous n'aimassiez à m'instruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en soient moins douces en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir & qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choses à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même maniere, & si vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres seront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne serez à votre aise ni avec l'un ni avec l'autre. C'est pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainsi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déja la juste honte de me louer en ma présence? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaisir de dire à votre amie combien votre mari vous est cher, à moi celui de penser que dans vos plus secrets entretiens vous aimez à parler bien de lui. Julie! Julie! a-t-il ajouté en me serrant la main, & me regardant avec bonté; vous abaisserez-vous à des précautions si peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-vous jamais à vous estimer votre prix?

Ma chere amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable ; mais je ne fais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aye il m'éleve au dessus de moi-même, & je sens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

LETTRE VIII.

Réponse.

COMMENT, Cousine, notre voyageur est arrivé, & je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique ? Ce n'est pas lui, je t'en avertis, que j'accuse de ce délai ; car je sais qu'il lui dure autant qu'à moi, mais je vois qu'il n'a pas aussi bien oublié que tu dis son ancien métier d'esclave, & je me plains moins de sa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve aussi fort bonne de vouloir qu'une prude grave & formaliste comme moi fasse les avances, & que toute affaire cessante, je coure baiser un visage noir & crotu, (*o*) qui a passé quatre fois sous le soleil & vû le pays des épices! Mais tu me fais rire sur-tout quand tu te presses de gronder de peur que je ne gronde la premiere. Je voudrois bien savoir de quoi tu te mêles? C'est mon métier de quereller ; j'y prens plaisir, je m'en acquitte à mer-

(*o*) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

merveilles, & cela me va très-bien : mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'est point du tout ton fait. En revanche, si tu savois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil suppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu passerois ta vie à demander pardon, sinon par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à présent demande-moi pardon de toutes manieres: Le beau projet que celui de prendre son mari pour son confident, & l'obligeante précaution pour une aussi sainte amitié que la nôtre! Amie injuste, & femme pusillanime! à qui te fieras-tu de ta vertu sur la terre, si tu te défies de tes sentimens & des miens? Peux-tu sans nous offenser toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence dans les nœuds sacrés où tu vis? J'ai peine à comprendre comment la seule idée d'admettre un tiers dans les secrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aise avec toi, mais si je savois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaisir à t'écrire; insensiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réserve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous exposoit ta sotte défiance, si ton mari n'eût été plus sage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vouloir point

lire ta Lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'espérois, & moins que je ne le suis moi-même à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces sages contemplatifs qui ont passé leur vie à l'étude du cœur humain en savent moins sur les vrais signes de l'amour que la plus bornée des femmes sensibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta Lettre entiere est employée à parler de notre ami, & n'auroit point vû l'apostille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apostille, il y a dix ans, mon enfant je ne sais comment tu aurois fait, mais l'ami y seroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore observé l'attention que tu as mise à examiner son hôte, & le plaisir que tu prens à le décrire; mais il mangeroit Aristote & Platon avant de savoir qu'on regarde son amant & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un sang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as observés seroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te seront échappés. Quelque différent que ton hôte soit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore que si ton cœur n'avoit point changé tu le verrois toujours le même. Quoiqu'il en soit, tu détournes les yeux quand

il te regarde, c'eſt encore un fort bon ſigne. Tu les détournes, Couſine ? Tu ne les baiſſes donc plus ? car ſûrement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre ſage eût auſſi remarqué cela ?

Une autre choſe très-capable d'inquiéter un Mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant & d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous tes amis; mais quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractere, que ton mari connoit trop bien pour s'en allarmer. Le moyen que dans un cœur ſi tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour ? Ecoute, Couſine, tout ce que je te dis-là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès ſont ſenſibles & c'eſt beaucoup. Je ne comptois que ſur ta vertu, & je commence à compter auſſi ſur ta raiſon : je regarde à préſent ta guériſon ſinon comme parfaite, au moins comme facile, & tu en as préciſément aſſez fait pour te rendre inexcuſable ſi tu n'acheves pas.

Avant d'être à ton apoſtille, j'avois déja remarqué le petit article que tu as eu la franchiſe de ne pas ſupprimer ou modifier en ſongeant qu'il ſeroit vû de ton mari. Je ſuis ſûre qu'en

le lisant il eût s'il se pouvoit redoublé pour toi d'estime ; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général, ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je sais que ceci ne seroit rien pour une autre ; mais, Cousine, souviens-t'en toujours, celle que la jeunesse & la figure d'un amant n'avoient pu séduire se perdit en pensant aux maux qu'il avoit soufferts pour elle. Sans doute le Ciel a voulu qu'il lui restât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en restât pas, pour exercer la sienne.

Je reviens au principal sujet de ta lettre ; tu sais qu'à celle de notre ami, j'ai volé ; le cas étoit grave. Mais à présent si tu savois dans quel embarras m'a mis cette courte absence & combien j'ai d'affaires à la fois, tu sentirois l'impossibilité où je suis de quitter derechef ma maison sans m'y donner de nouvelles entraves & me mettre dans la nécessité d'y passer encore cet hiver ; ce qui n'est pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre six mois plutôt ? Je pense aussi qu'il ne sera pas inutile que je cause en particulier & un peu à loisir avec notre philosophe ; soit pour sonder & r af-

fermir son cœur ; soit pour lui donner quelques avis utiles sur la maniere dont il doit se conduire avec ton mari & même avec toi ; car je n'imagine pas que tu puisses lui parler bien librement là-dessus, & je vois par ta lettre même qu'il a besoin de conseil. Nous avons pris une si grande habitude de le gouverner, que nous sommes un peu responsables de lui à notre propre conscience, & jusqu'à ce que sa raison soit entiérement libre, nous y devons suppléer. Pour moi, c'est un soin que je prendrai toujours avec plaisir ; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuses que je n'oublierai jamais, & il n'y a point d'homme au monde depuis que le mien n'est plus, que j'estime & que j'aime autant que lui. Je lui réserve aussi pour son compte le plaisir de me rendre ici quelques services. J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineuses où j'aurai besoin à mon tour de ses lumieres & de ses soins. Au reste, je compte ne le garder que cinq ou six jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain ; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, sitôt qu'il sera remis, de me l'envoyer, c'est-à-dire, de le laisser venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu sais bien que si je ris quand je pleure & n'en suis pas

moins affligée, je ris aussi quand je gronde & n'en suis pas moins en colere. Si tu es bien sage, & que tu fasses les choses de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit présent qui te fera plaisir & très-grand plaisir; mais si tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? Porte-t-il un grand sabre? a-t-il bien la mine d'un flibustier? Mon Dieu, que je suis curieuse de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

LETTRE IX.

De Claire à Julie.

TIEN, Cousine, voilà ton Esclave que je te renvoye. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ses fers de si bon cœur qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rend-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer si-tôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame qui dédaigne les serviles bien-

séances & sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occasion sans savoir pourquoi ; & tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je serois plus portée à me reprocher cette réserve qu'à m'en applaudir.

Mais toi, sais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit si paisiblement ici ? Premiérement il étoit avec moi, & je prétens que c'est déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit service dans mes affaires, un ami ne s'ennuye point à cela. Une troisieme chose que tu as déja devinée, quoique tu n'en fasses pas semblant, c'est qu'il me parloit de toi, & si nous ôtions le tems qu'a duré cette causerie, de celui qu'il a passé ici, tu verrois qu'il m'en est fort peu resté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaisie de s'éloigner de toi pour avoir le plaisir d'en parler ? Pas si bizarre qu'on diroit bien. Il est contraint en ta présence ; il faut qu'il s'observe incessamment ; la moindre indiscrétion deviendroit un crime, & dans ces momens dangereux le seul devoir se laisse entendre aux cœurs honnêtes : mais loin de ce qui nous fut cher on se permet d'y songer encore. Si l'on étouffe un sentiment devenu coupable, pourquoi se reprocheroit-on de l'avoir eu tandis qu'il ne l'étoit point ? Le doux souvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel ? Voilà, je pense, un raisonnement qui t'iroit mal, mais qu'après

tout il peut se permettre. Il a recommencé, pour ainsi dire, la carriere de ses anciennes amours. Sa premiere jeunesse s'est écoulée une seconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ses confidences; il rappelloit ces tems heureux où il lui étoit permis de t'aimer; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente .... sans doute, il les embellissoit!

Il m'a peu parlé de son état présent par raport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du respect & de l'admiration que de l'amour; en sorte que je le vois retourner, beaucoup plus rassuré sur son cœur que quand il est arrivé. Ce n'est pas qu'aussi-tôt qu'il est question de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop sensible un certain attendrissement que l'amitié seule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton; mais j'ai remarqué depuis longtems que personne ne peut ni te voir ni penser à toi de sang-froid, & si l'on y joint un sentiment plus doux qu'un souvenir ineffaçable a dû lui laisser, on trouvera qu'il est difficile & peut-être impossible qu'avec la vertu la plus austere il soit autre chose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi; je l'ai examiné autant qu'il m'a été possible; je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même: mais je puis te répondre au moins qu'il est pénétré de la force de ses devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie méprisable &

corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement. Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner, & je te prie d'y faire attention ; évite les détails sur le passé & je te réponds de l'avenir.

Quant à la restitution dont tu me parles, il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons imaginables, je l'ai prié, pressé, conjuré, boudé, baisé, je lui ai pris les deux mains, je me serois mise à genoux s'il m'eût laissé faire ; il ne m'a pas même écoutée. Il a poussé l'humeur & l'opiniâtreté jusqu'à jurer qu'il consentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à se dessaisir de ton portrait. Enfin dans un transport d'indignation me le faisant toucher attaché sur son cœur, le voilà, m'a-t-il dit d'un ton si ému qu'il en respiroit à peine : le voilà ce portrait, le seul bien qui me reste, & qu'on m'envie encore : Soyez sûre qu'il ne me sera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, Cousine, soyons sages & laissons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure ? Tant pis pour lui s'il s'obstine à le garder.

Après avoir bien épanché & soulagé son cœur, il m'a paru assez tranquille pour que je pusse lui parler de ses affaires. J'ai trouvé que le tems & la raison ne l'avoient point fait changer de sistême, & qu'il bornoit toute son ambition à passer sa vie attaché à Milord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet si honnête,

ſi convenable à ſon caractere, & ſi digne de la reconnoiſſance qu'il doit à des bienfaits ſans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le ſilence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite aſſez ſinguliere de ton mari, & à d'autres indices, je ſoupçonne qu'il a ſur notre ami quelque vue ſecrette qu'il ne dit pas. Laiſſons-le faire & fions-nous à ſa ſageſſe. La maniere dont il s'y prend prouve aſſez que ſi ma conjecture eſt juſte, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

Tu n'as pas mal décrit ſa figure & ſes manieres, & c'eſt un ſigne aſſez favorable que tu l'ayes obſervé plus exactement que je n'aurois cru: mais ne trouves-tu pas que ſes longues peines & l'habitude de les ſentir ont rendu ſa phiſionomie encore plus intéreſſante qu'elle n'étoit autrefois? Malgré ce que tu m'en avois écrit je craignois de lui voir cette politeſſe maniérée, ces façons ſingereſſes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui, dans la foule des riens dont on y remplit une journée oiſive, ſe piquent d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas ſur certaines ames, ſoit que l'air de la mer l'ait entiérement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace; & dans tout l'empreſſement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le deſir de contenter ſon cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari, mais il

aimoit mieux le pleurer avec moi que me consoler, & ne m'a point débité là-dessus de maximes galantes. Il a caressé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi ses défauts & s'est plaint que je la gâtois ; il s'est livré avec zele à mes affaires & n'a presque été de mon avis sur rien. Au surplus le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne se seroit pas avisé d'aller fermer un rideau ; je me serois fatiguée à passer d'une chambre à l'autre qu'un pan de son habit galamment étendu sur sa main ne seroit pas venu à mon secours ; mon éventail resta hier une grande seconde à terre sans qu'il s'élançat du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une seule fois savoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tête, pour montrer qu'il sait les bons airs (*p*). A table, je lui ai demandé souvent sa tabatiere qu'il n'appelle pas sa boëte ; toujours il me l'a présentée, avec la main, jamais sur une assiette comme un laquais ; il n'a pas manqué de boire à ma santé deux fois au

(*p*) A Paris on se pique sur-tout de rendre la société commode & facile, & c'est dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait consister cette facilité. Tout est usages & loix dans la bonne compagnie. Tous ces usages naissent & passent comme un éclair. Le sçavoir-vivre consiste à se tenir toujours au guet, à les saisir au passage, à les affecter, à montrer qu'on sait celui du jour. Le tout pour être simple.

moins par repas, & je parie que s'il nous reſtoit cet hiver, nous le verrions, aſſis avec nous autour du feu, ſe chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, Couſine; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris qui ait conſervé cette bon-hommie. Au reſte, il me ſemble que tu dois trouver notre philoſophe empiré dans un ſeul point; c'eſt qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent; ce qui ne peut ſe faire qu'à ton préjudice; ſans aller pourtant, je penſe, juſqu'à le racommoder avec Madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il eſt plus grave & plus ſérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le-moi bien ſoigneuſement juſqu'à mon arrivée. Il eſt préciſément comme il me le faut, pour avoir le plaiſir de le déſoler tout le long du jour.

Admire ma diſcrétion; je ne t'ai rien dit encore du préſent que je t'envoye, & qui t'en promet bientôt un autre: mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma Lettre, & toi qui ſais combien j'en ſuis idolâtre & combien j'ai raiſon de l'être; toi dont l'avarice étoit ſi en peine de ce préſent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah! la pauvre petite! au moment où tu lis ceci, elle eſt déja dans tes bras, elle eſt plus heureuſe que ſa mere; mais dans deux mois je ſerai plus heureuſe qu'elle; car je ſentirai mieux mon bonheur. Hélas! chere Couſine, ne m'as-tu pas déja toute entiere? où tu es, où eſt ma

fille, que manque-t-il encore de moi? La voilà, cette aimable enfant, reçois-là comme tienne; je te la cede, je te la donne; je résigne en tes mains le pouvoir maternel; corrige mes fautes, charge-toi des soins dont je m'acquitte si mal à ton gré, sois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta Bru, & pour me la rendre plus chere encore, fais-en s'il se peut une autre Julie. Elle te ressemble déjà de visage; à son humeur, j'augure qu'elle sera grave & prêcheuse, quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuse d'avoir fomentés, tu verras que ma fille se donnera les airs d'être ma Cousine; mais plus heureuse elle aura moins de pleurs à verser & moins de combats à rendre. Si le Ciel lui eût conservé le meilleur des peres, qu'il eût été loin de gêner ses inclinations, & que nous serons loin de les gêner nous-mêmes! Avec quel charme je les vois déja s'accorder avec nos projets! Sais-tu bien qu'elle ne peut déja plus se passer de son petit mali, & que c'est en partie pour cela que je te la renvoye? J'eus hier avec elle une conversation dont notre ami se mouroit de rire. Premiérement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui suis toute la journée sa très-humble servante, & ne puis resister à rien de ce qu'elle veut; & toi qu'elle craint & qui lui dis, non, vingt fois le jour, tu es la petite Maman par excellence, qu'on va chercher avec joye, & dont on aime mieux les re-

fus que tous mes bon-bons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les transports que tu peux penser; mais pour l'embarrasser, j'ajoûtai que tu m'enverrois à sa place le petit mali, & ce ne fut plus son compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le prendre pour moi; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit mali? Non, dit elle assez séchement. Non? Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera? Maman. J'aurai donc la préférence, car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux. Oh la petite Maman ne veut jamais que la raison! Comment, Mademoiselle, n'est-ce pas la même chose? La rusée se mit à sourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit mali? Parce qu'il ne vous convient pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas? Autre sourire aussi malin que le premier. Parle franchement, est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui? Non, Maman; mais il est trop jeune pour vous.... Cousine, un enfant de sept ans!... En vérité, si la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déja tourné.

Je m'amusai à la provoquer encore. Ma chere Henriette, lui dis-je en prenant mon sérieux, je t'assure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc? s'écria-t-elle d'un air allarmé,

C'eſt qu'il eſt trop étourdi pour toi. Oh Maman, n'eſt-ce que cela! Je le rendrai ſage. Et ſi par malheur il te rendoit folle? Ah! ma bonne Maman, que j'aimerois à vous reſſembler! Me reſſembler! impertinente? Oui, Maman, vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi; Hé bien, moi, je ſerai folle de lui: voilà tout.

Je ſais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu ſauras bientôt le modérer. Je ne veux pas, non plus, le juſtifier quoiqu'il m'enchante, mais te montrer ſeulement que ta fille aime déja bien ſon petit mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne ſera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîneſſe. Auſſi-bien je vois par l'oppoſition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mere, que quand la femme gouverne, la maiſon n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu ma chere inſéparable; compte que le tems approche, & que les vendanges ne ſe feront pas ſans moi.

LETTRE X.

A Milord Edouard.

QUE de plaiſirs trop tard connus je goûte depuis trois ſemaines. La douce choſe de couler ſes jours dans le ſein d'une tranquille ami-

tié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses ! Milord que c'est un spectacle agréable & touchant que celui d'une maison simple & bien réglée où regnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme ! La campagne, la retraite, le repos, la saison la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse Isle de Tinian. Je crois voir s'accomplir les vœux ardents que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux personnes pour que tout mon bonheur y soit rassemblé, & j'ai l'espoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Mde. d'Orbe veniez mettre le comble aux plaisirs si doux & si purs que j'apprends à goûter où je suis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domestique qui annonce la félicité des maîtres de la maison & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'espere, sur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur usage, & cet espoir sert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maison de Clarens. Vous la connoissez. Vous sçavez si elle est charmante, si elle m'offre des souvenirs intéressans, si elle doit m'être chere, & par ce qu'el-

qu'elle me montre, & parce qu'elle me rappelle. Made. de Wolmar en préfere avec raiſon le ſéjour à celui d'Etange, château magnifique & grand, mais vieux, triſte, incommode, & qui n'offre dans ſes environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maiſon y ont fixé leur demeure ils en ont mis à leur uſage tout ce qui ne ſervoit qu'à l'ornement; ce n'eſt plus une maiſon faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades. Pour changer des portes mal ſituées, ils ont coupé de trop grandes pieces pour avoir des logemens mieux diſtribués. A des meubles anciens & riches ils en ont ſubſtitué de ſimples & de commodes. Tout y eſt agréable & riant; tout y reſpire l'abondance & la propreté, rien n'y ſent la richeſſe & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne ſe reconnoiſſe à la campagne, & où l'on ne trouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens ſe font remarquer au dehors. La baſſe-cour a été aggrandie aux dépens des remiſes. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau preſſoir, & une laiterie où logeoient des Pans criards dont on s'eſt défait. Le potager étoit trop petit pour la cuiſine; on en a fait du parterre un ſecond, mais ſi propre & ſi bien entendu, que ce parterre ainſi traveſti plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux triſtes ifs qui couvroient les murs

ont été substitués de bons espaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes meuriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin à la place des vieux tilieuls qui bordoient l'avenue. Par-tout on a substitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie rustique donne à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais quoi qui sent la joye & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans sa morne dignité.

Leurs terres ne sont pas affermées mais cultivées par leurs soins, & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens & de leurs plaisirs. La Baronie d'Etange n'a que des prés, des champs, & du bois; mais le produit de Clarens est en vignes, qui sont un objet considérable, & comme la différence de la culture y produit un effet plus sensible que dans les bleds, c'est encore une raison d'économie pour avoir préféré ce dernier séjour. Cependant ils vont presque tous les ans faire les moissons à leur terre, & M. De Wolmar y va seul assez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle

peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée elle rend davantage; cette surabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne sait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terrains négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées: C'est le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui se dépeuple on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres & les cultivant toutes avec beaucoup de soin, il leur faut, outre les domestiques de la basse-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaisir de faire subsister beaucoup de gens sans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays & les voisins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque chose à ne pas prendre toujours les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir sans cesse autour de soi, & de pouvoir compter sur

eux dans tous les tems quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un est le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre un peu plus fort, est un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on est content d'eux, & il arrive presque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le soit vaut mieux que le surplus qu'on leur donne: Car M. de Wolmar est integre & sévere, & ne laisse jamais dégénérer en coutume & en abus les institutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des surveillans qui les animent & les observent. Ces surveillans sont les gens de la basse-cour qui travaillent eux-mêmes & sont intéressés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. De plus, M. de Wolmar les visite lui-même presque tous les jours, souvent plusieurs fois le jour, & sa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le tems des grands travaux, Julie donne toutes les semaines vingt batz (q) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui durant les huits jours a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroissent dispendieux, employés avec prudence & justice

(q) Petite monnoye du pays.

rendent insensiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la constance & du tems, peu de gens savent & veulent s'en servir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le seul auquel des vues économiques ne font point songer & qui est plus propre à Made. de Wolmar, c'est de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la sienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & pense devoir des services à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie, ne fût-ce que pour un seul jour, deviennent tous ses enfans; elle prend part à leurs plaisirs, à leurs chagrins, à leur sort; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts sont les siens, elle se charge de mille soins pour eux, elle leur donne des conseils, elle accommode leurs différends, & ne leur marque pas l'affabilité de son caractere par des paroles emmeillées & sans effet, mais par des services véritables & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté quittent tout à son moindre signe; ils volent quand elle parle; son seul regard anime leur zêle, en sa présence ils sont contens, en son absence ils parlent d'elle & s'animent à la servir. Ses charmes & ses discours font beaucoup, sa douceur, ses vertus font davantage. Ah Milord! l'adorable & puis-

ſant empire que celui de la beauté bienfaiſante!

Quant au ſervice perſonnel des maîtres, ils ont dans la maiſon huit domeſtiques, trois femmes & cinq hommes, ſans compter le valet-de-chambre du Baron ni les gens de la Baſſe-cour. Il n'arrive gueres qu'on ſoit mal ſervi par peu de Domeſtiques; mais on diroit au zêle de ceux-ci, que chacun, outre ſon ſervice, ſe croit chargé de celui des ſept autres, & à leur accord, que tout ſe fait par un ſeul. On ne les voit jamais oiſifs & déſœuvrés jouer dans une antichambre ou poliçonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile; ils aident à la Baſſe-cour, au Cellier, à la Cuiſine; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, & ce qu'il y a de plus agréable, c'eſt qu'on leur voit faire tout cela gaîment & avec plaiſir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vû régner à Paris & à Londres, de choiſir des Domeſtiques tout formés, c'eſt-à-dire des Coquins déja tout faits, de ces coureurs de conditions qui dans chaque maiſon qu'ils parcourent prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & ſe font un métier de ſervir tout le monde, ſans jamais s'attacher à perſonne. Il ne peut régner ni honnêteté, ni fidélité, ni zêle au milieu de pareilles gens, & ce ramaſſis de canaille ruine le maître & corrompt les enfans dans toutes les maiſons opulentes. Ici

c'est une affaire importante que le choix des Domestiques. On ne les regarde point seulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un service exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix est capable de la désoler. La premiere chose qu'on leur demande est d'être honnêtes gens, la seconde d'aimer leur maître, la troisieme de le servir à son gré; mais pour peu qu'un maître soit raisonnable & un domestique intelligent, la troisieme suit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville mais de la campagne. C'est ici leur premier service, & ce sera sûrement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque chose. On les prend dans quelque famille nombreuse & surchargée d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choisit jeunes, bien faits, de bonne santé & d'une physionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les présente à sa femme. S'ils agréent à tous deux, ils sont reçus, d'abord à l'épreuve, ensuite au nombre des gens, c'est-à-dire, des enfans de la maison, & l'on passe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience & de soin ce qu'ils ont à faire. Le service est si simple, si égal, si uniforme, les maîtres ont si peu de fantaisie & d'humeur, & leurs domestiques les affectionnent si promptement, que cela est bientôt appris. Leur condition est douce; ils sentent un bien-

être qu'ils n'avoient pas chez eux ; mais on ne les laiſſe point amolir par l'oiſiveté mere des vices. On ne ſouffre point qu'ils deviennent des Meſſieurs & s'enorgueilliſſent de la ſervitude. Ils continuent de travailler comme ils faiſoient dans la maiſon paternelle ; ils n'ont fait, pour ainſi dire, que changer de pere & de mere, & en gagner de plus opulens. De cette ſorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie ruſtique. Si jamais ils ſortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers ſon état de payſan que de ſupporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vû de maiſon où chacun fît mieux ſon ſervice, & s'imaginât moins de ſervir.

C'eſt ainſi qu'en formant & dreſſant ſes propres domeſtiques on n'a point à ſe faire cette objection ſi commune & ſi peu ſenſée ; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne ſerviront à d'autres. Si vous ne ſongez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils font fort bien de ne ſonger qu'à eux ; mais occupez-vous d'eux un peu davantage & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoiſſance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Made. de Wolmar employent encore un autre moyen qui me paroît fort bien

entendu. En commençant leur établissement ils ont cherché qnel nombre de domestiques ils pouvoient entretenir dans une maison montée à peu-près selon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou seize ; pour être mieux servis ils l'on réduit à la moitié ; de sorte qu'avec moins d'appareil leur service est beaucoup plus exact. Pour être mieux servis encore, ils ont intéressé les mêmes gens à les servir longtems. Un domestique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire ; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme ; au bout de vingt ans il feroit ainsi plus que doublé & l'entretien des domestiques seroit à-peu-près alors en raison du moyen des maîtres : mais il ne faut pas être un grand algébriste pour voir que les fraix de cette augmentation sont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que quand ils les payeroient à tous, l'avantage d'avoir été bien servis durant vingt ans compenseroit & au delà ce surcroît de dépense. Vous sentez bien, Milord, que c'est un expédient sûr pour augmenter incessamment le soin des domestiques & se les attacher à mesure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas seulement de la prudence, il y a même de l'équité dans un pareil établissement. Est-il juste qu'un nouveau venu sans affection, & qui n'est peut-être qu'un mauvais sujet, reçoive en entrant le même salaire qu'on donne à un ancien serviteur, dont le zêle & la fidéli-

té font éprouvés par de longs fervices, & qui d'ailleurs approche en vieilliffant du tems où il fera hors d'état de gagner fa vie ? Au refte, cette derniere raifon n'eft pas ici de mife, & vous pouvez bien croire que des maîtres auffi humains ne négligent pas des devoirs que rempliffent par oftentation beaucoup de maîtres fans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieilleffe ôtent les moyens de fervir.

J'ai dans l'inftant même un exemple affez frapant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenfer les longs fervices de fon Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & fans peine. Julie vient de recevoir là-deffus de ce vieux domeftique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la fupplie de le faire difpenfer d'accepter cet emploi. » Je fuis âgé, lui dit-il ; j'ai perdu toute ma » famille ; je n'ai plus d'autres parens que mes » maîtres ; tout mon efpoir eft de finir paifible- » ment mes jours dans la maifon où je les ai » paffés .... Madame, en vous tenant dans » mes bras à votre naiffance, je demandois à » Dieu de tenir de même un jour vos enfans ; » il m'en a fait la grace ; ne me refufez pas » celle de les voir croître & profpérer comme » vous .... moi qui fuis accoutumé à vivre dans » une maifon de paix, où en retrouverai-je

» une semblable pour y reposer ma vieillesse ?...
» Ayez la charité d'écrire en ma faveur à Mon-
» sieur le Baron. S'il est mécontent de moi,
» qu'il me chasse & ne me donne point d'em-
» ploi : mais si je l'ai fidélement servi durant
» quarante ans, qu'il me laisse achever mes
» jours à son service & au vôtre ; il ne sauroit
» mieux me récompenser ". Il ne faut pas demander si Julie a écrit. Je vois qu'elle seroit aussi fâchée de perdre ce bon-homme qu'il le seroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres si chéris à des peres & leurs domestiques à leurs enfans ? Vous voyez que c'est ainsi qu'ils se regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maison qu'un domestique ait demandé son congé. Il est même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le service est agréable & doux. Les meilleurs sujets en sont toujours les plus allarmés, & l'on n'a jamais besoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui sont peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chasse*, on peut implorer l'intercession de Madame, l'obtenir quelquefois & rentrer en grace à sa priere ; mais un congé qu'elle donne est irrévocable, & il n'y a plus de grace à espérer. Cet accord est très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la fem-

me, & la crainte extrême que causeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laisse pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & sans colere ; car outre qu'on n'est pas sûr d'obtenir grace, & qu'elle n'est jamais accordée deux fois au même, on perd par ce mot seul son droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau service : ce qui prévient l'insolence des vieux domestiques & augmente leur circonspection, à mesure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes sont, la femme de chambre, la gouvernante des enfans, & la cuisiniere. Celle-ci est une paysanne fort propre & fort entendue à qui Made. de Wolmar a appris la cuisine ; car dans ce pays simple encore (r) les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui seront à leur service, afin de savoir les conduire au besoin & de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme de chambre n'est plus Babi ; on l'a renvoyée à Etange où elle est née ; on lui a remis le soin du château & une inspection sur la recette, qui la rend en quelque maniere le contrôleur de l'Econome. Il y avoit longtems que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle un ancien domestique de sa mere,

(r) Simple ! Il a donc beaucoup changé.

quoiqu'elle eût plus d'un ſujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernieres explications elle y a conſenti, & Babi eſt partie. Cette femme eſt intelligente & fidelle, mais indiſcrette & babillarde. Je ſoupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les ſecrets de ſa maîtreſſe, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que pour prévenir la même indiſcrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme ſage a ſû l'employer de maniere à profiter de ſes bonnes qualités ſans s'expoſer aux mauvaiſes. Celle qui l'a remplacée eſt cette même Fanchon Regard dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaiſir. Malgré l'augure de Julie, ſes bienfaits, ceux de ſon pere, & les vôtres; cette jeune femme ſi honnête & ſi ſage n'a pas été heureuſe dans ſon établiſſement. Claude Anet, qui avoit ſi bien ſupporté ſa miſere, n'a pu ſoutenir un état plus doux. En ſe voyant dans l'aiſance il a négligé ſon métier, & s'étant tout-à-fait dérangé il s'eſt enfui du pays, laiſſant ſa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems-là. Julie après l'avoir retirée chez elle lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme de chambre, & je ne fus jamais plus agréablement ſurpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand cas, & tous deux lui ont confié le ſoin de veiller tant ſur leurs enfans que ſur celle qui les gouverne. Celle-ci eſt auſſi une villageoiſe ſimple & crédule.

mais attentive, patiente & docile ; de sorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétrassent point dans une maison dont les maîtres ne les ont ni ne les souffrent.

Quoique tous les domestiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux sexes ; on regarde ici cet article comme très-important. On n'y est point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. On pense au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être long-tems. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes de chambre que sortent la plupart des désordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaise au maître d'hôtel, il ne manque pas de la séduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes & femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la sagesse & à la modestie des femmes, non seulement par des raisons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore pour un intérêt très-bien entendu ; car quoiqu'on en dise, nul ne remplit bien son devoir s'ils ne l'ai-

me, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui fussent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux sexes une familiarité dangereuse, on ne le gêne point ici par des loix positives qu'ils seroient tentés d'enfreindre en secret; mais sans paroître y songer on établit des usages plus puissans que l'autorité même. On ne leur défend pas de se voir, mais on fait en sorte qu'ils n'en aient ni l'occasion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaisirs entiérement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils sentent que dans une maison bien réglée les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, se soumet sans répugnance à une maniere de vivre qu'on ne lui prescrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'est en effet; elle soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon elle la femme & le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même maniere; ils doivent agir de concert sans faire les mêmes choses. La vie qui charmeroit l'un, seroit, dit-elle, insupportable à l'autre; les inclinations que leur donne la nature sont aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose, leurs amusemens ne

différent pas moins que leurs devoirs ; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de soins est le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres observations sont assez favorables à cette maxime. En effet, n'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles ? S'ils se voyent les uns les autres, c'est plutôt par entrevues & presque à la dérobée comme les Epoux de Lacédémone, que par un mélange indiscret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature. On ne voit point les sauvages mêmes indistinctément mêlés, hommes & femmes. Le soir la famille se rassemble ; chacun passe la nuit auprès de sa femme ; la séparation recommence avec le jour, & les deux sexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel est l'ordre que son universalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il est perverti l'on en voit encore des vestiges. En France où les hommes se sont soumis à vivre à la maniere des femmes & à rester sans cesse enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conservent montre que ce n'est point à cela qu'ils étoient destinés. Tandis que les femmes restent tranquillement

ment assises ou couchées sur leur chaise longue, vous voyez les hommes se lever, aller, venir, se rasseoir avec une inquiétude continuelle; un instinct machinal combattant sans cesse la contrainte où ils se mettent, & les poussant malgré eux à cette vie active & laborieuse que leur imposa la nature. C'est le seul peuple du monde où les hommes se tiennent debout au spectacle, comme s'ils alloient se délasser au parterre d'avoir resté tout le jour assis au salon. Enfin ils sentent si bien l'ennui de cette indolence efféminée & casaniere, que pour y mêler au moins quelque sorte d'activité ils cedent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Made. de Wolmar se soutient très-bien par l'exemple de sa maison. Chacun étant pour ainsi dire tout à son sexe, les femmes y vivent très-séparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaisons suspectes, son grand secret est d'occuper incessamment les uns & les autres; car leurs travaux sont si différens qu'il n'y a que l'oisiveté qui les rassemble. Le matin chacun vaque à ses fonctions, & il ne reste du loisir à personne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dinée les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour, ou d'autres soins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans jusqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, sou-

vent même avec leur maîtresse, & qui leur est agréable comme le seul moment où elles prennent l'air. Les hommes, assez exercés par le travail de la journée, n'ont guere envie de s'aller promener & se reposent en gardant la maison.

Tous les Dimanches après le prêche du soir les femmes se rassemblent encore dans la chambre des enfans avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour à tour du consentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on cause, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adresse propre à plaire aux yeux des enfans, jusqu'à ce qu'ils s'en puissent amuser eux-mêmes. La colation vient, composée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles (s), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en est toujours exclus, & les hommes qui dans tous les tems entrent peu dans ce petit Gynécée (t) ne sont jamais de cette colation, où Julie manque assez rarement. J'ai été jusqu'ici le seul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand soin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette seule fois, & qu'elle l'avoit refusée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez si la petite vanité féminine étoit flattée,

(s) Sorte de gâteaux du pays.
(t) Appartement des femmes.

& si un laquais eût été bien venu à vouloir être admis à l'exclusion du maître ?

Je fis un goûter délicieux. Est-il quelques mets au monde comparables aux laitages de ce pays ? Pensez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préside, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me servit des grus, de la céracée (*u*), des gauffres, des écrelets. Tout disparoissoit à l'instant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle, en me donnant encore une assiette de crême, que votre estomac se fait honneur par-tout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaisans ; pas plus impunément, repris-je ; on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raison peut s'égarer dans un chalet tout aussi bien que dans un cellier. Elle baissa les yeux sans répondre, rougit, & se mit à caresser ses enfans. C'en fut assez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut-là ma premiere indiscrétion, & j'espere que ce sera la derniere.

Il régnoit dans cette petite assemblée un certain air d'antique simplicité qui me touchoit le cœur ; je voyois sur tous les visages la même gaité & plus de franchise, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée sur la confiance & l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les servantes & la maîtresse ne fai-

(*u*) Laitages excellens qui se font sur le mont Jura.

foit qu'affermir le respect & l'autorité, & les services rendus & reçus ne sembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas jusqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéressant. Le laitage & le sucre sont un des goûts naturels du sexe & comme le simbole de l'innocence & de la douceur qui font son plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les saveurs fortes & les liqueurs spiritueuses : alimens plus convenables à la vie active & laborieuse que la nature leur demande ; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & se confondre, c'est une marque presque infaillible du mélange désordonné des sexes. En effet j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent sans cesse avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où les deux sexes sont moins confondus, leur goût propre s'est mieux conservé. En général, je pense qu'on pourroit souvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préférent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages sont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque chose de dur & qui tient de la barbarie. Le Suisse, naturellement froid, paisible & simple, mais violent & emporté dans la colere, aime à

la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François ſouple & changeant, vit de tous les mets & ſe plie à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me ſervir d'exemple : car quoique ſenſuelle & gourmande dans ſes repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le ſel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits; voilà ſa nourriture ordinaire, & ſans le poiſſon qu'elle aime auſſi beaucoup, elle ſeroit une véritable pitagoricienne.

Ce n'eſt rien de contenir les femmes ſi l'on ne contient auſſi les hommes, & cette partie de la regle, non moins importante que l'autre, eſt plus difficile encore; car l'attaque eſt en général plus vive que la défenſe : c'eſt l'intention du conſervateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domeſtiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître eſt de cacher cette gêne ſous le voile du plaiſir ou de l'intérêt, en ſorte qu'ils penſent vouloir [illegible] ce qu'on les oblige de faire. L'oiſiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut gueres leur ôter d'aller où bon leur ſemble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruiſent ſouvent en un ſeul jour l'exemple & les leçons des ſix autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes

de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maîtres & pour eux-mêmes, les rendent par mille défauts, incapables du ſervice, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à ſortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence eſt que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu ſans que jamais perſonne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derriere la maiſon eſt une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'eſt là que les gens de livrée, & ceux de la baſſe-cour ſe raſſemblent en été le dimanche après le prêche pour y jouer en pluſieurs parties liées, non de l'argent, on ne le ſouffre pas, ni du vin, on leur en donne; mais une miſe fournie par la libéralité des maîtres. Cette miſe eſt toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur uſage. Le nombre des jeux eſt proportionné à la valeur de la miſe, en ſorte que quand cette miſe eſt un peu conſidérable comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de ſoye, un chapeau fin, ou autre choſe ſemblable, on employe ordinairement pluſieurs ſéances à la diſputer. On ne s'en tient point à une ſeule eſpece de jeu, on les varie, afin que

le plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue ; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre ; tantôt à qui portera le plus long-tems le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maître & la maîtresse les honorent souvent de leur présence ; on y amene quelquefois les enfans, les étrangers même y viennent attirés par la curiosité, & plusieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir ; mais nul n'est jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du consentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aisément. Insensiblement il s'est fait de cet usage une espece de spectacle où les acteurs animés par les regards du public préférent la gloire des applaudissemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en estiment davantage, & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes plutôt que de ce qu'ils possedent, tout valets qu'ils sont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il feroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un soin si puérile en apparence & toujours dédaigné des esprits vulgaires, tandis que c'est le propre du vrai génie de pro-

duire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établissemens que sa femme a la premiere imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne cette somme dans mon ménage & dans mes affaires par la vigilance & l'attention que donnent à leur service des domestiques attachés qui tiennent tous leurs plaisirs de leurs maîtres; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux; par celui de les conserver toujours sains en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui sont la suite ordinaire de ces excès; par celui de prévenir en eux les friponneries que le désordre amene infailliblement, & de les conserver toujours honnêtes gens; enfin par le plaisir d'avoir chez nous à peu de fraix des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un, soit homme soit femme, qui ne s'accommode pas de nos regles & leur préfere la liberté d'aller sous divers prétextes courir où bon lui semble, on ne lui en refuse jamais la permission; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-suspect, & nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainsi ces mêmes amu-

ſemens qui nous conſervent de bons ſujets, nous ſervent encore d'épreuve pour les choiſir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domeſtiques pour le ſervice de leurs perſonnes, de bons payſans pour cultiver leurs terres, de bons ſoldats pour la défenſe de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver les plaiſirs changent d'eſpece ainſi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maiſon & même les voiſins, hommes & femmes indifféremment, ſe raſſemblent après le ſervice dans une ſalle-baſſe où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux; & un violon qui les fait danſer. Made. de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques inſtans, afin d'y maintenir par ſa préſence l'ordre & la modeſtie, & il n'eſt pas rare qu'elle y danſe elle-même, fût-ce avec ſes propres gens. Cette regle quand je l'appris me parut d'abord moins conforme à la ſévérité des mœurs proteſtantes. Je le dis à Julie, & voici à peu-près ce qu'elle me répondit.

La pure morale eſt ſi chargée de devoirs ſéveres que ſi on la ſurcharge encore de formes indifférentes, c'eſt preſque toujours aux dépens de l'eſſentiel. On dit que c'eſt le cas de la plupart des Moines, qui, ſoumis à mille regles inutiles, ne ſavent ce que c'eſt qu'honneur &

vertu. Ce défaut regne moins parmi nous, mais nous n'en sommes pas tout-à-fait exempts. Nos Gens d'Eglise, aussi supérieurs en sagesse à toutes les sortes de Prêtres que notre Religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que sur la raison. Telle est celle qui blâme la danse & les assemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public; au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre; la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse Religion combat la nature; la notre seule qui la suit & la rectifie annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se

voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée où les yeux du public inceſſamment tournés ſur elles les forcent à s'obſerver avec le plus grand ſoin ? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable & ſalutaire, convenable à la vivacité de la jeuneſſe, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité dont perſonne n'oſeroit ſortir ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper perſonne au moins quant à la figure, & de ſe montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de ſe plaire, & n'eſt-ce pas un ſoin digne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes qui ſongent à s'unir, de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaité, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, & où l'indiſcrette ſévérité d'un Paſteur ne ſait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, & la triſteſſe & l'ennui ? On élude une tyrannie inſupportable que la nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en

fubftitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des affemblées publiques. A force de fe cacher comme fi l'on étoit coupable, on eft tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice eft ami des ténebres, & jamais l'innocence & le miftere n'habiterent longtems enfemble. Mon cher ami, me dit-elle en me ferrant la main comme pour me communiquer fon repentir & faire paffer dans mon cœur la pureté du fien; qui doit mieux fentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous ferions épargnés durant tant d'années, fi tous deux aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions fu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête!

Encore un coup, continua Mad^e. de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'eft point dans les affemblées nombreufes où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers où regnent le fecret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des rifques. C'eft fur ce principe, que quand mes domeftiques des deux fexes fe raffemblent, je fuis bien aife qu'ils y foient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voifinage ceux dont le commerce n'eft point capable de leur nuire, & j'apprens avec grand plai-

ſir que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voiſins, on dit; il eſt reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous ſervent ſont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans eſt encore à marier; il n'eſt pas juſte que la réſerve où vivent ici les uns & les autres leur ôte l'occaſion d'un honnête établiſſement. Nous tâchons dans ces petites aſſemblées de leur procurer cette occaſion ſous nos yeux pour les aider à mieux choiſir, & en travaillant ainſi à former d'heureux ménages nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il reſteroit à me juſtifier moi-même de danſer avec ces bonnes gens; mais j'aime mieux paſſer condamnation ſur ce point, & j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela eſt le plaiſir que j'y trouve. Vous ſavez qne j'ai toujours partagé la paſſion que ma Couſine a pour la danſe; mais après la perte de ma mere je renonçai pour ma vie au bal & à toute aſſemblée publique; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, ſans croire y déroger en danſant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domeſtiques. C'eſt un exercice utile à ma ſanté durant la vie ſédentaire qu'on eſt forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuſe innocemment; car quand j'ai bien danſé mon cœur ne me reproche rien. Il amuſe auſſi M. de Wolmar, toute ma coquetterie en cela ſe borne à lui plaire. Je ſuis

cause qu'il vient au lieu où l'on danse : ses gens en sont plus contens d'être honorés des regards de leur maître ; ils témoignent aussi de la joye à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la bassesse de la servitude & la rigueur de l'autorité.

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au sujet de la danse, & j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit régner tant de subordination, & comment elle & son mari pouvoient descendre & s'égaler si souvent à leurs domestiques, sans que ceux-ci fussent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait de Souverains en Asie servis dans leurs Palais avec plus de respect que ces bons maîtres le sont dans leur maison. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres & rien de si promptement exécuté : ils prient & l'on vole ; ils excusent & l'on sent son tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choses qu'on dit dépend peu des mots qu'on employe.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion sur la vaine gravité des maîtres. C'est que ce sont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriser chez eux, & que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'au-

dace que la connoiſſance de ſes vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont à leurs yeux autant de diſpenſes d'obéir à un homme qu'ils ne ſauroient plus reſpecter.

Les valets imitent les maîtres, & les imitant groſſiérement ils rendent ſenſibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoiſſance par l'air & le ton de leurs femmes de chambre, & cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme de chambre une fois dépoſitaire du ſecret de ſa maîtreſſe lui fait payer cher ſa diſcrétion, elle agit comme l'autre penſe & décele toutes ſes maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute choſe l'exemple des maîtres eſt plus fort que leur autorité, & il n'eſt pas naturel que leurs domeſtiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chaſſer, faire maiſon nouvelle; tout cela ne produit point le bon ſervice. Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ces gens s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſécrets qu'on lui fait inceſſamment & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvû d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus

ſenſible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croyent fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voyent rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils guere à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & Valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroît être l'épreuve la plus ſûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me ſouviens, Milord, d'avoir bien penſé de la vôtre en Valais ſans vous connoître, ſimplement ſur ce que parlant aſſez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de reſpect pour vous en votre abſence que ſi vous les euſſiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet de chambre; cela peut être; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet; ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de ſolide que la vertu. C'eſt ſurtout dans cette maiſon qu'on reconnoît la force de ſon empire dans le ſuffrage des domeſtiques. Suffrage d'autant plus ſûr qu'il ne conſiſte point en de vains éloges, mais dans l'expreſſion naturelle

de

de ce qu'ils sentent. N'entendant jamais rien ici qui leur fasse croire que les autres maîtres ne ressemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils estiment communes à tous; mais ils louent Dieu dans leur simplicité d'avoir mis des riches sur la terre pour le bonheur de ceux qui les servent, & pour le soulagement des pauvres.

La servitude est si peu naturelle à l'homme qu'elle ne sauroit exister sans quelque mécontentement. Cependant on respecte le maître & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtresse, ils valent mieux que des éloges. Nul ne se plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres; nul ne peut souffrir qu'elle fasse comparaison de son zele avec celui de ses camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur comme il croit l'être en attachement. C'est-là leur unique plainte & leur plus grande injustice.

A la subordination des inférieurs se joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'administration domestique n'est pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalousie & d'intérêt qui divisent sans cesse les gens d'une maison, même aussi peu nombreuse que celle-ci, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'est pour voler de concert; s'ils sont fideles chacun se

fait valoir aux dépens des autres ; il faut qu'ils soient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur fripponnerie & leurs diffentions. La plupart des peres de famille ne connoiffent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette difpofition des Valets aux fecrets rapports & croyent faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant efpions & furveillans les uns des autres. Les autres plus indolens aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix ; ils fe font une forte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un Serviteur fidele. Tous s'abufent également. Les premiers en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'affemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent en trahiffant leurs camarades à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les feconds, en refufant d'apprendre ce qui fe fait dans leur maifon, autorifent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands fraix que des frippons arrogans & pareffeux, qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs fervices comme des graces, & leurs vols comme des droits (*x*).

(*x*) J'ai examiné d'affez près la police des grandes maifons, & j'ai vu clairement qu'il eft impoffible à un maître qui a vingt domeftiques de venir jamais à bout

C'est une grande erreur dans l'économie domestique ainsi que dans la civile de vouloir combattre un vice par un autre ou former entre eux une sorte d'équilibre, comme si ce qui sappe les fondemens de l'ordre pouvoit jamais servir à l'établir! On ne fait par cette mauvaise police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maison n'y regnent pas seuls; laissez-en germer un, mille viendront à sa suite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les souffre, corrompent ou scandalisent les enfans attentifs à les observer. Quel indigne pere oseroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal? Quel honnête homme voudroit être chef de famille, s'il lui étoit impossible de réunir dans sa maison la paix & la fidélité, & qu'il fallût acheter le zele de ses domestiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle.

Qui n'auroit vû que cette maison n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exister, tant l'union des membres y paroît venir de leur attachement aux chefs. C'est ici qu'on trouve le sensible exemple qu'on ne sauroit aimer sincérement le maître sans aimer tout ce

de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant frippon de tous. Cela seul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance & de l'estime est perdu pour ces malheureux: Ils achetent bien cher tout leur or.

qui lui appartient : vérité qui sert de fondement à la charité chrétienne. N'est-il pas bien simple que les enfans du même pere se traitent en freres entre eux ? C'est ce qu'on nous dit tous les jours au Temple sans nous le faire sentir ; c'est ce que les habitans de cette maison sentent sans qu'on le leur dise.

Cette disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement en les recevant s'ils conviennent à sa femme & à lui, mais s'ils se conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domestiques suffiroit pour faire à l'instant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maison si peu nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais, & où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & seroit un enfer pour eux si elle n'étoit une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maison paternelle où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuse, & cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards, ils ne seroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit pour ainsi dire malgré eux par les services qu'on les force en quelque sorte à se rendre, & l'on fait que chacun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades.

Nul n'eſt ſi bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre ; ainſi celui qui deſire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela eſt d'autant plus facile que ſoit qu'on accorde ou qu'on refuſe une faveur ainſi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en eſt rendu l'interceſſeur. Au contraire, on rebute ceux qui ne ſont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour perſonne ? Eſt-il juſte que vous ſoyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils ſont plus obligeans que vous? On fait plus; on les engage à ſe ſervir mutuellement en ſecret, ſans oſtentation, ſans ſe faire valoir. Ce qui eſt d'autant moins difficile à obtenir qu'ils ſavent fort bien que le maître, témoin de cette diſcrétion, les en eſtime davantage; ainſi l'intérêt y gagne & l'amour-propre n'y perd rien. Ils ſont ſi convaincus de cette diſpoſition générale, & il regne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table par forme de converſation; ſouvent ſans avoir rien fait de plus il trouve la choſe demandée & obtenue, & ne ſachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'eſt par ce moyen & d'autres ſemblables qu'on fait régner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître, &

qui lui est subordonné. Ainsi, loin de se liguer à son préjudice, ils ne sont tous unis que pour le mieux servir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire; le zele pour son service l'emporte sur leur bienveillance mutuelle, & tous se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un deux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maison me paroît avoir quelque chose de sublime, & je ne puis assez admirer comment M. & Made. de Wolmar on sû transformer le vil métier d'accusateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, simplement, & par des exemples sensibles, cette morale criminelle & servile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons sous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne, qu'une injustice qu'on voit, qu'on tait, & qui blesse un tiers, on la commet soi-même, & que comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à par-

donner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'eſt un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du ſerviteur au maître, on tient ici pour inconteſtable que qui voit faire un tort à ſes maîtres ſans le dénoncer eſt plus coupable encore que celui qui l'a commis; car celui-ci ſe laiſſe abuſer dans ſon action par le profit qu'il enviſage, mais l'autre de ſang-froid & ſans intérêt n'a pour motif de ſon ſilence qu'une profonde indifférence pour la juſtice, pour le bien de la maiſon qu'il ſert, & un deſir ſecret d'imiter l'exemple qu'il cache. De ſorte que quand la faute eſt conſidérable, celui qui l'a commiſe peut encore quelquefois eſpérer ſon pardon, mais le témoin qui l'a tue eſt infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne ſouffre aucune accuſation qui puiſſe être ſuſpecte d'injuſtice & de calomnie; c'eſt-à-dire qu'on n'en reçoit aucune en l'abſence de l'accuſé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre ſon camarade, ou ſe plaindre perſonnellement de lui, on demande s'il eſt ſuffiſamment inſtruit, c'eſt-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient ſe plaindre? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoît pas aſſez les motifs? Cette action, lui dit-on, tient peut-

être à quelqu'autre qui vous est nconnue ; elle a peut-être quelque circonstance qui sert à la justifier ou à l'excuser, & que vous ignorez. Comment osez-vous condamner cette conduite avant de savoir les raisons de celui qui l'a tenue ? Un mot d'explication l'eût peut-être justifiée à vos yeux ? pourquoi risquer de la blâmer injustement & m'exposer à partager votre injustice ? S'il assure s'être éclairci auparavant avec l'accusé ; pourquoi donc, lui replique-t-on, venez-vous sans lui comme si vous aviez peur qu'il ne démentit ce que vous avez à dire ? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même ? Est-il bien de vouloir que je juge sur votre raport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger sur le témoignage de vos yeux, & ne seriez-vous pas responsable du jugement partial que j'en pourrois porter, si je me contentois de votre seule déposition ? Ensuite on lui propose de faire venir celui qu'il accuse ; s'il y consent, c'est une affaire bientôt réglée ; s'il s'y oppose, on le renvoye après une forte réprimande, mais on lui garde le secret, & l'on observe si bien l'un & l'autre qu'on ne tarde pas à savoir lequel des deux avoit tort.

Cette regle est si connue & si bien établie qu'on n'entend jamais un domestique de cette maison parler mal d'un de ses camarades absent, car ils savent tous que c'est le moyen de pas-

ser pour lâche ou menteur. Lorsqu'un d'entre eux en accuse un autre, c'est ouvertement, franchement, & non seulement en sa présence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ses discours des garants de sa bonne foi. Quand il est question de querelles personnelles, elles s'accommodent presque toujours par médiateurs sans importuner Monsieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt sacré du maître, l'affaire ne sauroit demeurer secrette; il faut que le coupable s'accuse ou qu'il ait un accusateur. Ces petits plaidoyés sont très-rares & ne se font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au dîné ou au soupé de ses gens & que M. de Wolmar appelle en riant ses grands-jours. Alors après avoir écouté paisiblemeut la plainte & la réponse, si l'affaire intéresse son service, elle remercie l'accusateur de son zele. Je sais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la justice l'emporte en vous sur les affections particulieres: c'est ainsi qu'en use un serviteur fidele & un honnête homme. Ensuite, si l'accusé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle suppose qu'il a quelque chose à dire pour sa défense, qu'il ne

veut pas déclarer devant tant de monde ; elle lui affigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'eft là qu'elle ou fon mari leur parlent comme il convient. Ce qu'il y a de fingulier en ceci, c'eft que le plus févere des deux n'eft pas le plus redouté, & qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchants de Julie. L'un, faifant parler la juftice & la vérité, humilie & confond les coupables, l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter fa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, & il ne lui eft pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repéntir, dans l'efpoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces foins fur ce qui fe paffe chez lui ou chez fes voifins, les eftimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de fi grandes idées des devoirs & des plaifirs du pere de famille, & qui connoiffez l'empire naturel que le génie & la vertu ont fur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous fentez à quoi tient leur fuccès. Richeffe ne fait pas riche, dit le Roman de la Rofe. Les biens d'un homme ne font point dans fes coffres, mais dans l'ufage de ce qu'il en tire ; car on ne s'approprie les chofes qu'on poffede que par leur emploi, & les abus font toujours plus inépui-

ſables que les richeſſes; ce qui fait qu'on ne jouït pas à proportion de ſa dépenſe, mais à proportion qu'on l'a ſait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a jouï; mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouïſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſû tirer d'une moindre ſomme? L'ordre & la regle qui multiplient & perpétuent l'uſage des biens peuvent ſeuls transformer le plaiſir en bonheur. Que ſi c'eſt du rapport des choſes à nous que naît la véritable propriété, ſi c'eſt plutôt l'emploi des richeſſes que leur acquiſition qui nous les donne, quels ſoins importent plus au pere de famille que l'économie domeſtique & le bon régime de ſa maiſon, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef?

Les plus riches ſont-ils les plus heureux? Que ſert donc l'opulence à la félicité? Mais toute maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez régner la regle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites avec confiance; c'eſt un être heureux qui commande ici.

Pour moi, je penſe que le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit eſt la vie

retirée & domestique, & que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui se plait dans sa maison a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouïssance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien desirer de plus que ce dont il jouït : comme cet Etre immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouïssoit que du revenu de ses terres, il jouït encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture & les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger ; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur pere ; toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, & qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouïr véritablement de ses

biens, de sa famille & de soi-même ; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en connoître le prix ; c'est ainsi que loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, & qu'il tire de ses touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaisir d'être homme.

Que si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, & si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples & sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels sont ceux du pere de famille, pour lesquels l'air & le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon pere de famille & n'est qu'un vigilant économe ; le bien peut prospérer & la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration & lui donner un heureux succès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison ; c'est, de n'y souffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le desir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude & l'honnêteté sont-elles si incompatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens ? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, &

il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres. Un hipocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu ; il n'en peut inspirer le goût à personne, & s'il savoit la rendre aimable il l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons démenties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui les donne se joue de la crédulité d'autrui ? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent & non ce qu'ils font, disent une grande absurdité ! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien ; car le langage du cœur qui touche & persuade y manque. J'ai quelquefois entendu de ces conversations grossiérement apprêtées, qu'on tient devant les domestiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fussent un instant les dupes, je les ai toujours vu sourire en secret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des sots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils savoient bien n'être pas les siennes.

Toutes ces vaines subtilités sont ignorées dans cette maison, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domestiques tels qu'ils les veulent est de se montrer à eux tels qu'ils sont. Leur conduite est toujours franche & ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs discours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente

de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas besoin de circonspection dans leurs propos; un mot étourdiment échappé ne renverse point les principes qu'ils se sont efforcés d'établir. Ils ne disent point indiscrettement toutes leurs affaires, mais ils disent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit naïvement ce qu'on pense sur chaque chose, & sans qu'on songe à personne, chacun y trouve toujours quelque instruction. Comme les domestiques ne voyent jamais rien faire à leur maître, qui ne soit droit, juste, équitable, ils ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miseres de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir solliciter le payement de leurs journées, les accoutume à sentir le prix du tems. En voyant le soin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclud que le sien leur est précieux & se fait un plus grand crime de l'oisiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs institutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque semaine, la maîtresse trouve toujours que c'est le plus jeune ou le mieux fait qui

a été le plus diligent. Un ancien domeſtique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation des gages qu'on lui donne. On n'eſpere pas profiter de leur diſcorde pour ſe faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refuſé l'autre. Ceux qui ſont à marier ne craignent pas qu'on nuiſe à leur établiſſement pour les garder plus long-tems, & qu'ainſi leur bon ſervice leur faſſe tort. Si quelque Valet étranger venoit dire aux gens de cette maiſon qu'un maître & ſes domeſtiques ſont entre eux dans un véritable état de guerre, que ceux-ci faiſant au premier tout du pis qu'ils peuvent uſent en cela d'une juſte repréſaille, que les maîtres étant uſurpateurs, menteurs & fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince ou le peuple ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte; celui qui parleroit ainſi ne feroit entendu de perſonne; on ne s'aviſe pas même ici de combattre ou prévenir de pareils diſcours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaiſe humeur ni mutinerie dans l'obéiſſance, parce qu'il n'y a ni hauteur ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne ſoit raiſonnable & utile, & qu'on reſpecte aſſez la dignité de l'homme quoique dans la ſervitude pour ne l'occuper qu'à des choſes qui ne l'aviliſſent point. Au ſurplus rien

rien n'eſt bas ici que le vice, & tout ce qui eſt utile & juſte eſt honnête & bienſéant.

Si l'on ne ſouffre aucune intrigue au dehors, perſonne n'eſt tenté d'en avoir? Ils ſavent bien que leur fortune la plus aſſurée eſt attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra proſpérer la maiſon. En la ſervant ils ſoignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur ſervice agréable; c'eſt-là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'eſt guere à ſa place en cette occaſion, car je n'ai jamais vû de police où l'intérêt fût ſi ſagement dirigé & où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout ſe fait par attachement: l'on diroit que ces ames vénales ſe purifient en entrant dans ce ſéjour de ſageſſe & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumieres du maître & des ſentimens de la maîtreſſe ont paſſé dans chacun de leurs gens; tant on les trouve judicieux, bienfaiſans, honnêtes & ſupérieurs à leur état. Se faire eſtimer, conſidérer, bien vouloir, eſt leur plus grande ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales obſervations ſur la partie de l'économie de cette maiſon qui regarde les domeſtiques & mercenaires. Quant à la maniere de vivre des maîtres & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous ſavez à quel-

le intention j'ai commencé ces remarques; mais en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant qu'il ne faut pour aimer à le contempler, d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

LETTRE XI.

A Milord Edouard.

NON, Milord, je ne m'en dédis point: on ne voit rien dans cette maison qui n'associe l'agréable à l'utile, mais les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amusement innocent & simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conserve à celui qui s'y livre une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse & l'ennui: le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouïr; cette alternative de peine & de jouïssance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés & d'encouragement à d'autres n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des soins de la plus respectable mere de famille dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré dont elle fait sa

promenade favorite & qu'elle appelle son Elisée.

Il y avoit plusieurs jours que j'entendois parler de cette Elisée dont on me faisoit une espece de mistere. Enfin hier après diné l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maison presque également insupportable, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé cet après-midi, & au lieu de se retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ses enfans jusques vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger; elle y consentit & nous nous y rendimes ensemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maison est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il est toujours soigneusement fermé à la clé. A peine fus-je au dedans que la porte étant masquée par des aulnes & des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante & le chant de mille oiseaux porterent à mon imagination du-

moins autant qu'à mes ſens ; mais en même tems je crus voir le lieu le plus ſauvage, le plus ſolitaire de la nature, & il me ſembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce déſert. Surpris, ſaiſi, tranſporté d'un ſpectacle ſi peu prévu, je reſtai un moment immobile, & m'écriai dans un enthouſiaſme involontaire. O Tinian ! ô Juan Fernandez ! (y) Julie, le bout du monde eſt à votre porte ! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un ſourire ; mais vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens : voyons ſi le charme tiendra plus longtems chez vous. C'eſt ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous batiez avec ma Couſine à coups de pêches. Vous ſavez que l'herbe y étoit aſſez aride, les arbres aſſez clair-ſemés, donnant aſſez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arroſé : que penſez-vous qu'il m'en ait coûté pour le mettre dans l'état où il eſt ? Car il eſt bon de vous dire que j'en ſuis la ſurintendante & que mon mari m'en laiſſe l'entiere diſpoſition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu eſt charmant, il eſt vrai, mais agreſte & abandonné ; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte : l'eau

(y) Iſles déſertes de la mer du Sud, célébres dans le voyage de l'Amiral Anſon.

eſt venue je ne ſais comment ; la nature ſeule a fait tout le reſte, & vous-même n'euſſiez jamais ſû faire auſſi bien qu'elle. Il eſt vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais ſous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premiérement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu ſuppléer au tems. Les arbres.... quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déja. De plus, Julie a commencé ceci longtems avant ſon mariage & preſque d'abord après la mort de ſa mere, qu'elle vint avec ſon pere chercher ici la ſolitude. Hé bien, dis-je, puiſque vous voulez que tous ces maſſifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces boſquets ſi bien ombragés ſoient venus en ſept ou huit ans & que l'art s'en ſoit mêlé, j'eſtime que ſi dans une enceinte auſſi vaſte vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économiſé. Vous ne ſurfaites que de deux mille écus, dit-elle, il ne m'en a rien coûté. Comment, rien ? Non rien : à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme ; mais Julie qui jusques-là m'avoit

retenu, me dit en me laissant aller ; avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; & si je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées & réunies de maniere à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & serré, étoit mêlé de serpolet, de beaume, de thim, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques-unes de jardin, qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de tems en tems des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans des lieux plus découverts, je voyois çà & là sans ordre & sans simétrie des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisettier, de sureau, de seringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui don-

nant l'air d'être en friche. Je ſuivois des allées tortueuſes & irrégulieres bordées de ces boccages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne Vierge, de houblon, de liſeron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette eſpece, parmi leſquelles le chevrefeuil & le jaſmin daignoient ſe confondre. Ces guirlandes ſembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient ſur nous des eſpeces de draperies qui nous garantiſſoient du ſoleil, tandis que nous avions ſous nos pieds un marcher doux, commode, & ſec ſur une mouſſe fine ſans ſable, ſans herbe, & ſans rejettons raboteux Alors ſeulement je découvris, non ſans ſurpriſe, que ces ombrages verds & touffus qui m'en avoient tant impoſé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes & paraſites qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage & leurs pieds d'ombre & de fraîcheur. J'obſervai même qu'au moyen d'une induſtrie aſſez ſimple on avoit fait prendre racine ſur les troncs des arbres à pluſieurs de ces plantes, de ſorte qu'elles s'étendoient davantage en faiſant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu ſeul on a ſacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reſte des terres on a pris un tel

ſoin des plans & des arbres qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laiſſe pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous ſongez combien au fond d'un bois on eſt charmé quelquefois de voir un fruit ſauvage & même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaiſir qu'on a de trouver dans ce déſert artificiel des fruits excellents & mûrs quoique clair-ſemés & de mauvaiſe mine; ce qui donne encore le plaiſir de la recherche & du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées & traverſées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets preſque imperceptibles, tantôt en plus grands ruiſſeaux courans ſur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des ſources bouillonner & ſortir de la terre & quelquefois des canaux plus profonds dans leſquels l'eau calme & paiſible réfléchiſſoit à l'œil les objets. Je comprends à préſent tout le reſte, dis-je à Julie : mais ces eaux que je vois de toutes parts.... elle viennent de là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terraſſe de ſon jardin. C'eſt ce même ruiſſeau qui fournit à grands fraix dans le parterre un jet-d'eau dont perſonne ne ſe foucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par reſpect pour mon pere qui l'a fait faire : mais avec quel plaiſir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons guere au jar-

din ! Le jet-d'eau joue pour les étrangers , le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique qui se rendoit dans le lac par le grand chemin qu'elle dégradoit au préjudice des passans & à pure perte pour tout le monde. Elle faisoit un coude au pied du verger entre deux rangs de saules ; je les ai renfermés dans mon enceinte & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été question que de faire serpenter ces eaux avec économie, en les divisant & réunissant à propos , en épargnant la pente le plus qu'il étoit possible, pour prolonger le circuit & se ménager le murmure de quelques petites chutes. Une couche de glaise , couverte d'un pouce de gravier du lac & parsemée de coquillages formoit le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux courant par intervalles sous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du sol formoient à leur issue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des siphons sur des lieux raboteux & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre ainsi rafraichie & humectée donnoit sans cesse de nouvelles fleurs & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Plus je parcourois cet agréable azile , plus je sentois augmenter la sensation délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant ; cependant la curiosité me tenoit en haleine ; J'étois plus em-

pressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser. Mais Made. de Wolmar me tirant de ma rêverie me dit en me prenant sous le bras; tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale & inanimée, & quoi qu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir animée & sensible. C'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je, j'entens un ramage bruyant & confus, & j'apperçois assez peu d'oiseaux; je comprends que vous avez une voliere. Il est vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'osai dire encore ce que je pensois de la voliere; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit, & ne me sembloit point assortie au reste.

Nous descendimes par mille détours au bas du verger où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses & demi-chauves formoient des especes de vases d'où sortoient par l'adresse dont j'ai parlé, des touffes de chevrefeuil dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la voliere, & derniere

ſtation de cette eau ſi précieuſe & ſi bien ménagée.

Au delà de ce baſſin étoit un terre-plain terminé dans l'angle de l'enclos par une monticule garnie d'une multitude d'arbriſſeaux de toute eſpece les plus petits vers le haut, & toujours croiſſant en grandeur à meſure que le ſol s'abaiſſoit ; ce qui rendoit le plan des têtes preſque horizontal , ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme , le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau qui ſervoient d'azile à cette multitude d'oiſeaux dont j'avois entendu de loin le ramage , & c'étoit à l'ombre de ce feuillage comme ſous un grand paraſol qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, ſe battre comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent ſi peu à notre approche, que ſelon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais comme nous fumes arrivés au bord du baſſin, j'en vis pluſieurs deſcendre & s'approcher de nous ſur une eſpece de courte allée qui ſéparoit en deux le terre-plain & communiquoit du baſſin à la voliere. Alors M. de Wolmar faiſant le tour du baſſin ſema ſur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans ſa poche, & quand il ſe fut retiré ,les oiſeaux accoururent & ſe mirent à manger comme

des poules, d'un air si familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manege. Cela est charmant ! m'écriai-je : Ce mot de voliere m'avoit surpris de votre part ; mais je l'entens maintenant : je vois que vous voulez des hôtes & non pas des prisonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie ? C'est nous qui sommes les leurs. (z) Ils sont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois. Fort-bien, repris-je ; mais comment ces maîtres-là se sont-ils emparés de ce lieu ? Le moyen d'y rassembler tant d'habitans volontaires ? Je n'ai pas ouï dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on pût y réussir, si je n'en avois la preuve sous mes yeux.

La patience & le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce sont des expédiens dont les gens riches ne s'avisent gueres dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouïr, la force & l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoissent ils ont des oiseaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparoître, & s'ils y sont à-présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point,

(z) Cette réponse n'est pas exacte puisque le mot d'*hôte* est corrélatif de lui-même. Sans vouloir relever toutes les fautes de langue, je dois avertir de celles qui peuvent induire en erreur.

mais il est aisé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs besoins, en ne les effrayant jamais, en leur laissant faire leur couvée en sûreté & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent restent encore. Ce bocage existoit, quoiqu'il fût séparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haye vive, ôter celle qui l'en séparoit, l'aggrandir & l'orner de nouveaux plans. Vous voyez à droite & à gauche de l'allée qui y conduit deux espaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de pailles, & de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année dù bled, du mil, du tournesol, du chénevis; des pesettes, (*a*) généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, & l'on n'en moissonne rien. Outre cela presque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons la Fanchon y supplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Made. de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir tous les printems de petits tas de crin, de paille, de laine, de mousse, & d'autres matieres propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis, (*b*) l'éternelle tranquillité dont ils

(*a*) De la vesce.
(*b*) Les loirs, les souris, les chouettes, & sur-tout les enfans.

jouiffent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où perfonne ne les trouble. Voilà comment la patrie des peres eft encore celle des enfans, & comment la peuplade fe foutient & fe multiplie.

Ah ! dit Julie, vous ne voyez plus rien ! chacun ne fonge plus qu'à foi ; mais des époux inféparables, le zele des foins domeftiques, la tendreffe paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela ; il y a deux mois qu'il falloit être ici pour livrer fes yeux au plus doux fentiment de la nature. Madame, repris-je affez triftement, vous êtes époufe & mere ; ce font des plaifirs qu'il vous appartient de connoître. Auffi-tôt M. de Wolmar me prenant par la main me dit en la ferrant ; vous avez des amis, & ces amis ont des enfans ; comment l'affection paternelle vous feroit-elle étrangere ? Je le regardai, je regardai Julie ; tous deux fe regarderent & me rendirent un regard fi touchant que les embraffant l'un après l'autre je leur dis avec attendriffement ; ils me font auffi chers qu'à vous. Je ne fais par quel bizarre effet un mot peut ainfi changer une ame, mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroît un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée que le pere de deux enfans pour lefquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du baffin pour aller voir de plus près ce charmant azile & fes pe-

tits habitans; mais Made. de Wolmar me retint. Perſonne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené juſqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger dont mon pere & nous avons chacun une : Fanchon a la quatrieme comme inſpectrice & pour y mener quelquefois mes enfans; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonſpection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y ſont. Guſtin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre; encore paſſé deux mois de printems où ſes travaux ſont utiles n'y entre-t-il preſque plus, & tout le reſte ſe fait entre nous. Ainſi, lui dis-je, de peur que vos oiſeaux ne ſoient vos eſclaves vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de ſa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jetta une poignée d'orge dans le baſſin, en y regardant j'apperçus quelques petits poiſſons. Ah! ah, dis-je auſſi-tôt, voici pourtant des priſonniers? Oui, dit-il, ce ſont des priſonniers de guerre, auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta ſa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuiſine des perchettes qu'elle apporta ici à mon inſçû. Je les y laiſſe, de peur de la mortifier ſi je les renvoyois au lac; car il vaut encore mieux loger du poiſſon un peu à l'étroit

que de fâcher une honnête perſonne. Vous avez raiſon, répondis-je, & celui-ci n'eſt pas trop à plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Hé bien, que vous en ſemble, me dit-elle en nous en retournant? Etes-vous encore au bout du monde? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet tranſporté dans l'Eliſée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modeſtement des jeux d'enfant, & ſongez qu'ils n'ont jamais rien pris ſur les ſoins de la mere de famille. Je le ſais, repris-je, j'en ſuis très-ſûr, & les jeux d'enfant me plaiſent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une choſe que je ne puis comprendre. C'eſt qu'un lieu ſi différent de ce qu'il étoit ne peut être devenu ce qu'il eſt qu'avec de la culture & du ſoin; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout eſt verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne ſe montre point: rien ne dément l'idée d'une Iſle déſerte qui m'eſt venue en entrant, & je n'apperçois aucuns pas d'hommes. Ah! dit M. de Wolmar, c'eſt qu'on a pris grand ſoin de les effacer. J'ai été ſouvent témoin, quelquefois complice de la fripponnerie. On fait ſemer du foin ſur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les veſtiges du travail; on fait couvrir l'hiver de

quel-

quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides ; l'engrais mange la mousse, ranime l'herbe & les plantes ; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroît plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées, c'est Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs ; les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés régnent de fortes hayes vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de troesne, & d'autres arbrisseaux mélangés qui leur ôtent l'apparence de hayes & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau ; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Isle, & en aggrandir l'étendue apparente, sans faire de détours incommodes & trop fréquens. (c)

En considérant tout cela je trouvois assez bizarre qu'on prît tant de peine pour se cacher celle qu'on avoit prise ; n'auroit-il pas mieux

(c) Ainsi ce ne sont pas de ces petits bosquets à la mode, si ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zig-zag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

valu n'en point prendre ? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont des plantes sauvages ou robustes qu'il suffit de mettre en terre, & qui viennent ensuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, & qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée; elle fuit les lieux fréquentés: c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Isles désertes qu'elle étale ces charmes les plus touchans, Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher si loin sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maison & amenant avec lui un Architecte chérement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu simple & mesquin ! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! Les beaux alignemens qu'il prendroit! Les belles allées qu'il feroit percer ! Les belles pattes d'oye, les beaux arbres en parasol, en éventail ! Les beaux treillages bien sculptés ! Les belles charmilles bien dessinées, bien équarries, bien contournées ? Les beaux boulingrins de fin

gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales! Les beaux Ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmousets, en toutes sortes de monstres! Les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont il ornera son jardin (*d*).... Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira gueres, & dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne, un lieu triste où l'on ne se promenera point, mais par où l'on passera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courses champêtres, je me hâte souvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins si vastes & si richement ornés que la vanité du propriétaire & de l'artiste qui toujours empressés d'étaler, l'un sa richesse & l'autre son talent, préparent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouïr de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'est point fait pour l'homme empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste; il fait songer aux miseres de celui qui l'affecte. Au milieu de ses parterres & de ses grandes allées son petit individu ne s'aggrandit point; un arbre de

(*d*) Je suis persuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui se trouve dans la campagne; on n'y souffrira plus ni plantes, ni arbrisseaux; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du sable de toutes couleurs, & de beaux vases pleins de rien.

vingt pieds le couvre comme un de soixante (e); il n'occupe jamais que ses trois pieds d'espace, & se perd comme un ciron dans ses immenses possessions.

Il y a un autre goût directement opposé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laisse pas même jouïr de la promenade pour laquelle les jardins sont faits. J'entens, lui dis-je; c'est celui de ces petits curieux, de ces petits fleuristes qui se pâment à l'aspect d'une renoncule, & se prosternent devant des tulipes. Là dessus, je leur racontai, Milord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fumes introduits avec tant d'appareil, & où nous vimes briller si pompeusement tous les trésors de la Hollande sur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du parasol & de la petite baguette dont on m'honora, moi indigne, ainsi que les autres

(e) Il devoit bien s'étendre un peu sur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en tarissant leur sève, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il est vrai, donne du bois aux jardiniers: mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déja trop. On croiroit que la nature est faite en France autrement que dans tout le reste du monde, tant on y prend soin de la défigurer. Les Parcs n'y sont plantés que de longues perches; ce sont des forêts de mats ou de mays, & l'on s'y promene au milieu des bois sans trouver d'ombre.

Au reste, je dis qu'en élaguant les arbres on tarit leur sève, parce qu'il est constant qu'ils en tirent beaucoup par leurs feuilles, & que la moitié de leurs racines sont en l'air.

ſpectateurs. Je leur confeſſai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hazarder de m'extaſier à la vue d'une tulippe dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, ſifflé de tous les Savans, & comment le Profeſſeur du jardin, paſſant du mépris de la fleur à celui du panégyriſte, ne daigna plus me regarder de toute la ſéance. Je penſe, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à ſa baguette & à ſon paraſol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie a quelque choſe de petit & de vain qui le rend puéril & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la nobleſſe, de la grandeur, & quelque ſorte de vérité; mais qu'eſt-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un inſecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuſe à midi & flétrie avant que le ſoleil ſoit couché? qu'eſt-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'eſt ſenſible qu'aux yeux des curieux, & qui n'eſt beauté que parce qu'il leur plait qu'elle le ſoit? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raiſon; alors vous ſerez le docte à votre tour & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites obſervations qui dégénerent en étude ne conviennent point à l'homme raiſonnable qui veut donner à ſon corps un exercice modéré, ou

délasser son esprit à la promenade en s'entretenant avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, & non pour être si curieusement anatomisées. (*f*) Voyez leur Reine briller de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air ; elle enchante les yeux, & ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent ; la nature l'a faite si belle qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de convention, & ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût ; surtout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées, qu'on trouve sans cesse ; & ces étoiles par lesquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer maladroitement les bornes ? Voit-on dans les bois du sable de riviere, ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse ? La nature employe-t-elle sans cesse l'équerre & la regle ? ont-ils peur qu'on la reconnoisse en quel-

(*f*) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si mal la nature ? Ignoroit-il que si son Auteur est grand dans les grandes choses, il est très-grand dans les petites ?

que chose malgré leurs soins pour la défigurer ? Enfin n'est-il pas plaisant que, comme s'ils étoient déja las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme ? Ne diroit-on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & se hâtent de sortir aussi-tôt qu'ils sont entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui sait jouïr de lui-même, qui cherche les plaisirs vrais & simples, & qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison ? Il la fera si commode & si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant si simple & si naturelle qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur; car la nature aussi rassemble toutes ces choses. Il ne donnera à rien de la simétrie ; elle est ennemie de la nature & de la variété, & toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrain pour s'y promener commodément ; mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement paralleles ; la direction n'en sera pas toujours en ligne droite; elle aura je ne sais quoi de vague comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant : il ne s'inquiétera point de se percer au loin de belles perspectives. Le goût des points-de-vue & des lointains

vient du penchant qu'ont la plûpart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas. Ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux, & l'artiste qui ne sait pas les rendre assez contens de ce qui les entoure, se donne cette ressource pour les amuser ; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude, & quand il est bien où il est, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici par exemple ; on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on est très-content de n'en pas avoir. On penseroit volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade (g). Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple & si agréable n'a pas le goût pur ni l'ame saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les

(g) Je ne sais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légere, en sorte que l'œil ne pût suivre chaque allée tout-à-fait jusqu'au bout, & que l'extrémité opposée en fût cachée au spectateur. On perdroit, il est vrai, l'agrément des points de vue, mais on gagneroit l'avantage si cher aux propriétaires d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on est, & dans le milieu d'une étoile assez bornée on se croiroit perdu dans un parc immense. Je suis persuadé que la promenade en seroit aussi moins ennuyeuse quoique plus solitaire ; car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées & nourrit l'esprit ; mais les faiseurs de jardins ne sont pas gens à sentir ces choses-là. Combien de fois dans un lieu rustique le crayon leur tomberoit des mains, comme à le Nostre dans le parc de St. James, s'ils connoissoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, & de l'intérêt à son spectacle ?

étrangers ; mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne.

Monsieur, lui dis-je, ces gens si riches qui font de si beaux jardins ont de fort bonnes raisons pour n'aimer guere à se promener tout seuls, ni à se trouver vis-à-vis d'eux-mêmes, ainsi ils font très-bien de ne songer en cela qu'aux autres. Au reste, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art que l'art n'y paroissoit point, mais d'une maniere si dispendieuse & entretenus à si grands fraix que cette idée m'ôtoit tout le plaisir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grotes, des cascades artificielles dans des lieux plains & sabloneux où l'on n'a que de l'eau de puits, c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie rassemblées & cultivées en un même sol. On n'y voyoit à la vérité ni belles allées ni compartimens réguliers ; mais on y voyoit entassées avec profusion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparses & séparées. La nature s'y présentoit sous mille aspects divers, & le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réservoirs, on n'a besoin ni de serres ni de fourneaux ni de cloches ni de paillassons. Un terrain presque uni a reçu des ornemens très-simples. Des herbes communes, des arbrisseaux communs,

quelques filets d'eau coulant ſans apprêts, ſans contrainte, ont ſuffi pour l'embellir. C'eſt un jeu ſans effort, dont la facilité donne au ſpectateur un nouveau plaiſir. Je ſens que ce ſéjour pourroit être encore plus agréable & me plaire infiniment moins. Tel eſt par exemple le parc célebre de Milord Cobham à Staw. C'eſt un compoſé de lieux très-beaux & très- pittoreſques dont les aſpects ont été choiſis en différens pays, & dont tout paroît naturel excepté l'aſſemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître & le Créateur de cette ſuperbe ſolitude y a même fait conſtruire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les tems ainſi que les lieux y ſont raſſemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà préciſément de quoi je me plains. Je voudrois que les amuſemens des hommes euſſent toujours un air facile qui ne fît point ſonger à leur foibleſſe, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des ſommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le ſort ne nous donne-t-il pas aſſez de peines ſans en mettre juſques dans nos jeux?

Je n'ai qu'un ſeul reproche à faire à votre Eliſée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave; c'eſt d'être un amuſement ſuperflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maiſon des boſquets ſi charmans & ſi négligés? Il eſt

vrai, dit-elle un peu embarrassée, mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien songé à votre question avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle feroit plus qu'indiscrette. Jamais ma femme depuis son mariage n'a mis les pieds dans les bosquets dont vous parlez. J'en sais la raison quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à respecter les lieux où vous êtes; ils sont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juste réprimande que la petite famille menée par Fanchon entra comme nous sortions. Ces trois aimables enfans se jetterent au cou de M. & de Made. de Wolmar? J'eus ma part de leurs petites caresses. Nous rentrâmes Julie & moi dans l'Elisée en faisant quelques pas avec eux; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faisant elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu sur cette promenade une idée qui avoit augmenté son zêle pour l'embellir. J'ai pensé, me dit-elle, à l'amusement de mes enfans & à leur santé quand ils seront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de soin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers: ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempéra-

ment, & pas assez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui sera trop fort pour leur âge & se borneront au travail qui les amusera. Je ne saurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me représenter mes enfans occupés à me rendre les petits soins que je prens avec tant de plaisir pour eux; & la joye de leurs tendres cœurs en voyant leur mere se promener avec délices sous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainsi passés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'est pas sans raison qu'en y pensant j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Elisée. Milord, cette incomparable femme est mere comme elle est épouse, comme elle est amie, comme elle est fille, & pour l'éternel supplice de mon cœur c'est encore ainsi qu'elle fut amante.

Enthousiasmé d'un séjour si charmant, je les priai le soir de trouver bon que durant mon séjour chez eux la Fanchon me confiât sa clé & le soin de nourrir les oiseaux. Aussi-tôt Julie envoya le sac au grain dans ma chambre & me donna sa propre clé. Je ne sais pourquoi je la reçus avec une sorte de peine : il me sembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me suis levé de bonne heure; & avec l'empressement d'un enfant je suis allé m'enfermer dans l'Isle déserte. Que d'agréables

pensées j'espérois porter dans ce lieu solitaire où le doux aspect de la seule nature devoit chasser de mon souvenir tout cet ordre social & factice qui m'a rendu si malheureux! Tout ce qui va m'environner est l'ouvrage de celle qui me fut si chere. Je la contemplerai tout au tour de moi. Je ne verrai rien que sa main n'ait touché; je baiserai des fleurs que ses pieds auront foulées; je respirerai avec la rosée un air qu'elle a respiré; son goût dans ses amusemens me rendra présens tous ses charmes, & je la trouverai par-tout comme elle est au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Elisée avec ces dispositions, je me suis subitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à-peu-près dans la même place. Le souvenir de ce seul mot a changé sur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaisir. Cette image s'est confondue dans mon esprit avec les traits de Mad^e. de Wolmar, & pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en son absence, non telle qu'elle fut pour moi & que j'aime encore à me la représenter, mais telle qu'elle se montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme si charmante, si chaste & si vertueuse, au milieu de ce même cortege qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ses trois aimables enfans, honorable & précieux gage de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire

& recevoir d'elle mille touchantes careſſes. Je voyois à ſes côtés le grave Wolmar, cet Epoux ſi chéri, ſi digne de l'être. Je croyois voir ſon œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur & m'en faire rougir encore ; je croyois entendre ſortir de ſa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à ſa ſuite cette même Fanchon Regar, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité ſur le plus ardent amour. Ah ! quel ſentiment coupable eût pénétré juſqu'à elle à travers cette inviolable eſcorte ? Avec quelle indignation j'euſſe étouffé les vils tranſports d'une paſſion criminelle & mal éteinte, & que je me ſerois mépriſé de ſouiller d'un ſeul ſoupir un auſſi raviſſant tableau d'innocence & d'honnêteté ! Je repaſſois dans ma mémoire les diſcours qu'elle m'avoit tenus en ſortant ; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere eſſuyer la ſueur du front de ſes enfans, baiſer leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer au plus doux ſentiment de la nature. Il n'y avoit pas juſqu'à ce nom d'Eliſée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des paſſions les plus ſéduiſantes. Il me peignoit en quelque ſorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé ; je penſois qu'avec une conſcience agitée on n'auroit jamais choiſi ce nom-là. Je me diſois, la paix regne au fond de

son cœur comme dans l'asyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable ; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai passé dans l'Elisée deux heures auxquelles je ne préfere aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu ; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime autant que moi la solitude doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on du même principe la clé des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice & sur ceux de la vertu : car la jouïssance de la vertu est toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la sent ; mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciascum l'interno affanno
Si leggesse in fronte scritto
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci farebbero pietà? (h)

Comme il se faisoit tard sans que j'y songeasse

(h) Il auroit pu ajouter la suite qui est très-belle, & ne convient pas moins au sujet.

Si vedria che i lor nemici
Anno in seno, e si riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità.

M. de Wolmar eſt venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'eſt vous, leur ai-je dit en m'excuſant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus ſi charmé de ma ſoirée d'hier que j'en ſuis retourné jouir ce matin; heureuſement il n'y a point de mal & puiſque vous m'avez attendu, ma matinée n'eſt pas perdue. C'eſt fort bien dit, a répondu Made. de Wolmar; il vaudroit mieux s'attendre juſqu'à midi, que de perdre le plaiſir de déjeuner enſemble. Les étrangers ne ſont jamais admis le matin dans ma chambre & déjeunent dans la leur. Le déjeuner eſt le repas des amis; les valets en ſont exclus, les importuns ne s'y montrent point; on y dit tout ce qu'on penſe, on y révele tous ſes ſécrets, on n'y contraint aucun de ſes ſentimens; on peut s'y livrer ſans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'eſt preſque le ſeul moment où il ſoit permis d'être ce qu'on eſt; que ne dure-t-il toute la journée! Ah Julie! ai-je été prêt à dire; voilà un vœu bien intéreſſé! mais je me ſuis tû. La premiere choſe que j'ai retranchée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité? Vous ſavez, Milord, ſi c'eſt à Made. de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en ſilence. La voir, l'entendre, obſerver ſa conduite, n'eſt-ce pas aſſez la louer?

LET-

LETTRE XII.

De Mad^e. de Wolmar à Mad^e. d'Orbe.

IL est écrit, chere amie, que tu dois être dans tous les tems ma sauvegarde contre moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des piéges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raison. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprens à me défier des erreurs comme des passions dont elles sont si souvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution ! Si dans les tems passés j'avois moins compté sur mes lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes sentimens.

Que ce préambule ne t'allarme pas. Je serois indigne de ton amitié si j'avois encore à la consulter sur des sujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'ose l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paisiblement, ma Cousine, & crois que je n'aurai jamais besoin de conseil sur des doutes que la seule honnêteté peut résoudre.

Depuis six ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux, tu sais qu'il ne m'a jamais parlé ni de sa famille ni de sa personne, & que l'ayant reçu d'un pere aussi jaloux du bonheur de

ſa fille que de l'honneur de ſa maiſon, je n'ai point marqué d'empreſſement pour en ſavoir ſur ſon compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raiſon, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien aſſurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas beſoin d'en ſavoir davantage pour l'aimer, l'eſtimer, l'honorer autant qu'il étoit poſſible.

Ce matin en déjeunant il nous a propoſé un tour de promenade avant la chaleur; puis ſous prétexte de ne pas courir, diſoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les boſquets, & précisément, ma chere, dans ce même boſquet où commencerent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me ſuis ſentie un affreux battement de cœur, & j'aurois refuſé d'entrer ſi la honte ne m'eût retenue, & ſi le ſouvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Eliſée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne ſais ſi le philoſophe étoit plus tranquille; mais quelque tems après ayant par hazard tourné les yeux ſur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le boſquet j'ai vu mon mari me jetter un coup d'œil & ſourire. Il s'eſt aſſis

entre nous, & après un moment de silence, nous prenant tous deux par la main, mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne seront point vains & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma consolation dans les ennuis d'une vieillesse qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoissez ; il est juste de rendre les choses égales, & quoique je n'aye rien de fort intéressant à vous apprendre ; puisque vous n'avez plus de secret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le mistere de sa naissance qui jusqu'ici n'avoit été connu que de mon pere. Quand tu le sauras, tu concevras jusqu'où vont le sang-froid & la modération d'un homme capable de taire six ans un pareil secret à sa femme ; mais ce secret n'est rien pour lui, & il y pense trop peu pour se faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, sur les événemens de ma vie ; ce qui peut vous importer est moins de connoître mes avantures que mon caractere. Elles sont simples comme lui, & sachant bien ce que je suis vous comprendrez aisément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille & le cœur froid. Je suis de ces hommes qu'on croit bien injurier en

disant qu'ils ne sentent rien ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont point de passion qui les détourne de suivre le vrai guide de l'homme. Peu sensible au plaisir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce sentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir souffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir souffrir les méchans. Mon seul principe actif est le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes me plait exactement comme une belle simétrie dans un tableau, ou comme une piece bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque passion dominante c'est celle de l'observation : J'aime à lire dans les cœurs des hommes ; comme le mien me fait peu d'illusion, que j'observe de sang-froid & sans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la sagacité, je ne me trompe guere dans mes jugemens ; aussi c'est-là toute la récompense de l'amour propre dans mes études continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais seulement à voir jouer les autres : La société m'est agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainsi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux, sans me soucier

d'en être vu j'ai besoin de les voir, & sans m'être chers ils me sont nécessaires.

Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer furent les courtisans & les valets ; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence & si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la Cour où tout est sitôt vu, je me dérobai sans le savoir au péril qui m'y menaçoit & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoître les militaires, j'allai chercher du service chez un Prince étranger ; c'est là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere que le désespoir d'avoir tué son ami forçoit à s'exposer témérairement & contre son devoir. Le cœur sensible & reconnoissant de ce brave officier commença dès lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impossible de refuser la mienne, & nous ne cessames d'entretenir depuis ce tems-là des liaisons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'est pas, comme je l'avois cru, le seul mobile des actions humaines & que parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en est aussi qui la favorisent. Je conçus que le caractere général de l'homme est un amour-propre indifférent par lui-même,

bon ou mauvais par les accidens qui le modifient & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune, & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, & méprisant la vaine opinion des conditions, je me jettai successivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous & à connoître les uns par les autres. Je sentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque Lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on se contente de regarder, qu'il faut agir soi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être spectateur. Il est toujours aisé de descendre : j'essayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit avisé. Je devins même paysan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé si novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoissance des hommes; dont l'oisive philosophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiser par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer. Ce sentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même; & par une suite assez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois seul. La solitude qui m'ennuya

toujours me devenoit affreuse, & je ne pouvois plus espérer de l'éviter longtems. Sans avoir perdu ma froideur j'avois besoin d'un attachement ; l'image de la caducité sans consolation m'affligeoit avant le tems, &, pour la premiere fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la tristesse. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux & pere, & je vais me retirer dans le sein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier ; elle n'est pas sans mérite ; elle a le cœur sensible, & l'amour de son devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'est ni une beauté, ni un prodige d'esprit : mais venez-la voir & croyez que si vous ne sentez rien pour elle, vous ne sentirez jamais rien pour personne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre pere m'avoit parlé modestement de vous. Vos transports, vos larmes de joye en l'embrassant me donnerent la premiere ou plutôt la seule émotion que j'aye éprouvée de ma vie. Si cette impression fut légere, elle étoit unique & les sentimens n'ont besoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur résistent. Trois ans d'absence ne changerent point l'état

de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'est ici qu'il faut que je vous vange d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chere, avec quelle étrange surprise j'appris alors que tous mes secrets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épousée sans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcusable, a continué M. de Wolmar. J'offensois la délicatesse; je péchois contre la prudence; j'exposois votre honneur & le mien; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs sans ressource: mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reste m'étoit indifférent. Comment réprimer la passion même la plus foible, quand elle est sans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raison, qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai succombé. Si l'ivresse de quelque autre passion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chutes que de faux-pas: il n'y a que des ames de feu qui sachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage; la froide raison n'a

jamais rien fait d'illustre, & l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule & tient tout en équilibre, voilà comment se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétens pas exténuer ma faute; si c'en eût été une je l'aurois faite infailliblement; mais, Julie, je vous connoissois & n'en fis point en vous épousant. Je sentis que de vous seule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouïr, & que si quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuse, c'étoit moi: Je savois que l'innocence & la paix étoient nécessaires à votre cœur; que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chasser l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne sortiroit que par un nouveau combat, & que ce seroit en sentant combien vous pouviez encore être estimable que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit usé pour l'amour; je comptai donc pour rien une disproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un sentiment dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouïr, & impossible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus d'à-moitié écou-

ke qu'un seul goût s'étoit fait sentir à moi ; je jugeai qu'il seroit durable & je me plus à lui conserver le reste de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je pensai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire ; j'osai croire à la vertu & vous épousai. Le mistere que vous me faisiez ne me surprit point; j'en savois les raisons, & je vis dans votre sage conduite celle de sa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réserve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour de vous-même un aveu que je voyois à chaque instant sur le bord de vos levres. Je ne me suis trompé en rien ; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choisir une épouse, je desirai d'avoir en elle une compagne aimable, sage, heureuse. Les deux premieres conditions sont remplies. Mon enfant, j'espere que la troisieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui sauter au cou en m'écrivant; Mon cher mari! ô le meilleur & le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, si ce n'est le vôtre, & d'être mieux mérité.... vous êtes heureuse autant qu'il se peut, a-t-il dit en m'interrompant, vous méritez de l'être; mais il est tems de jouir en paix

d'un bonheur qui vous a jusqu'ici coûté bien des soins. Si votre fidélité m'eût suffi, tout étoit fait du moment que vous me la promites; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'est à la rendre telle que nous nous sommes tous deux occupés de concert sans nous en parler. Julie, nous avons réussi, mieux que vous ne pensez, peut-être. Le seul tort que je vous trouve est de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous estimer moins que votre prix. La modestie extrême a ses dangers ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au delà de nos forces les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence consiste à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit sa foiblesse en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuse des femmes, qui ne connoit d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif souvenir de ses fautes est la seule faute qui reste à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-mêmes des précautions injurieuses, apprenez à compter sur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injustes défiances capables de réveiller quelquefois les sentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir su choisir un honnête homme dans un âge où

il est si facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami sous les yeux de votre mari même. A peine vos liaisons me furent-elles connues que je vous estimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthousiasme vous avoit tous deux égarés ; il n'agit que sur les belles ames ; il les perd quelquefois, mais c'est par un attrait qui ne séduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit sitôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne falloit point rompre ; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choses louables, qu'il falloit plutôt le régler que l'anéantir ; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix. Je savois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes passions, & que si les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée est capable de l'abbattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer sa sévérité. Je nourris son amitié pour vous, dit-il à St. Preux ; j'en ôtai ce qui pouvoit y rester de trop, & je crois vous avoir conservé de son propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laissé, si je l'eusse abandonnée à lui-même.

Mes succès m'encouragerent, & je voulus

tenter votre guérifon comme j'avois obtenu la fienne ; car je vous eftimois, & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames avec de la confiance & de la franchife. Je vous ai vu, vous ne m'avez point trompé ; vous ne me tromperez point ; & quoique vous ne foyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penfez & fuis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je fais bien que ma conduite a l'air bizarre & choque toutes les maximes communes ; mais les maximes deviennent moins générales à mefure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas fe conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille ; foyez ce que vous êtes, & nous ferons tous contens. Le danger n'eft que dans l'opinion ; n'ayez pas peur de vous & vous n'aurez rien à craindre ; ne fongez qu'au préfent & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; mais fi mes projets s'accompliffent & que mon efpoir ne m'abufe pas, nos deftinées feront mieux remplies & vous ferez tous deux plus heureux que fi vous aviez été l'un à l'autre.

En fe levant il nous embraffa, & voulut que nous nous embraffaffions auffi, dans ce lieu .... dans ce lieu même où jadis.... Claire, ô

bonne Claire, combien tu m'as toujours aimée! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable. Je m'en félicitai tristement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que jusques-là je n'avois osé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & me montrant ce bosquet dont nous sortions, il me dit en riant; Julie, ne craignez plus cet asyle; il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, Cousine, mais je te jure qu'il a quelque don surnaturel pour lire au fond des cœurs: Que le Ciel le lui laisse toujours? avec tant de sujet de me mépriser, c'est sans doute à cet art que je dois son indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conseil à donner; patience, mon Ange, nous y voici; mais la conversation que je viens de te rendre étoit nécessaire à l'éclaircissement du reste.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis long-tems est attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en passant, & qu'il y resteroit cinq ou six jours. Sans dire tout ce que je pensois d'un départ aussi déplacé, j'ai représenté qu'il ne me paroissoit pas assez indispensable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans sa maison.

Voulez-vous, a-t-il repliqué, que je lui fasse mes honneurs pour l'avertir qu'il n'est pas chez lui? Je suis pour l'hospitalité des Valaisans. J'espere qu'il trouve ici leur franchise & qu'il nous laisse leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit pas m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un séjour qui a ses beautés & même de celles que vous aimez; vous visiterez le patrimoine de mes peres & le mien; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous soit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château ressembloit à celui de Milord Edouard qui.... mais heureusement j'ai eu le tems de me mordre la langue. Il m'a répondu tout simplement que j'avois raison & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui sembloit vouloir me pousser à bout, a repliqué qu'il devoit faire ce qui lui plaisoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou rester? Rester, a-t-il dit sans balancer. Hé bien, restez, a repris mon mari en lui serrant la main: homme honnête & vrai, je suis très-content de ce mot-là.

Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-dessus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le silence, & n'ai pu cacher si bien mon chagrin que mon mari ne s'en soit apperçu.

Quoi donc, a-t-il repris d'un air mécontent ; dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cause contre vous-même, & Madame de Wolmar se contenteroit-elle d'une vertu qui eût besoin de choisir ses occasions? Pour moi, je suis plus difficile; je veux devoir la fidélité de ma femme à son cœur & non pas au hazard, & il ne me suffit pas qu'elle garde sa foi ; je suis offensé qu'elle en doute.

Ensuite il nous a menés dans son cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les Lettres que je croyois avoir vû brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mere. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité; s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduite, préféroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouse & mere à celui qui maître de contenter ses desirs fut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort le dise, & je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage?

J'ai

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après midi pour prendre en particulier mon mari, & sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les employe à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

Je sais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refusa jamais rien ne me refusera pas une si légere grace. Mais, ma chere, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aie besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'hésitera pas à l'accompagner; mais mon mari prendra-t-il ainsi le change, & puis-je faire cette démarche sans conserver sur St. Preux un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infere de cette précaution que je la sens nécessaire, & ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger réel; mais ce danger existe-t-il en effet? Voilà précisément le doute que tu dois résoudre.

Plus je veux sonder l'état présent de mon ame,

plus j'y trouve de quoi me raſſurer. Mon cœur eſt pur, ma conſcience eſt tranquille, je ne ſens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui ſe paſſe en moi, ma ſincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'eſt pas que certains ſouvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendriſſement dont il vaudroit mieux être exempte; mais bien loin que ces ſouvenirs ſoient produits par la vue de celui qui les a cauſés, ils me ſemblent plus rares depuis ſon retour, & quelque doux qu'il me ſoit de le voir, je ne ſais par quelle bizarrerie il m'eſt plus doux de penſer à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même beſoin du ſecours de la vertu pour être paiſible en ſa préſence, & que quand l'horreur du crime n'exiſteroit pas, les ſentimens qu'elle a détruits, auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, eſt-ce aſſez que mon cœur me raſſure quand la raiſon doit m'allarmer? J'ai perdu le droit de compter ſur moi. Qui me répondra que ma confiance n'eſt pas encore une illuſion du vice? comment me fier à des ſentimens qui m'ont tant de fois abuſée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriſer la tentation, & braver des périls où l'on a ſuccombé, n'eſt-ce pas vouloir ſuccomber encore?

Peſe toutes ces conſidérations, ma Couſine, tu verras que quand elles ſeroient vaines par

elles-mêmes, elles ſont aſſez graves par leur objet pour mériter qu'on y ſonge. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont miſe. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occaſion délicate; car mes erreurs paſſées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer ſur toutes choſes. Quoique tu penſes de toi-même, ton ame eſt calme & tranquille, j'en ſuis ſûre; les obiets s'y peignent tels qu'ils ſont: mais la mienne toujours émue comme une onde agitée les confond & les défigure. Je n'oſe plus me fier à rien de ce que je ſens, & malgré de ſi longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute eſt un fardeau qu'il faut porter toute ſa vie.

LETTRE XIII.

Réponſe.

PAUVRE Couſine! que de tourmens tu te donnes ſans ceſſe avec tant de ſujets de vivre en paix! Tout ton mal vient de toi! ô Iſraël! *Si* tu ſuivois tes propres regles; que dans les choſes de ſentiment tu n'écoutaſſes que la voix intérieure, & que ton cœur fît taire ta raiſon, tu te livrerois ſans ſcrupule à la ſécurité qu'il t'inſpire, & tu ne t'efforcerois point, contre ſon témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entens, je t'entens bien, ma Julie; plus sûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes passées sous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes scrupules sont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine imposée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les tems; y penses-tu? compare aussi les conditions, & souviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuses, ma chere enfant; on ne se donne point ainsi le change à soi-même: si l'on peut s'étourdir sur son état en n'y pensant point, on le voit tel qu'il est sitôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humanité. Défie-toi de cette dangereuse vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, & crois que la noble franchise d'une ame droite est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire; de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'ame, & n'y réalisent un danger chimérique à force de nous en allarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chute il faut se tenir debout & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te

voilà dévote comme elle ; plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès ! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle, tes terreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour, & si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi tu me ferois trembler pour moi-même.

Penses-y mieux, mon aimable amie ; toi dont la morale est aussi facile & douce qu'elle est honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui sort de ton caractere dans tes maximes sur la séparation des sexes ? Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même maniere ; mais regarde si cette importante regle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment & sans exception aux femmes & aux filles, à la société générale & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amusemens, & si la décence & l'honnêteté qui l'inspirent ne la doivent pas quelquefois tempérer ? Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des assemblées où les jeunes gens des deux sexes puissent se voir, se connoître, & s'assortir ; mais tu leur interdis avec grande raison toute entrevue particuliere. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les meres de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les

ſoins domeſtiques retiennent dans l'intérieur de leur maiſon, & qui ne doivent s'y refuſer à rien de convenable à la maîtreſſe du logis? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier; mais s'il ſurvient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuſeras-tu de recevoir ſon hôte en ſon abſence & de lui faire les honneurs de ta maiſon, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui? Remonte au principe & toutes les regles s'expliqueront. Pourquoi penſons-nous que les femmes doivent vivre retirées & ſéparées des hommes? Ferons-nous cette injure à notre ſexe de croire que ce ſoit par des raiſons tirées de ſa foibleſſe, & ſeulement pour éviter le danger des tentations? Non, ma chere, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille ſans ceſſe environnée d'objets qui nourriſſent en elle des ſentimens d'honneur, & livrée aux plus reſpectacles devoirs de la nature. Ce qui nous ſépare des hommes, c'eſt la nature elle-même qui nous preſcrit des occupations différentes, c'eſt cette douce & timide modeſtie qui, ſans ſonger préciſément à la chaſteté, en eſt la plus ſûre gardienne; c'eſt cette réſerve attentive & piquante, qui nourriſſant à la fois dans les cœurs des hommes & les deſirs & le reſpect,

ſert pour ainſi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne ſont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conſervent en général le plus d'aſcendant ſur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette ſage & diſcrette réſerve, ſans caprice & ſans refus, elles ſavent au ſein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine diſtance, & les empêchent de jamais ſe raſſaſier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton prétexte eſt trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé ſur un devoir rigoureux, la même bienſéance qui l'établit peut quelquefois en diſpenſer.

La circonſpection que tu fondes ſur tes fautes paſſées eſt injurieuſe à ton état préſent; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raiſon. Comment le rempart qui défend ta perſonne n'a-t-il pu le garantir d'une crainte ignominieuſe? Comment ſe peut-il que ma Couſine, ma ſœur, mon amie, ma Julie confonde les foibleſſes d'une fille trop ſenſible avec les infidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doivent élever & ſoutenir ton ame. Ton mari qui en préſume tant & dont tu as l'eſtime à juſtifier; tes enfans que tu veux former au bien & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mere; ton vénérable pere qui t'eſt ſi cher, qui jouït de ton

bonheur & s'illustre de sa fille plus même que de ses ayeux ; ton amie dont le sort dépend du tien & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué ; sa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inspirer ; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta personne, & qui te respecte encore plus que tu ne le redoutes ; toi-même, enfin, qui trouves dans ta sagesse le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines ; que de motifs de confiance te font honte de t'oser défier de toi ! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je besoin de considérer ce qu'elle est ? Il me suffit de savoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah ! si jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours : mais dans l'instant même où tu croyois l'envisager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût fait présente, par celle qu'elle t'inspira dès qu'y penser eût été la commettre.

Je me souviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on se dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je sais quelles maximes regnent là dessus dans le grand monde

où la vertu n'eſt rien, où tout n'eſt que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en eſt ridicule contre l'uſage qui les autoriſe. Mais toi, Julie, ô toi qui brûlant d'une flamme pure & fidelle n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le ciel & toi! toi qui te faiſois reſpecter au milieu de tes fautes; toi qui livrée à d'impuiſſans regrets nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de ſupporter ton propre mépris, quand tout ſembloit te rendre excuſable; oſes-tu redouter le crime après avoir payé ſi cher ta foibleſſe? Oſes-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les tems qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chere; loin que tes anciens égaremens doivent t'allarmer ils doivent animer ton courage; un repentir ſi cuiſant ne mene point au remords, & quiconque eſt ſi ſenſible à la honte ne ſait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eut des ſoutiens contre ſa foibleſſe, ce ſont ceux qui s'offrent à toi; ſi jamais une ame forte a pu ſe ſoutenir elle-même, la tienne a-t-elle beſoin d'appui? Dis-moi donc quels ſont les raiſonnables motifs de crainte? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel où, même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont ceſſé de réſiſter & ont fini par vaincre. Ah! Julie! croirai-je qu'après tant de

tourmens & de peines, douze ans de pleurs & six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours? En deux mots, sois sincere avec toi-même; si le péril existe, sauve ta personne & rougis de ton cœur; s'il n'existe pas c'est outrager ta raison, c'est flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il est des tentations déshonorantes qui n'approcherent jamais d'une ame honnête, qu'il est même honteux de les vaincre, &que se précautionner contre elles est moins s'humilier que s'avilir?

Je ne prétens pas te donner mes raisons pour invincibles, mais te montrer seulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela suffit pour autoriser mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi qui ne sais pas te rendre justice, ni à moi qui dans tes défauts n'ai jamais su voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée; mais à ton mari qui te voit telle que tu es, & te juge exactement selon ton mérite. Prompte, comme tous les gens sensibles, à mal juger de ceux qui ne le sont pas, je me défiois de sa pénétration dans les secrets des cœurs tendres; mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit qu'il lit très-bien dans les vôtres, & que pas un des mouvemens qui s'y passent n'échappe à ses observations. Je les trouve même si fines & si justes que j'ai rebroussé presque à l'autre extrémité de mon premier sentiment, & je

croirois volontiers que les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur cœur jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir que ce qu'ils sentent. Quoiqu'il en soit, M. de Wolmar te connoit bien, il t'estime, il t'aime, & son sort est lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laisses l'entiere direction de ta conduite sur laquelle tu crains de t'abuser? Peut-être sentant approcher la vieillesse, veut-il par des épreuves propres à le rassurer prévenir les inquiétudes jalouses qu'une femme inspire ordinairement à un vieux mari, peut-être le dessein qu'il a demande-t-il que tu puisses vivre familiérement avec ton ami, sans allarmer ni ton époux ni toi-même; peut-être veut-il seulement te donner un témoignage de confiance & d'estime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais se refuser à de pareils sentimens comme si l'on n'en pouvoit soutenir le poids; & pour moi, je pense en un mot que tu ne peux mieux satisfaire à la prudence & à la modestie qu'en te rapportant de tout à sa tendresse & à ses lumieres.

Veux-tu, sans désobliger M. de Wolmar, te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'existe plus? Restée seule avec le philosophe, prends contre lui toutes les précautions superflues qui t'auroient été ja-

dis si nécessaires ; impose-toi la même réserve que si avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton cœur & du sien. Evite les conversations trop affectueuses, les tendres souvenirs du passé ; interromps ou préviens les trop longs tête-à têtes ; entoure-toi sans cesse de tes enfans ; reste peu seule avec lui dans la chambre, dans l'Elisée, dans le bosquet malgré la profanation. Sur-tout prends ces mesures d'une maniere si naturelle qu'elles semblent un effet du hazard, & qu'il ne puisse imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau ; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas exposer. Prens le tems de cette absence pour te donner cet amusement, en laissant tes enfans sous la garde de la Fanchon. C'est le moyen de te livrer sans risque aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouir paisiblement d'un long tête-à-tête sous la protection des Bateliers, qui voyent sans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penser à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en suis sûre ; c'est de faire en l'absence de ton mari un journal fidele pour lui être montré à son retour, & de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes ; mais une ame franche &

incapable de mauvaise foi a contre le vice bien des ressources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Au reste, puisque ton mari doit me voir en passant, il me dira, j'espere, les véritables raisons de son voyage, & si, je ne les trouve pas solides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoiqu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire : c'est sur quoi tu peux compter. En attendant, en voilà je pense plus qu'il n'en faut pour te rassurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie ; je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant & plus que de moi-même. Tu feras toujours ce que tu dois & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la seule honnêteté de ton ame, tu ne risquerois rien encore ; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues ; on a beau couvrir du vain nom de foiblesses des fautes toujours volontaires ; jamais femme ne succombe qu'elle n'ait voulu succomber, & si je pensois qu'un pareil sort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les sentimens qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop sensible à t'en garantir pour t'abandonner à toi-seule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoissances qu'il avoit avant ton mariage me sur-

prend peu : tu sais que je m'en suis toujours doutée ; & je te dirai, de plus, que mes soupçons ne se sont pas bornés aux indiscrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit & vrai comme ton pere, & qui avoit tout au moins des soupçons lui-même, pût se résoudre à tromper son gendre & son ami. Que s'il t'engageoit si fortement au secret, c'est que la maniere de le révéler devenoit fort différente de sa part ou de la tienne, & qu'il vouloit sans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il savoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès, nous causerons de tout cela plus à loisir dans un mois d'ici.

Adieu, petite Cousine, c'est assez prêcher la prêcheuse ; reprend ton ancien métier, & pour cause. Je me sens toute inquiete de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne sais guere ce que je fais. Ah Chaillot, Chaillot ! .... si j'étois moins folle .... mais j'espere de l'être toujours.

P. S. A propos ; j'oubliois de faire compliment à ton Altesse. Dis-moi, je t'en prie, Monseigneur ton mari est-il Atteman, Knès, ou Boyar ? Bour moi je croirai jurer s'il faut t'appeller Madame la Boyarde. O pauvre enfant ! Toi qui as tant gémi d'être née Demoiselle, te voilà bien chanceuse d'être la fem-

me d'un Prince ! Entre nous, cependant, pour une Dame d'une si grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne sais-tu pas que les petits scrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maison qui prétend être fils de son pere ?

LETTRE XIV.

De M. de Wolmar à Mad^e. d'Orbe.

JE pars pour Etange, petite Cousine, je m'étois proposé de vous voir en allant ; mais un retard dont vous êtes cause me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses dont il est bon de vous parler d'avance ; afin que vous ayez le tems d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déja m'être assez assuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un pere ; mais quand il sera tems de les prendre je serai trop âgé pour les

remplir, & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeunesse. D'ailleurs par la raison qui vous est connue (*i*) Julie ne me verroit point sans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquitter à son gré. Comme par mille autres raisons votre sexe n'est pas propre à ces mêmes soins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever son Henriette ; je vous destine pour votre part le gouvernement du ménage sur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé ; la mienne sera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maison, & de goûter dans ma vieillesse un repos qui sera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ses enfans à des mains mercenaires, & je n'ai pu blamer ses scrupules. Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumieres d'un maître ; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui son cœur puisse inspirer le zele d'un pere ; & le génie n'est guere à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les quali-

(*i*) Cette raison n'est pas connue encore du Lecteur, mais il est prié de ne pas s'impatienter.

qualités convenables, & si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire dans ces enfans chéris celle de leur mere. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour Milord Edouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher & auquel il a de si grandes obligations, à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire, & comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à présent, petite Cousine, la clé de toute ma conduite qui ne peut que paroître fort bizarre sans cette explication, & qui, j'espere, aura désormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui seroient impraticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sous la seule garde de sa vertu, je serois insensé d'établir dans ma maison cet amant avant de m'assurer qu'il eût pour jamais cessé de l'être, & comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins?

Je vous ai vu quelquefois sourire à mes observations sur l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde avec

toute la subtilité qu'on prête à votre sexe n'eussiez jamais faite, dont pourtant vous sentirez peut-être l'évidence au premier instant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer sur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens sont plus amoureux que jamais, ce n'est pas, sans doute, une merveille à vous apprendre. De vous assurer au contraire qu'ils sont parfaitement guéris; vous savez ce que peuvent la raison, la vertu, ce n'est pas-là, non plus, leur plus grand miracle : mais que ces deux opposés soient vrais en même tems; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne regne plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils soient toujours amans & ne soient plus qu'amis; c'est, je pense, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui est pourtant selon l'exacte vérité.

Telle est l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, soit dans leurs discours soit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au sujet du portrait a servi plus que tout le reste à m'en éclaircir le mistere, & je vois qu'ils sont toujours de bonne foi, même en se démentant sans cesse. Quand je dis eux, c'est sur-tout le jeune homme que j'entens; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture : Un voile de sagesse & d'honnêteté fait tant de replis autour de

ſon cœur, qu'il n'eſt plus poſſible à l'œil humain d'y pénétrer, pas même au ſien propre. La ſeule choſe qui me fait ſoupçonner qu'il lui reſte quelque défiance à vaincre eſt qu'elle ne ceſſe de chercher en elle-même ce qu'elle feroit ſi elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que ſi elle étoit réellement guérie elle ne le feroit pas ſi bien.

Pour votre ami, qui bien que vertueux s'effraye moins des ſentimens qui lui reſtent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans ſa premiere jeuneſſe; mais je les vois ſans avoir droit de m'en offenſer. Ce n'eſt pas de Julie de Wolmar qu'il eſt amoureux, c'eſt de Julie d'Etange; il ne me hait point comme le poſſeſſeur de la perſonne qu'il aime, mais comme le raviſſeur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'eſt point ſa maîtreſſe, la mere de deux enfans n'eſt plus ſon ancienne écoliere. Il eſt vrai qu'elle lui reſſemble beaucoup & qu'elle lui en rappelle ſouvent le ſouvenir. Il l'aime dans le tems paſſé: voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'eſt pas une vaine ſubtilité, petite Couſine, c'eſt une obſervation très-ſolide qui, étendue à d'autres amours, auroient peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroît. Je penſe même qu'elle ne feroit pas difficile à expliquer en cette occaſion par vos propres idées. Le tems où vous ſéparâtes ces deux

amans fut celui où leur paſſion étoit à ſon plus haut point de véhémence. Peut-être s'ils fuſſent reſtés plus long-tems enſemble ſe feroient-ils peu-à-peu refroidis ; mais leur imagination vivement émue les a ſans ceſſe offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'inſtant de leur ſéparation. Le jeune homme ne voyant point dans ſa maîtreſſe les changemens qu'y faiſoient le progrès du tems l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (*k*). Pour le rendre heureux il n'étoit pas queſtion ſeulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonſtances où elle s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours ; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle eſt devenue plus belle, mais elle a changé ; ce qu'elle a gagné tourne en ce ſens à ſon préjudice ; car c'eſt de l'ancienne & non pas d'une autre qu'il eſt amoureux.

L'erreur qui l'abuſe & le trouble eſt de con-

(*k*) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la confiſtance à un ſentiment auſſi frivole & auſſi paſſager que l'amour. Tout change dans la nature, tout eſt dans un flux continuel, & vous voulez inſpirer des feux conſtans ? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même humeur ; ſoyez toujours la même, & l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe & vouloir toujours qu'on vous aime, c'eſt vouloir qu'à chaque inſtant on ceſſe de vous aimer ; ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtans, c'eſt en chercher d'auſſi changeans que vous.

fondre les tems & de se reprocher souvent comme un sentiment actuel, ce qui n'est que l'effet d'un souvenir trop tendre; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le désabuser. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de son erreur, que de ses lumieres. Lui découvrir le véritable état de son cœur seroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime; ce seroit lui donner une affliction dangereuse en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour.

Délivré des scrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaisance des souvenirs qui doivent s'éteindre; il en parleroit avec moins de réserve, & les traits de sa Julie ne sont pas tellement effacés en Madame de Wolmar qu'à force de les y chercher il ne les y pût retrouver encore. J'ai pensé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui sert d'encouragement pour achever, il falloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si cheres. Vous qui contribuâtes à les faire naître pouvez contribuer plus que personne à les effacer; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela, charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les

objets qui l'effarouchent, en les lui présentant de maniere qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible & facile à subjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maîtresse je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête homme & la mere de mes enfans: j'efface un tableau par un autre, & couvre le passé du présent. On mene un Coursier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur cœur est deja refroidi ; & leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparoissent à leur approche.

Je crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expose qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir ; car la sagesse ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions, mais à choisir celles qui sont utiles & à négliger les superflues. Les huit jours pendant lesquels je les vais laisser ensemble suffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais sentimens & connoître ce qu'ils sont réellement l'un à l'autre. Plus ils se verront seul à seul, plus ils comprendront aisément leur erreur en comparant ce qu'ils sentiront avec ce qu'ils auroient autrefois senti dans une situation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer sans risque à la familiarité dans laquelle ils vi-

vront néceſſairement ſi mes vues ſont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conſeils qu'elle ne pouvoit refuſer de ſuivre ſans ſe faire tort. Quel plaiſir je prendrois à lui donner cette preuve que je ſens tout ce qu'elle vaut, ſi c'étoit une femme auprès de laquelle un mari, pût ſe faire un mérite de ſa confiance! Mais quand elle n'auroit rien gagné ſur ſon cœur, ſa vertu reſteroit la même; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reſte aujourd'hui quelque peine intérieure à ſouffrir, ce ne peut être que dans l'attendriſſement d'une converſation de réminiſcence qu'elle ne ſaura que trop preſſentir, & qu'elle évitera toujours. Ainſi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les regles ordinaires, mais par les vues qui me l'inſpirent, & par le caractere unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite Couſine, juſqu'à mon retour. Quoique je n'aye pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en faſſiez un miſtere. J'ai pour maxime de ne point interpoſer de ſecrets entre les amis : Ainſi je remets ceux-ci à votre diſcrétion; faites-en l'uſage que la prudence & l'amitié vous inſpireront : je ſais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.

LETTRE XV.

A Milord Edouard.

M. De Wolmar partit hier pour Etange, & j'ai peine à concevoir l'état de tristesse où m'a laissé son départ. Je crois que l'éloignement de sa femme m'affligeroit moins que le sien. Je me sens plus contraint qu'en sa présence même; un morne silence regne au fond de mon cœur; un effroi secret en étouffe le murmure & moins troublé de desirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime sans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord, où mon ame se rassure & perd ces indignes frayeurs? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle sa vue appaise mon trouble, ses regards épurent mon cœur. Tel est l'ascendant du sien qu'il semble toujours inspirer aux autres le sentiment de son innocence, & le repos qui en est l'effet. Malheureusement pour moi sa regle de vie ne la livre pas toute la journée à la société de ses amis, & dans les momens que je suis forcé de passer sans la voir, je souffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me sens accablé; c'est un mot qu'elle me dit hier après le départ de son mari.

Quoique jufqu'à cet inftant elle eût fait affez bonne contenance, elle le fuivit longtems des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au feul éloignement de cet heureux époux ; mais je conçus à fon difcours que cet attendriffement avoit encore une autre caufe qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, & vous favez s'il m'eft cher. Ne croyez pas pourtant que le fentiment qui m'unit à lui, auffi tendre & plus puiffant que l'amour, en ait auffi les foibleffes. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre enfemble eft interrompue, l'efpoir affuré de la reprendre bientôt nous confole. Un état auffi permanent laiffe peu de viciffitudes à craindre, & dans une abfence de quelques jours, nous fentons moins la peine d'un fi court intervalle que le plaifir d'en envifager la fin. L'affliction que vous lifez dans mes yeux vient d'un fujet plus grave, & quoiqu'elle foit relative à M. de Wolmar, ce n'eft point fon éloignement qui la caufe.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur fur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes ; un penchant mutuel fe joint au devoir qui nous lie ; il n'a point d'autres defirs que les miens ; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaifirs à leur mere ; il n'y eut jamais d'amie plus tendre, plus ver-

faire dire. J'y cours, Milord, je vous quitte pour cette fois, & remets à reprendre dans une autre lettre le sujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XVI.

De Made. de Wolmar à son mari.

JE vous attens mardi comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Voyez en revenant Made. d'Orbe; elle vous dira ce qui s'est passé durant votre absence; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, & vous jouissez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XVII.

A Milord Edouard.

JE veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courumes ces jours passés, & dont heureusement nous avons été quittes pour la peur & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la lisant vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Made. de Wol-

mar n'eſt pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades ſur l'eau. Il y a trois jours que le déſœuvrement où l'abſence de ſon mari nous laiſſe & la beauté de la ſoirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du ſoleil nous nous rendimes au rivage; nous primes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domeſtique, & nous nous embarquâmes avec quelques proviſions pour le dîner. J'avois pris un fuſil pour tirer des beſolets (*l*); mais elle me fit honte de tuer des oiſeaux à pure perte & pour le ſeul plaiſir de faire du mal. Je m'amuſois donc à rappeller de tems en tems de gros-ſiffiets, des tiou-tiou, des crenets, des ſifflaſſons (*m*), & je ne tirai qu'un ſeul coup de fort loin ſur une grèbe que je manquai.

Nous paſſâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce ſont, dit-elle, des animaux qui ſouffrent, délivrons-les, jouiſſons du plaiſir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération ſe fit lentement, à contrecœur, non ſans quelques repréſentations, & je vis aiſément

(*l*) Oiſeau de paſſage ſur le lac de Genève. Le beſolet n'eſt pas bon à manger.

(*m*) Diverſes ſortes d'oiſeaux du lac de Genève; tous très-bons à manger.

que nos gens auroient mieux goûté le poiſſon qu'ils avoient pris que la morale qui lui ſauvoit la vie.

Nous avançames enſuite en pleine eau ; puis par une vivacité de jeune homme dont il ſeroit tems de guérir, m'étant mis à *nager* (*n*), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage. Là j'expliquois à Julie toutes les parties du ſuperbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & ſemble craindre de ſouiller de ſes eaux bourbeuſes le criſtal azuré du lac. Je lui faiſois obſerver les redans des montagnes, dont les angles correſpondans & paralleles forment dans l'eſpace qui les ſépare un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les côteaux verdoyans & parés de toutes parts forment un tableau raviſſant ; où la terre par-tout cultivée & par-tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit aſſuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais ſur la

(*n*) Terme des Bateliers du lac de Genève. C'eſt tenir la rame qui gouverne les autres.

côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, & qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misere; je lui faisois sensiblement distinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richesse, le nombre & le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui disois-je, que la terre ouvre son sein fertile & prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle semble sourire & s'animer au doux spectacle de la liberté; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire les tristes mazures, la bruyere & les ronces qui couvrent une terre à demi-déserte annoncent de loin qu'un maître absent y domine, & qu'elle donne à regret à des esclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amusions agréablement à parcourir ainsi des yeux les côtes voisines, un séchard qui nous poussoit de biais vers la rive opposée s'éleva, fraîchit considérablement, & quand nous songeâmes à revirer, la resistance se trouva si forte qu'il ne fut plus possible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles; il fallut gagner la rive de Savoye & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous & qui est presque le seul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. Mais le vent ayant changé se renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faisoit dériver

plus bas le long d'une file de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'asyle.

Nous nous mimes tous aux rames, & presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureusement elle étoit faite à l'eau & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger; le soleil, la fatigue & la sueur nous mirent tout hors d'haleine & dans un épuisement excessif. C'est alors que retrouvant tout son courage, Julie animoit le nôtre par ses caresses compatissantes; elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage, & mêlant dans un vase du vin avec de l'eau de peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat que dans ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé son tein d'un plus grand feu, & ce qui ajoutoit le plus à ses charmes étoit qu'on voyoit si bien à son air attendri que tous ses soins venoient moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau brisé, & dans une exclamation de cette tendre mere j'entendis distinctement ces mots: O mes enfans, faut-il ne vous voir plus? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connusse au vrai l'état du pé-

ril, je croyois voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté si touchante se débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvinmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit sur soi la reconnoissance de tous les soins que chacun s'étoient donnés & comme au fort du danger elle n'avoit songé qu'à nous, à terre il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

Nous dinâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie qui l'aime extrêmement en mangea peu, & je compris que pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se soucioit pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois ; dans les petites choses comme dans les grandes cette ame aimante se peint toujours.

Après le dîné, l'eau continuant d'être forte, & le bateau ayant besoin d'être racommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, & songeoit à ma lassitude. J'avois mes vues, ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma santé ils l'affermissent, & mon dernier voyage m'a rendu

bien

bien plus robuste encore. A l'égard du soleil & du vent, vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois ; il n'est question que de monter entre quelques rochers, & vous qui n'aimez pas la plaine en supporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partimes pendant le dîner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes & si délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'est de là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avois toujours desiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'azyle au milieu des glaces, & où mon cœur se plaisoit à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri, dans une saison plus agréable & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif secret de ma promenade. Je me faisois un plaisir de lui montrer d'anciens monumens d'une passion si constante & si malheureuse.

Nous y parvinmes après une heure de marche par des sentiers tortueux & frais, qui, montant insensiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoissant mes anciens renseignemens, je fus prêt me trouver mal ; mais je me surmontai, je

cachai mon trouble, & nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux ames sensibles & paroissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse, & charioit avec bruit du limon, du sable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inaccessibles séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissoient incessamment les couvrent depuis le commencement du monde (o). Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite. Un grand bois de chênes étoit à gauche au delà du torrent, & au dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands & superbes objets, le petit terrain où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de cristal. Quelques arbres fruitiers sauvages panchoient leurs

(o) Ces montagnes sont si hautes qu'une demi-heure après le soleil couché leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cimes blanches une belle couleur de rose qu'on apperçoit de fort loin.

Tome II. Partie II. Planche VIII. Pag. 355.

es monumens des anciennes amours

têtes fur les nôtres; la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un si doux féjour aux objets qui l'environnoient, il fembloit que ce lieu défert dût être l'azyle de deux amans échappés feuls au bouleverfement de la nature.

Quand nous eumes atteint ce réduit & que je l'eus quelques tems contemplé : Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne fentez-vous point quelque émotion fecrette à l'afpect d'un lieu fi plein de vous ? Alors fans attendre fa réponfe, je la conduifis vers le rocher & lui montrai fon chiffre gravé dans mille endroits & plufieurs vers du Pétrarque & du Taffe relatifs à la fituation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après fi long-tems, j'éprouvai combien la préfence des objets peut ranimer puiffamment les fentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence. O Julie, éternel charme de mon cœur ! Voici les lieux où foupira jadis pour toi le plus fidelle amant du monde. Voici le féjour où ta chere image faifoit fon bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages; La verdure & les fleurs ne tapiffoient point ces compartimens : le cours de ces ruiffeaux n'en formoit point les divifions ; ces oifeaux n'y faifoient point entendre leurs ramages ; le vora-

elle d'une voix émue ; l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant mais ſans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triſte réduit ; comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparâmes. Elle voulut reſter ſeule, & je continuai de me promener ſans trop ſavoir où j'allois ; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous ſoupâmes triſtement, les yeux baiſſés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le ſoupé, nous fumes nous aſſeoir ſur la grève en attendant le moment du départ. Inſenſiblement la lune ſe leva, l'eau devint plus calme, & Julie me propoſa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'aſſéyant à côté d'elle je ne ſongeai plus à quitter ſa main. Nous gardions un profond ſilence. Le bruit égal & meſuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant aſſez gai des bécaſſines me retraçant les plaiſirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attriſtoit. Peu-à-peu je ſentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel ſérein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémiſſement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables ſenſations, la préſence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuſes.

Je commençai par me rappeller une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premieres amours. Tous les sentimens délicieux qui remplissoient alors mon ame s'y retracerent pour l'affliger ; tous les événemens de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs.

E tanta fede, e si dolci memorie,
E si lungo costume !

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur passé, tout revenoit, pour augmenter ma misere présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disois-je en moi-même, ces tems heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais. Hélas, ils ne reviendront plus ; & nous vivons, & nous sommes ensemble, & nos cœurs sont toujours unis ! Il me sembloit que j'aurois porté plus patiemment sa mort ou son absence, & que j'avois moins souffert tout le tems que j'avois passé loin d'elle. Quand je gémissois dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageoit mon cœur ; je me flattois qu'un instant de sa présence effaceroit toutes mes peines ; j'envisageois au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle ; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer & presque en la possédant encore, la sentir per-

due à jamais pour moi ; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agiterent par degrés jusqu'au désespoir. Bien-tôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, & dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ses bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu-à-peu dans mon ame, l'attendrissement surmonta le désespoir ; je me mis à verser des torrens de larmes, & cet état comparé à celui dont je sortois n'étoit pas sans quelques plaisirs. Je pleurai fortement, longtems, & fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. Ah, lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée, mais que ce soit la derniere fois qu'ils auront parlé sur ce ton. Nous recommençâmes alors à causer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation, nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fumes rentrés j'apperçus à la lumiere qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver

les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand besoin de repos : elle se retira, & je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. J'espere qu'elles seront la crise qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reste, je vous dirai que cette avanture m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens sont foiblement tentés & succombent ? Pour Julie ; mes yeux le virent, & mon cœur le sentit : Elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu soutenir ; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour rester si loin d'elle ? O Edouard ! quand séduit par ta maîtresse tu sus triompher à la fois de tes desirs & des siens, n'étois-tu qu'un homme ? sans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le souvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

Fin du Tome V. des Œuvres, & du Tome IV. de Julie.



